

HAJJI BABA,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS

DE SIR

WALTER SCOTT.

ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
HAUT-CŒUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES,
RUE DAUPHINE, N° 20.

1824.

HAJJI BABA.

TOME TROISIÈME.

ROMANS NOUVEAUX

Qui se trouvent à la même Librairie.

MARIAGE (le) de Dunamore, traduit de l'anglais de Maria-Régina Roche, auteur des Enfans de l'Abbaye, etc. 4 vol. in-12, fig. 1824. 10

FORTUNE ET REVERS, ou l'Aventurier Portugais, par Gilbert, 3 vol. in-12, fig. 1824 . . . 9

ETNA (l'), ou les Campieri; suivi du Mendiant de Vaucluse; par Ch. Durand, 2 vol. in-12, figures, 1824. 5

FILLE (la) DE JUSSANI, ou les Mœurs Corses; par le même. 2 vol. in-12, 1823. 5

GLORIANA ET LÉOPOLD, ou l'Empire du Préjugé, traduit de l'anglais de mistriss Yossi, par M. R***. 4 vol. in-12, 1823.. 10

MADELEINE, par mistriss Opie, trad. de l'angl. par Madame Collet. 3 vol. in-12, 1822. . . . 7 50

PROTECTEURS (les) ET LES PROTÉGÉS, traduit de l'anglais de miss Edgeworth, 2e édition. 5 vol. in-12, 1824. 12 50

ENNUI (l'), ou Mémoires du comte de Glenthorm, traduit de l'anglais de miss Edgeworth, 2e édition. 3 vol. in-12, 1824. . . . . 7 50

COMTE (le) ADOLPHE, épisode de la guerre de Russie; par Labeaume. 2 vol. in-12, 1823. . 5

Ouvrages de M. RABAN.

BLAISE L'ÉVEILLÉ, 3 vol. in-12, figures, 1823. 7 50

COMTE (le) ORY, 3 vol. in-12, figures, 1824. 9

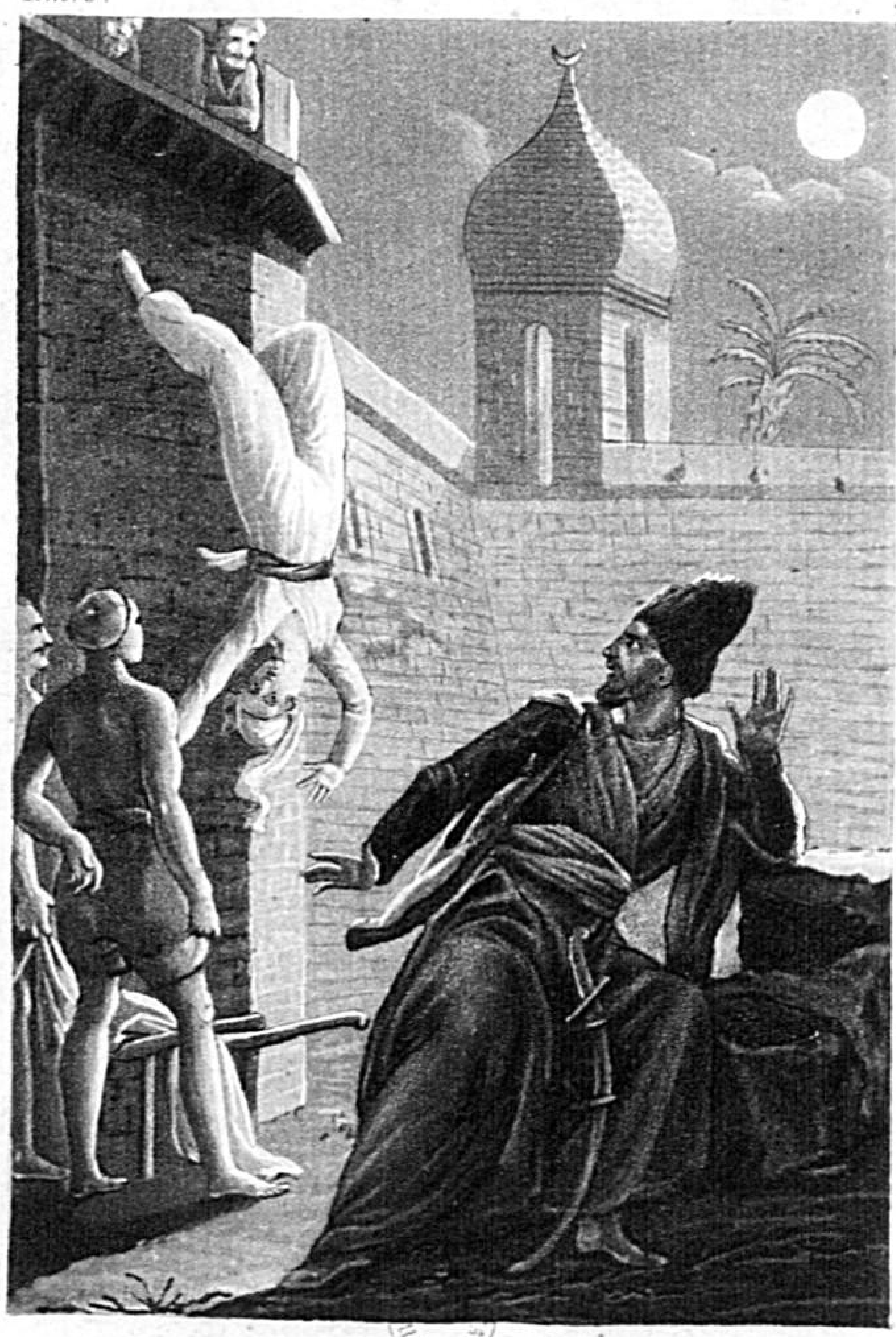
CUISINIÈRES (les), 2 vol. in-12, figures, 1823. 5

Sous presse, du même auteur.

INCRÉDULE (l'), ou les Deux Tartuffes, 2 vol. in-12, figures. 5

DE L'IMPIMERIE DE DAVID,
RUE DU F. B. POISSONNIÈRE, N° 1.

Tom. 3.



Enfin nous entendîmes un cri perçant....

HAJJI BABA,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS

DE SIR

WALTER SCOTT.

ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES,

RUE DAUPHINE, N° 20.

1824.



HAJJI BABA.

CHAPITRE PREMIER.

L'arménien Yûsûf se montre digne de la confiance d'Hajjî Baba.

Nous nous dirigeâmes vers la frontière de Géorgie, en nous frayant une route à travers des montagnes non fréquentées, au milieu desquelles nous fûmes admirablement dirigés par Yûsûf, qui paraissait connaître toutes les bornes et la direction des lieux avec une précision qui nous surprenait. Il n'avait pas paru désirer visiter son village natal ; et il m'assura que, quand bien même je le lui eusse permis, il n'aurait pu le faire, parce qu'il se sentait lié par le serment qu'il

avait fait en le quittant de ne point y rentrer sans être accompagné de sa femme.

La nouvelle qui avait été portée au serdar, de l'arrivée des Moscovites, était fausse ; car nous les trouvâmes postés sur les bords de la rivière Pembaki ; ils occupaient le village d'Hamamlû, et se fortifiaient dans Karaklisseh. Nous n'étions pas éloignés de cette dernière place ; et, à mesure que nous en approchions, je désirais davantage acquérir quelqu'intelligence concernant le nombre et les dispositions de l'ennemi. Une pensée me frappa, en réfléchissant au sort de mon protégé l'Arménien. « Ou je perdrai ce jeune homme, me dis-je, ou je le sauverai ; et il ne s'en est jamais présenté une aussi belle occasion qu'à présent. Il ira à Hamamlû : s'il m'apporte la nouvelle dont nous avons besoin, rien ne peut m'empêcher de lui faire obtenir son pardon et sa femme. Si c'est un traître, je me débarasse de lui, et demande

une récompense au serdar pour lui avoir rendu son esclave fugitive. »

Je l'appelai près de moi et lui proposai l'entreprise. Plus prompt que la pensée, il saisit tous les différens points de la question, et accepta ma proposition sans hésiter. Il serra sa ceinture, releva les pans de son habit, mit son bonnet de côté ; et jetant son fusil derrière son dos, il s'élança sur la montagne, et nous le perdîmes bientôt de vue au milieu des bois qui en couvraient la pente.

— « *Ruft ke ruft.* Il est parti et doublement parti, dit le jeune delikhan; nous ne le reverrons plus. »

— « Et pourquoi ne reviendrait-il pas, lui dis-je? N'avons nous pas un otage? Tout Arménien qu'il est, il n'abandonnera pas sa femme. »

— « Oui, dit le jeune homme, il est Arménien; mais c'est aussi un isauvi, (chrétien.) Les Russes aussi sont *isauvi*; et nous savons bien que, quand ces infidèles se trouvent ensemble, ils mour-

raient plutôt que de retourner aux fils d'Islâm. Non ; fût-il le chaste Joseph lui-même, et sa femme Zuleikha en personne, je gagerais ce cheval, continua-t-il en montrant celui qu'il montait, que nous ne le reverrons plus. »

— « Ne battez pas monnaie en fausses paroles, mon petit monsieur! dit brusquement un vieux cavalier dont la face brûlée par le soleil, était sillonnée d'un million de rides, et ombragée par une barbe épaisse, des moustaches et de longs sourcils. Pourquoi donc manger de la crotte sans nécessité ? Ce cheval est au shah et non pas à vous : comment prétendez-vous le mettre en jeu? »

— « La propriété du shah est la mienne, répartit le jeune homme. »

Cette conversation passagère continua entre moi et mes hommes pendant quelque temps, avant de penser à nous arrêter Bientôt, ayant aperçu un endroit où croissait une herbe

épaisse, nous nous dirigeâmes de ce côté et mîmes pied à terre. Nous nous dispersâmes çà et là, chacun de nous se fabriquant un établissement temporaire, au moyen des couvertures de nos chevaux et de nos manteaux que nous étendîmes sur le sol, tandis que nos chevaux piqués dans l'herbe, broutaient à plaisir. J'annonçai l'intention de passer la nuit dans cet endroit, au cas que Yûsûf ne parut pas avant la fin du jour; et préparatoirement, deux de nos meilleurs maraudeurs partirent en quête de moutons, de volaille, ou de tout ce qu'ils pourraient trouver pour notre repas du soir. Après une heure d'absence, il revinrent avec un mouton, qu'ils avaient pris dans un troupeau qui paissait aux environs de la rivière. Il fut bientôt tué, et on se disposa à le faire rôtir. Deux pieux avec des crochets au bout, furent taillés dans la forêt et enfoncés dans la terre; un autre long bâton fut passé à travers l'animal en guise de broche, et

placé sur les crochets. On alluma le feu, et un de nos hommes fut posté auprès, pour de temps en temps tourner le rôti qui ne tarda pas à être prêt. Pour varier, quelques-uns des premiers morceaux, avec la graisse de la queue, furent coupés, embrochés sur une baguette et rôtis séparément. Le mouton fut servi sur sa broche; et mes hommes tombèrent dessus avec le plus grand appétit, tandis que, par distinction, on me donna pour ma part les morceaux cuits séparément.

Pendant ce temps, le jour était tombé entièrement, et Yûsûf n'avait pas paru. Nous nous arrangeâmes alors pour dormir, un ou deux de mes gens étant chargés de veiller aux chevaux. A peu près à une heure après minuit, quand la lune était sur le point de descendre, nous entendîmes un cri d'appel dans le lointain; puis un second, plus distinct et plus près de nous. Aussitôt nous fûmes en alerte; et les cris étant répétés, nous

ne pûmes douter plus long temps du retour de l'Arménien. Alors nous répondîmes à sa voix, et peu à près nous le vîmes paraître. Il était presque épuisé de fatigues ; mais il eut cependant encore la force de me raconter ce qui lui était arrivé depuis qu'il nous avait quittés.

Il m'apprit qu'en entrant à Hamamlû, il avait été reconnu par quelques-uns des soldats russes qui avaient échappé à l'attaque des Persans dans son village, et qu'ils l'avaient fait entrer aussitôt dans le fort et l'y avaient traité avec amitié. On l'avait conduit devant le commandant, qui l'avait questionné beaucoup sur le sujet de sa visite ; mais le prétexte qu'il cherchait sa femme, avait levé toutes difficultés. D'ailleurs, la ruine de son village, celle de la propriété de sa famille, et les connaissances qu'il avait sur les lieux, fournissaient tant de matière à conversation, qu'on ne pouvait soupçonner ses desseins. On l'avait laissé aller et venir dans le fort, et ses ques-

tions prudentes, et ses propres observations, l'avaient mis à même de me fournir les informations que je désirais sur la force et la position de l'ennemi, avec quelques conjectures sensées sur la nature et la probabilité de leurs opérations futures. Alors, il était parvenu à s'évader sans qu'on s'en aperçût, avant que les portes de la place fussent fermées; et il avait regagné les montagnes sans le moindre empêchement.

Ayant permis à Yûsûf de prendre du repos et de la nourriture, et étant maintenant parfaitement convaincu que son histoire était vraie, et qu'on pouvait ajouter toute confiance à son intégrité, j'ordonnai à ma troupe de se tenir prête à retourner à Érivân. Yûsûf eût la permission de monter en croupe derrière mes cavaliers, quand il se sentait fatigué par la marche; et, de cette manière, prenant les chemins les plus courts pour passer les montagnes, nous regagnâmes le village d'Ashtarek. Pendant que nous

nous reposions pour nous rafraîchir, nous et nos chevaux, et pour apprendre de l'exécuteur en chef quels étaient les mouvemens du serdar, je permis au jeune homme de visiter sa femme. Il revint rayonnant de joie, car il l'avait trouvée presque rétablie de sa chûte, et plein de reconnaissance de la bienveillance et de l'hospitalité avec laquelle on l'avait traitée.

Le serdar et l'exécuteur en chef avaient quitté Érivân, et étaient maintenant campés près de la résidence du patriarche arménien. Nous y dirigeâmes nos pas, accompagnés de Yûsûf.

CHAPITRE II.

Hajji Baba rend compte de ses démarches à ses chefs, et se montre l'ami du malheureux.

Le monastère d'Etchmiazin ainsi appelé dans la langue arménienne, ou

Utch Klissch, ou les Trois-Églises, par les Turcs et les Persans, est situé dans une plaine vaste et bien cultivée, arrosée par l'Araxes, et plusieurs petites sources. Il s'élève au pied de la haute montagne d'Agric-Dagh, que les Chrétiens, et particulièrement les Arméniens, ont en grande vénération, parceque, comme me l'apprit Yûsûf, c'est sur son sommet élevé que l'arche de Noé s'est arrêtée. Le monastère et l'église, célèbres dans toute l'Asie par les richesses qu'ils renferment, sont enceints de hautes murailles et fermés par de lourdes portes massives. C'est là que le chef de l'église arménienne réside constamment avec une suite immense d'évêques, de prêtres et de diacres qui forment la masse qui fournit au clergé de la plupart des églises arméniennes de l'Asie. Le titre par lequel il est connu dans la Perse est celui de khalifeh, ou calife, dénomination que les Musulmans avaient coutume de donner autrefois aux sou-

verains qui tenaient leur siège à Bagdad, parce qu'elle signifiait chef du gouvernement civil aussi bien que religieux. Les Chrétiens le connaissent généralement sous le nom de patriarche ; et son église est un terme de pélerinage pour les Arméniens, qui s'y rendent en foule, à des époques marquées, des différentes parties du monde.

Nous y dirigeâmes donc nos pas. Nous aperçûmes les camps réunis du serdar et de l'exécuteur en chef, étendant leurs tentes blanches en figure irrégulière à l'entour du monastère ; et avant d'atteindre les murs, nous apprîmes que les deux chefs y avaient établi leur quartier général et qu'ils étaient les hôtes du calife.

— « Nous brûlerons les pères de ces *giaours* (infidèles), dit le jeune delikhan, en galopant vers moi, joyeux d'apprendre cette nouvelle ; et nous nous dédommagerons des fatigues que nous

avons essuyées, en buvant abondamment leur vin.»

— « Vous êtes Musulman, lui dis-je, et vous parlez de boire du vin? Vous deviendrez vous-même un giaour.»

— « Oh! quant à cela, répondit-il, le serdar boit du vin comme aucun des Chrétiens, et je ne vois pas pourquoi je n'en boirais pas.»

Quand nous approchâmes du monastère, j'appelai Yûsûf et lui dis de se tenir prêt, quand je l'appelerais, à confirmer quelque serment que je pusse juger utile à ses propres intérêts. Je lui recommandai surtout, quand il viendrait à parler des services qu'il avait rendus, de s'écarter de la vérité autant qu'il le voudrait, de faire valoir des dangers imaginaires, et surtout de grossir les sommes qu'il avait dépensées pour le service et l'avantage du serdar et du gouvernement du shah. « J'espère à ce prix, lui dis-je, que vos comptes seront balancés

par la restitution de votre femme, de laquelle, après de grandes difficultés, vous consentirez enfin à donner un reçu en bonne forme, pour solde de compte. »

Ainsi convenus, nous traversâmes l'arche pesante qui conduit dans la première cour du monastère. Nous la trouvâmes encombrée par les équipages et les domestiques du serdar et de l'exécuteur en chef. On voyait çà et là, des files de chevaux, attachés avec des cordes à des chevilles, et leurs valets établis en différens coins au milieu de leurs selles et de leurs harnois : l'un des coins était occupé par des mules qu'on distinguait à l'éternel tintement de leurs sonnettes, et aux disputes non moins continuelles de leurs conducteurs.

Les chevaux des principaux valets étaient dans la seconde cour, et leurs maîtres habitaient de petites chambres qui garnissaient deux des côtés.

Nous mîmes pied à terre à la première cour, et je m'informai aussitôt du quar-

tier qu'occupait mon maître l'exécuteur en chef. Il était midi, et j'appris qu'il était avec le serdar, devant qui je fus immédiatement conduit tout botté, en habit de voyage, et couvert de poussière et de crotte.

Ils paraissaient avoir tout-à-fait pris possession du sanctuaire arménien, et dépossédé le calife de sa place et de son autorité; car ils s'étaient logés dans sa chambre même, tandis que les pauvres prêtres allaient et venaient en baissant humblement les yeux, comme s'ils eussent été honteux d'être les habitans légitimes de leur propriété. Les chevaux favoris des deux chefs persans étaient attachés près des murs de l'église, et on veillait plus attentivement à ce qu'ils ne manquassent de rien, qu'à ce que les Arméniens eussent leurs aises.

Mon lecteur connaît déjà la personne et le caractère de l'exécuteur en chef. Avant de continuer, je dois aussi lui faire connaître le serdar. Jamais on ne vit un

homme d'un aspect plus sinistre; ses yeux qui, dans l'expression ordinaire de sa physionomie, ressemblaient à deux morceaux de verre opaques, brillaient d'un éclat terrible lorsqu'ils s'animaient, et sortaient presque de leurs orbites ridés. Quand cela arrivait, on remarquait toujours qu'un sourire correspondant s'échappait de sa bouche, ce qui faisait dire au poète du shah, que la figure d'Hassan-Khan ressemblait à Agri-Dagh, la montagne près de laquelle il vivait; que, quand son sommet était couvert de nuages, et que le soleil brillait dans la plaine, on pouvait être sûr d'un orage. Le temps avait tracé sur ses joues deux rides profondes, que ne cachait pas sa barbe rare, malgré toutes les peines qu'il prenait pour la faire épaissir; et le même ennemi l'ayant privé de toutes ses dents, à l'exception d'une seule qui sortait de sa bouche, avait produit de profondes cavités, qui donnaient aux poils rudes qui couvraient légèrement sa face, l'apparence de paille

brûlée sur le penchant d'une vallée. Il était difficile de dire s'il tenait plus du tigre que du bouc; mais il est certain que jamais figure humaine n'eut plus d'analogie avec celle d'une brute que la sienne. Son caractère répondait à ses regards; car aucune loi humaine ou divine n'avait pu mettre un frein à sa sensualité; et quand ses passions étaient excitées, ils ne mettait point de bornes à sa violence et à sa cruauté. Mais avec tout cela, il avait quelques qualités qui lui attachaient ses serviteurs: il était libéral et entreprenant, et possédait beaucoup de vivacité et de pénétration; il agissait si politiquement envers le gouvernement du shah, qu'il en était toujours traité avec la plus grande confiance et la plus haute considération; il vivait dans une magnificence de prince, se faisait remarquer par son hospitalité, et ne faisait point mystère de l'irrégularité de ses mœurs comme Musulman; il était franc et ouvert dans ses manières, affable

envers ses inférieurs, et le meilleur compagnon pour ceux qui partageaient ses débauches. Il n'existait pas de plus grand buveur de vin en Perse, excepté son compagnon actuel, l'exécuteur en chef, qui, tant qu'il pouvait s'y livrer sans encourir le déplaisir du shah, avait passé un éternel traité d'alliance entre sa bouche et tous les pots de vin qui tombaient sous sa main.

Ce fut devant ces deux dignes personnages que je fus introduit, suivi de deux ou trois de mes principaux soldats. Je restai à l'entrée de l'appartement, jusqu'à ce qu'on m'adressât la parole.

« Vous êtes le bien-venu, dit l'exécuteur en chef! Hajjî, sur mon âme, dites-moi combien vous avez tué de Russes? Avez-vous apporté une tête, voyons? »

Alors le serdar reprit, et me dit: « Qu'avez-vous fait? les Russes sont-ils sur la frontière? quand les attraperons-nous? »

Ce à quoi je répondis en masse, après avoir prononcé le préambule ordinaire : « Oui, Aga, j'ai fait tout ce que j'ai pu faire. Ce fut une heure heureuse que celle à laquelle nous partîmes ; car je suis à même de vous expliquer tout ce que vous désirez savoir. Il est évident que les destinées du serdar et de mon maître sont à leur apogée, puisqu'un esclave aussi insignifiant que moi a pu leur être utile. »

— » Le bonheur n'est pas une mauvaise chose, il est vrai, dit le serdar ; nous nous fions beaucoup à nos sabres aussi ; » et il roula ses yeux en disant ces mots, et sourit à la face de l'exécuteur en chef.

— » Oui, oui, dit son compagnon, les sabres et la poudre à canon, les lances et les pistolets, voilà nos astrologues. Ce sera toujours une heure fortunée, que celle qui nous mettra à même de trancher la tête d'un infidèle. Quant à moi, je suis une *kizzil bash* (tête rouge),

et je n'ai point d'autres prétentions. Un bon cheval, un sabre affilé, une lance à la main, et un vaste espace devant moi rempli de Moscovites, voilà ce qu'il me faut. »

— » Que dites-vous du bon vin aussi, dit le serdar? il me semble que c'est bien une chose aussi bonne que celle dont vous avez parlé. Il faut faire venir le calife, et lui faire donner à Hajjî une coupe de son meilleur. — Mais avant, continua-t il en s'adressant à moi, dites-nous ce que vous avez vu et fait? où les Russes sont-ils postés? combien sont-ils? ont-ils quelques canons? qui les commande? où sont leurs Cosaques? avez-vous entendu parler des Géorgiens? où est le commandant en chef des Russes? que font les Lesgî? où est le rénégat Ismael-Khan? Allons, dites-nous tout. Et vous, Mirza, dit-il à son scribe, écrivez ce qu'il dira. »

Alors je me levai, et prenant un air d'importance, je fis le discours suivant :

« Par l'âme du serdar! par le sel de

l'exécuteur en chef ! les Moscovites ne sont rien. Ce sont de vrais chiens en comparaison des Persans. Moi, qui l'ai vu de mes propres yeux, je puis vous dire qu'un Persan, avec une lance en main, tuerait dix de ces misérables créatures sans barbe. »

— « Vraiment, mâle lion, s'écria mon maître, charmé en apparence de ce que je disais ! j'ai toujours pensé que vous feriez quelque chose. Laissez faire un Ispahani, il montrera toujours son bon sens. »

» Il n'y a que peu de Moscovites sur la frontière. Cinq, six, sept ou huit cents, peut être mille ou deux mille, mais certainement, il n'y en a pas davantage. Ils ont dix, vingt ou trente canons ; et quant à leurs Cosaques (*pûtchand*), ce n'est rien. Il est très-incommode qu'on les trouve partout où on les attend le moins, avec leurs lourdes lances, qui ont plutôt l'air d'un gourdin à bœuf, que d'une arme de guerre ; et il est surtout

gênant qu'ils tuent. Cela est vrai ; mais ils sont montés sur des *yabous* (rosses), qui ne peuvent jamais être comparées à nos chevaux qui valent quarante ou cinquante tomauns chaque, et qui sont hors de vue avant qu'ils aient pu mettre les leurs au galop. »

— « Pourquoi vous épuiser à parler des Cosaques et de leurs chevaux, dit l'exécuteur en chef? vous pourriez tout aussi bien parler de singes montés sur des ours. Qui commande les infidèles ? »

— « On l'appelle le *deli mayor* (le major enragé) ; et la raison pour laquelle ils le nomment ainsi, c'est qu'il ne fut jamais. On en cite des exemples sans nombre. On dit entr'autres choses qu'il s'est emparé du koran de poche du serdar, qu'il montre à tout le monde comme un grand trophée. »

— « Ah! c'est vrai, s'écria le serdar! ces chiens de banqueroutiers m'ont surpris l'année dernière, ils n'étaient campés qu'à cinq parasanges d'ici, et je n'eus

que le temps de me sauver en chemise et en caleçon, sur le dos d'un cheval sans selle. Il s'ensuit qu'ils ont pillé ma tente; entr'autres choses, ils m'ont volé mon koran. Mais je le leur ai bien revalu. Je leur ai montré ce que je savais faire à Gavmishlû, et nous avons encore bien des choses à faire sur la fosse de leurs pères. Combien avez-vous dit qu'ils avaient de canons? »

— « Quatre, cinq ou six. »

— « Je viens d'écrire vingt ou trente il y a un instant, remarqua le mirza, qui écrivait au bord du tapis; laquelle des deux assertions est vraie? »

— « Quoi! nous diriez-vous des mensonges, s'écria le serdar? et ses yeux s'animaient de plus en plus en parlant. Si nous trouvons que rien de ce que vous dites soit faux, par la tête d'Ali! vous verrez bientôt qu'on ne rit pas à nos barbes avec impunité. »

En vérité, lui dis-je, ce renseignement ne vient pas de moi. La grandeur de la

fortune du serdar et de mon aga, vient de ce que j'ai rencontré, sans y penser, un moyen de me procurer les informations les plus exactes, par l'intermédiaire d'un jeune Arménien, qui a risqué sa vie pour nous, sur la promesse que je lui ai faite, au nom du serdar, qu'il recevrait récompense. »

Alors je lui racontai toute l'histoire de Yûsûf, depuis le commencement jusqu'à la fin. J'espérais, en plaidant sa cause de cette manière et aussi publiquement devant le serdar, qu'il lui serait impossible de résister à la justice de la demande que je lui faisais, et que mon jeune protégé serait tout-à-coup débarrassé de ses craintes sur le ressentiment du chef, et rendu à la libre possession de sa femme.

Quand j'eus fini de parler, le serdar ne répondit rien. De temps en temps, un allah! allah, il allah! il n'y a qu'un Dieu! s'échappait de la bouche des Mahométans présens. Alors le serdar, ayant roulé ses yeux autour de lui, et pincé sa

bouche en différentes formes, murmura enfin : « Cet Arménien a opéré des merveilles. » Et il appela ses domestiques, en leur criant d'apporter sa pipe d'eau.

Aprés avoir fumé deux ou trois longues bouffées, il dit : « Où est cet Arménien? ordonnez au calife de venir ici. »

Sur quoi Yûsûf fut introduit, comme on pousse ordinairement, avec brutalité, un pauvre homme de sa nation en présence d'un grand de Perse. Il parut en face de l'assemblée, comme le plus bel exemple de beauté mâle qu'on ait encore vu ; son air intrépide fit évidemment la plus forte impression sur tous ceux qui étaient présens. Le serdar en particulier fixa ses yeux sur lui d'un air approbateur ; et, se tournant vers l'exécuteur en chef, il fit des signes bien connus aux Persans, pour témoigner sa grande admiration.

Le calife, homme lourd et épais, à la figure joviale et rubiconde, couvert du capuchon noir, que porte le clergé ar-

ménien, parut bientôt après, suivi de deux ou trois autres prêtres. Après être resté quelque temps devant le serdar et son compagnon, il fut invité à s'asseoir, ce qu'il fit, non sans tout le cérémonial et les complimens possibles, et en se couvrant les pieds et les mains, de la manière accoutumée en ces occasions.

Alors, le serdar s'adressa en ces termes au calife : « Il est clair que nous autres musulmans sommes moins que des chiens dans la terre d'Irân. Les Arméniens s'introduisent dans nos harems, dérobent nos femmes et nos esclaves devant nous, et invitent les hommes à souiller les tombes de nos pères. Quelle nouvelle est-ce là, ô calife ? Est-ce une œuvre d'allah ou de vous ? »

Le calife attaqué d'une manière aussi inattendue, parut très-alarmé, et la sueur perça sur son large front poreux. L'expérience lui avait appris que ces sortes d'attaques étaient généralement les avant-coureurs de quelque lourde

amende, et il se mettait déjà en posture de s'en défendre.

— « Quel est ce langage, répondit-il ? nous, quels chiens serions-nous donc pour oser même penser au mal dont parle votre hautesse ? Nous sommes les sujets du shah, vous êtes notre protecteur, et les Arméniens se reposent en paix sous votre ombre. De quelle espèce d'hommes est donc celui qui a apporté ces cendres sur nos têtes ? »

— « Le voici, répondit le serdar, en montrant Yùsûf ; dites, jeune-homme, avez-vous volé une esclave, ou non ? »

— « Si je suis coupable, dit le jeune-homme, d'avoir pris à aucun homme d'autre femme que la mienne, me voici prêt à en répondre de ma vie. Celle qui s'est jetée de votre fenêtre dans mes bras était ma femme avant d'être votre esclave. Nous sommes tous deux des *rajats* du shah, et vous savez mieux que personne si vous pouvez ou non les traiter en esclaves. Nous sommes Arméniens, il est

vrai ; mais nous avons des sentiment d'hommes. Il est bien connu dans toute la Perse que notre illustre shah n'a jamais forcé le harem même du plus pauvre de ses sujets ; avec ce sentiment, comment aurais-je pu supposer, ô le plus noble des serdars, que nous ne recevrions pas la même protection sous votre gouvernement ? On vous a certainement trompé quand on vous a dit que c'était une prisonnière géorgienne ; et si vous eussiez su qu'elle était la femme d'un de vos paysans, vous n'en eussiez jamais fait votre propriété. »

Le calife effrayé du langage du jeune homme l'arrêta par de bruyantes acclamations de colère ; mais le serdar, frappé en apparence d'un langage aussi nouveau pour ses oreilles, au lieu de s'en fâcher, en paraissait ravi, si les regards d'une semblable figure pouvaient toutefois exprimer le ravissement. Il fixait le jeune homme d'un œil étonné, et paraissait oublier les raisons qui l'avaient

amené devant lui. Tout-à-coup, oubliant sa première indignation, il suspendit toute discussion en lui disant : « Assez, assez ; allez reprendre votre femme, et n'en parlons plus ; et puisque vous nous avez été utile à Hamamlû, vous resterez à mon service, et vous me suivrez particulièrement. Allez, mon premier valet vous instruira de vos devoirs. Quand vous serez revêtu des habits qui conviennent à votre situation, vous reviendrez en ma présence. Allez, et souvenez-vous que ma condescendance envers vous dépend de votre conduite à l'avenir. » A ces mots, Yûsûf, dans la plénitude de son cœur, courut au devant du serdar, avec les plus grands témoignages de reconnaissance ; il tomba à ses genoux, baisa le bord de son vêtement, ne sachant que dire, ni quelle contenance garder, au milieu d'un bonheur aussi inespéré.

Tous ceux qui étaient présens parurent étonnés. L'exécuteur en chef haussa

les épaules et fit un grand baîllement; le calife, comme s'il eut été déchargé d'un poids immense, étendit ses membres; les grosses gouttes qui brillaient avant sur son front disparurent, et sa figure reprit sa bonne humeur. Tous félicitèrent le serdar sur son humanité et sa bienfaisance, et le comparèrent au célèbre Noushirwan. *Bariskallah* et *Mashallah* furent répétés de bouche en bouche; et le récit de sa magnanimité s'étendit au dehors et devint le sujet de la conversation de tout le camp. Je ne prétendrai pas expliquer quels étaient les véritables sentimens du serdar, mais ceux qui connaissaient bien l'homme, convinrent qu'il ne pouvait être poussé par aucun motif généreux.

CHAPITRE III.

Hajjî Baba rend compte d'une expédition contre les Russes. — Lâcheté de son chef.

Mon chef et le serdar ayant acquis tous les renseignemens que Yûsûf et et moi pûmes leur donner sur la force et la position des Moscovites, il fut décidé qu'on les attaquerait immédiatement, et l'armée reçut ordre de marcher sur Hamamlû.

Tout fut bientôt en mouvement ; l'artillerie commença sa marche fatigante et difficile à travers les montagnes ; l'infanterie fit la route comme elle put, et bientôt on vit la cavalerie répandue en groupes séparés par toute la plaine. Je ne dois pas oublier de dire qu'avant que l'armée se mit en marche, je reçus une visite de l'Arménien. Ce n'était plus le

grossier montagnard avec son lourd bonnet de peau de mouton, sa courte tunique géorgienne, ses sandales, son long couteau tombant sur le genou, et son fusil pendu obliquement sur son dos; il était vêtu maintenant d'une longue veste de velours cramoisi, bordé d'un galon d'or et garni de boutons de de même métal; un magnifique schall de cachemire était attaché avec grâce autour de sa ceinture; son petit bonnet de peau d'agneau de Bokhara était duement édenté au sommet, et les deux longues boucles qui flottaient derrière ses oreilles avaient été peignées avec tout le soin convenable. Il avait plutôt l'air d'une femme que d'un homme, tant ses beaux membres étaient cachés par ses vêtemens. Il ne put s'empêcher de rougir et de paraître honteux de cette métamorphose, en s'approchant de moi. Il me remercia en termes qui prouvaient toute sa gratitude, et m'assura que, bien loin d'avoir prévu ce résultat de son en-

trevue avec le serdar, il avait en effet préparé son esprit à la perte de sa femme, et même de la vie, et qu'il avait parlé avec toute la hardiesse d'un homme décidé à mourir. « Cependant, continua-t-il, malgré ce grand changement dans mon sort, je ne pourrai jamais supporter la dégradation de servir de simple apanage à la représentation du serdar ; et ne m'en veuillez pas si avant peu je refuse l'honneur de le servir ! Je me soumettrai à tout, tant que ma femme ne sera pas en lieu de sûreté ; mais une fois qu'elle y sera, adieu, alors. Il vaut mieux vivre gardeur de pourceaux dans les montagnes de la Géorgie, nu et sans habitation, que de n'être sous ces soieries et ces velours qu'un misérable parasite, fut-ce même dans la cour la plus voluptueuse de la Perse. »

Je ne pus m'empêcher d'applaudir à de tels sentimens, quoique je m'estimasse heureux qu'il eût choisi tout autre que moi pour confident, certain que

s'il s'échappait, j'en serais en quelque sorte responsable.

Cependant, l'armée continuait sa marche. En passant à Ashtarek, Yûsûf obtint la permission d'emmener Mariam qui, transformée maintenant en l'épouse d'un homme qui avait la réputation d'être dans les bonnes grâces du serdar, voyageait à cheval, entourée de respects et de considération, et formait un individu parmi le grand nombre de ceux qui suivent les camps, et qu'on voit toujours attachés à l'armée persane. Le camp fut établi entre Gavmishlû et Aberân, où tout ce qui n'était pas nécessaire à l'expédition reçut ordre de rester jusqu'à son retour. Il fut convenu que le serdar et l'exécuteur en chef, chacun accompagné de ses propres hommes, et deux pièces d'artillerie, formeraient cette expédition et partiraient vers la chûte du jour.

Lorsque nous approchâmes du lieu de l'action, le serdar devint impatient

du retard ; et, comme tous les Persans qui méprisent l'utilité de l'infanterie, il exprima le desir de pousser en avant avec sa cavalerie. Je n'en dirai pas autant de l'impatience de mon chef. Il continua ses fanfaronades jusqu'à la fin, il est vrai, et s'efforça de faire croire à chacun qu'il n'avait qu'à paraître pour que l'ennemi fût aussitôt saisi d'une terreur panique; mais enfin il céda aux desirs du serdar de faire avancer l'arrière-garde, tandis que celui-ci marcherait sur Hamamlû avec le principal corps de cavalerie. Moi naturellement, je restai derrière, pour agir sous les ordres de mon chef. Le serdar se proposait d'arriver à Hamamlû avant le point du jour, afin de s'emparer des portes; il s'écarta de la route pour aller passer à gué la rivière Pembaki. Nous continuâmes notre marche directement sur cette place, et devions paraître au point du jour pour faciliter la retraite du serdar, dans le cas qu'il fût battu.

La matinée venait de commencer, quand nous arrivâmes au bord de la rivière. L'exécuteur en chef était entouré d'un corps d'environ cinq cents hommes de cavalerie, et l'infanterie arrivait comme elle pouvait. Nous allions passer la rivière à gué, quand tout-à-coup nous fûmes arrêtés par une voix partie de la rive opposée. Elle nous adressa deux ou trois mots dans une langue inconnue, et nous en expliqua le sens, par un coup de mousquet. Ceci suspendit notre marche, et appela l'attention de notre chef qui s'approcha de moi plus pâle que la mort.

— » Qu'y a-t-il donc, s'écria-t-il d'une voix bien au-dessous de son timbre ordinaire ? qu'allons-nous faire ? où allons-nous ? Hajjî-Baba, est-ce vous qui avez tiré ? »

— » Non, dis-je, en partageant sa crainte beaucoup plus qu'il ne convenait ; non, je n'ai pas tiré. Peut-être y a-t-il des *ghols* parmi les Moscovites,

aussi bien qu'à Ashtarek chez les Arméniens. »

Une minute après, on entendit des cris encore plus sauvages, et un second coup de mousquet fut tiré. Pendant ce temps, le jour avait paru suffisamment pour nous laisser voir sur l'autre rive deux hommes que nous reconnûmes pour des soldats russes. Aussitôt que notre chef vit l'étendue du danger, et l'ennemi devant nous, sa physionomie s'éclaircit, et il prit aussitôt l'air le plus résolu et le plus vigoureux. « Partez, saisissez-les, frappez, pillez, s'écria-t-il, presque sans reprendre haleine, à ceux qui l'entouraient ! partez et apportez moi les têtes de ces deux hommes là-bas ! »

Aussitôt, plusieurs cavaliers s'élancèrent dans la rivière, le sabre à la main, tandis que les deux soldats se retiraient vers un petit môle élevé; et se plaçant dos à dos, ils commencèrent un feu alterné quoique régulier sur les assaillans,

avec une intrépidité qui nous surprit. Ils tuèrent deux hommes, ce qui fit retourner les autres vers notre commandant; et personne ne parut se presser de suivre leur exemple. Vainement le chef jura, pria et offrit de l'argent pour la tête des Russes : aucun de ses soldats ne voulut avancer. Enfin, il s'écria avec magnanimité : « J'irai moi même, faites passage ! Personne ne me suivra-t-il ? » Puis, s'arrêtant, il s'adressa à moi, et me dit : « Hajjî ! mon âme, mon ami, ne voulez-vous pas aller couper la tête de ces hommes? Je vous donnerai tout ce que vous pourrez me demander. » Alors mettant la main autour de mon col, il dit : « Allez, allez ; je suis sûr que vous pouvez leur trancher la tête. »

Nous parlementions ainsi, quand la balle d'un Russe frappa l'étrier de l'exécuteur en chef, ce qui l'effraya à un tel point, qu'il se mit aussitôt à proférer les juremens les plus horribles. Il rappela ses troupes, et battant en retraite

au galop, il s'écria : « Malédiction sur leurs barbes ! Maudits soient leurs pères, leurs mères, leurs ancêtres et leur postérité ! Qui a jamais combattu de la sorte ! Nous tuer, nous tuer, comme si nous étions autant de pourceaux ! Voyez quelle espèce d'animaux ils sont ! Ils ne fuiraient pas, quelque chose qu'on leur fît. Ils sont pires que des brutes ; les brutes ont des sentimens, eux n'en ont point. O allah, allah ! comme les Persans se battraient, s'il ne s'agissait pas de mourir ! »

Cependant, il avait déjà fait quelque chemin, et il s'arrêta. Notre chef s'attendant à trouver des Russes dos à dos, sous chaque buisson, ne savait plus quel parti prendre, quand l'arrivée du serdar décida l'affaire pour nous. On le vit bientôt lui-même battre en retraite en toute hâte devant l'ennemi. Il était évident que son entreprise avait échoué complètement, et il ne restait plus à l'armée que de retourner d'où elle venait.

Je n'essaierai pas de vous dépeindre le misérable état des troupes du serdar; tous ses soldats avaient l'air harrassés et épuisés par la fatigue: ils paraissaient si peu disposés à se rallier, que chacun d'eux, comme par un consentement tacite, se dirigea directement sur ses foyers, sans regarder une seule fois en arrière; mais autant leurs esprits étaient abattus, autant ceux de notre commandant s'étaient ranimés. Il parla tant de ses prouesses, de la blessure qu'il avait reçue, et de ses hauts faits en projets, qu'enfin saisissant une lance, il partit avec son cheval au grand galop; et rattrapant son cuisinier qui cheminait du mieux possible vers ses pots et ses poèles, il s'élança sur lui, dans la chaleur de son courage, et le perça dans le dos à travers sa ceinture.

Ainsi finit une expédition, dont le serdar avait espéré une abondante moisson de gloire et de têtes de Moscovites; et l'exécuteur en chef une importance

et une renommée brillante pour le reste de sa vie. Néanmoins, malgré son entier avortement, il eut encore assez d'adresse pour trouver un sujet de se féliciter.

Environné d'un cercle de ses adhérens, dont je faisais partie, il était au milieu d'une décharge de fanfaronnades, quand on apporta un message de la part du serdar, qui priait qu'on lui envoyât de suite Hajjî. Je partis avec le messager, et les premiers mots que m'adressa le serdar, quand je parus devant lui, furent : « Où est Yûsûf? où est sa femme? »

Il me vint aussitôt dans l'esprit qu'ils avaient fui; et prenant un de mes airs le plus innocens, je niai avoir eu la moindre connaissance de leurs mouvemens.

Alors le serdar commença à rouler ses prunelles, et à tortiller sa bouche de diverses manières. La colère s'échappait de son sein en expressions les plus grossières et les plus violentes : il jura de se venger sur Yûsûf, sur sa race, sur son

village, et sur tous ceux qui seraient le moins du monde liés avec lui; et tout en m'exprimant qu'il doutait entièrement de toutes mes protestations d'ignorance, il me donna à entendre que s'il découvrait que j'eusse facilité sa fuite, il emploierait toute son influence pour balayer mon vil individu de dessus la terre.

J'appris ensuite qu'il avait envoyé un détachement de ses hommes à Gamishlû, pour s'emparer des parens de Yûsûf, et les amener devant lui avec tout ce qui leur appartenait, et pour piller leurs biens, et brûler et détruire ce qu'ils ne pouraient emporter. Mais le sage et prudent Yûsûf avait tout prévu; il avait pris ses mesures avec tant de soin et de promptitude, qu'il trompa complètement l'attente du tyran. Lui, sa femme, leurs deux familles et leurs amis, avaient concerté un projet d'émigration en Russie, emportant avec eux leurs effets, et ne laissant que leurs terres labourées. Ce projet avait complètement réussi, com-

me je l'ai su depuis. Ils avaient été reçus avec bonté, et par le gouvernement et par leur propre secte. On leur avait donné des terres, et procuré tous les secours nécessaires pour réparer leurs pertes.

CHAPITRE IV.

Hajjî Baba va au camp du roi, et prouve qu'il sait mentir en grand.

La menace que j'avais reçue me fit retomber dans toutes mes craintes; et sachant combien tous nos grands hommes tiennent à l'autorité qu'ils exercent sur leurs valets, je ne manquai pas de faire connaître de suite à l'exécuteur en chef, le langage dans lequel le serdar m'avait entretenu. Il devint furieux; et je n'avais qu'à souffler la flamme que

j'avais élevée entre eux, pour amener une querelle; mais craignant plus le pouvoir qu'avait le serdar de me nuire, que je n'avais confiance en l'habileté de mon chef pour me défendre, je crus qu'il valait mieux pour toutes les parties, que je quittasse la scène, et je demandai la permission de retourner à Téhran. Content de trouver l'occasion de prouver à l'exécuteur que personne que lui ne contrôlerait ses serviteurs, il consentit de suite à ma proposition, et me donna des instructions sur ce que je devrais dire au grand visir touchant la dernière expédition, et surtout le jour sous lequel il me faudrait présenter ses prouesses en particulier.

« Vous y étiez vous-même, Hajjî, me dit-il, et par conséquent vous pourrez décrire toute l'action aussi bien que moi. — Nous ne pouvons pas dire précisément que nous ayons remporté une victoire, parce que, hélas! nous n'avons point de têtes à montrer; mais on ne

nous a pas battus non plus. Le serdar, comme un âne qu'il est, au lieu d'attendre l'artillerie, et de se servir de l'infanterie, attaque une ville garnie de murailles, avec sa cavalerie seulement; et il est très-surpris que la garnison ferme ses portes et tire sur lui de ses remparts: conséquemment il ne peut rien faire, et se retire honteusement. Si je vous eusse conduit, cela se serait passé autrement; et malgré tout, je suis le seul homme qui en soit venu aux mains avec l'ennemi: j'ai été blessé cruellement, et sans la rivière qui nous séparait, il ne serait pas resté un seul Russe pour aller porter la nouvelle dans son pays. Vous direz tout cela, et beaucoup plus si vous voulez. Alors, il me donna un paquet de lettres pour le grand visir, et les différens hommes en place, et un *ariazeh* (mémorial) pour le shah, et m'ordonna de partir.

Je trouvai encore le shah campé à Sultanieh, quoique l'automne fût main

tenant très-avancée et que la saison de retourner à Téhran approchât. Je me présentai au lever du grand visir avec plusieurs autres courtisans de différentes parties de l'empire, et remis mes dépêches. Quand il les eut examinées, il m'appela et me dit à haute voix : « Soyez le bien venu ! vous l'avez été aussi à Hamamlû ? Les infidèles n'ont pas osé faire face aux kizzil baschis, n'est-ce pas ? Après tout, personne ne pourrait faire face aux figures ni aux sabres des cavaliers persans. Je vois que votre khan a été blessé ; c'est en effet l'un des meilleurs serviteurs du shah. Heureusement il n'est pas arrivé pire. Vous devez avoir eu de la besogne chaude sur chaque bord de la rivière ? »

Je répondis à tout cela et à beaucoup d'autres choses, oui, oui, et non, non, aussi vite que la remarque l'exigeait ; et je jouissais de me voir regarder comme un homme qui arrive de la bataille. Le visir appela un de ses mirzas (secré-

taire) : « Approchez, dit-il, faites moi un *fatteh nameh* (proclamation de victoire), que l'on enverra de suite dans les différentes provinces, particulièrement à Khorassan, pour imposer aux khans rebelles qui s'y trouvent ; et que le détail convienne à la dignité et au caractère de notre victorieux monarque. Nous avons besoin d'une victoire maintenant ; mais souvenez-vous que c'est une victoire bonne, substantielle et sanglante. »

— « Quelles étaient les forces de l'ennemi, demanda le mirza en me regardant ? » — « *Bisyar, bisyar* (nombreuses, nombreuses), » répondis-je en hésitant et embarrassé sur le nombre qu'il conviendrait de dire. — « Ecrivez cinquante mille hommes », dit froidement le visir. — « Combien y a-t-il eu de tués ? » dit le mirza en regardant d'abord le visir, ensuite moi. — « Ecrivez de dix à quinze mille, » répondit le ministre : faites attention que ces let-

res ont un grand chemin à faire. Il est au-dessous de la dignité du shah de tuer moins de ces six mille ou même de ces dix mille hommes. Voudriez-vous qu'il fît moins que *Rustam* et qu'il fût au-dessous d'*Afrasiab* ? Non, nos rois doivent être des buveurs de sang, des pourfendeurs d'hommes, pour que leurs sujets et les nations voisines les respectent. Eh bien! avez-vous écrit? » dit le grand visir.

— « Oui, au service de votre hautesse, répondit le mirza. J'ai écrit, et il lut son papier, que les infidèles chiens de Moscovites, qu'allah dans sa miséricorde puisse empaler sur des pieux de feux éternels, avaient osé paraître armés, au nombre de cinquante mille hommes, flanqués et soutenus par cent bouches lançant du feu et du souffre, mais qu'aussitôt que les armées toutes victorieuses du shah avaient paru, dix ou quinze mille avaient rendu leurs âmes, tandis que les prisonniers arri-

vaient en tel nombre que le prix des esclaves avait diminué de cent pour cent dans tous les marchés d'esclaves de l'Asie.

— « *Barik allah !* (bien fait), dit le grand visir. Vous avez bien écrit. Si les faits ne sont pas absolument exacts, le bonheur du shah fera que nous en profiterons de même. La vérité est une excellente chose quand elle s'accorde avec nos desseins, mais autrement elle est fort inconvenante. »

— « Oui, dit le mirza en levant les yeux de dessus son genou sur lequel il s'appuyait pour écrire, et en citant un passage bien connu de Saadi « : Le mensonge fait dans de bonnes intentions, est préférable à la vérité qui peut exciter la discorde. »

Alors, le visir demanda ses babouches, se leva de dessus son siége, monta sur le cheval qui l'attendait à la porte de sa tente, et se rendit à l'audience du shah pour l'instruire des dépêches qu'il venait de recevoir. Je le suivis et memê-

lai à la foule de ses serviteurs, jusqu'à ce qu'il me dît, en se retournant : « Je n'ai plus besoin de vous ; allez prendre du repos. »

CHAPITRE V.

Hajjî rend compte d'un événement horrible, qui le jette dans la douleur la plus profonde.

Peu de jours après, le camp fut levé, et le shah retourna à son quartier d'hiver à Téhran, avec la même pompe et le même cerémonial qu'il en était parti. J'avais repris mon poste de sous-lieutenant de l'exécuteur en chef, et j'étais extrêmement occupé à disposer mes hommes pour que le plus grand ordre fut observé pendant la marche, quand

je reçus l'avis d'envoyer un messager à Téhran pour prévenir les *bazigers* (danseuses et chanteuses) de se trouver prêtes à recevoir le shah à son arrivée à Sulimanieh. C'est, comme je l'ai dit, un palais situé sur le bord de la Caraj, à peu près à neuf parasanges de la capitale.

En recevant cet ordre, le souvenir de Zeênab, oubliée depuis si long-temps, se présenta à mon esprit; et tous les tendres sentimens que ma vie active avait laissé dormir dans mon cœur, se réveillèrent tout-à-coup. Sept mois s'étaient écoulés depuis que nous nous étions vus pour la première fois; et quoique j'eusse vécu pendant tout ce temps avec des hommes d'un naturel assez barbare pour détruire en moi tous bons sentimens, il y avait cependant quelque chose de si terrible dans la position où je m'imaginais qu'elle devait être maintenant, et je me reprochais si amèrement d'en être la cause, que

mon cœur s'enflammait en moi, chaque fois que ce sujet venait occuper mon esprit. « Nous verrons bientôt, me disais-je, si mes craintes sont fondées. Dans quelques jours nous serons à Sulimanieh, et son sort sera décidé. »

Le jour de notre arrivée, je précédai la tête du cortège pour veiller à ce que tout fut prêt au palais. En approchant des murs du harem, où les bazigers s'étaient déjà établies, j'entendis le son de leurs voix et de leurs instrumens. Que n'aurais-je pas donné pour parler à Zeênab, ou même pour la voir de loin! Mais je savais qu'il n'aurait pas été prudent de faire de nombreuses questions sur son compte, parce que c'eût été éveiller des soupçons dangereux pour elle et pour moi, et qui nous auraient infailliblement entraînés tous deux dans la même ruine. Et en effet, quand j'aurais voulu me donner beaucoup de peine à ce sujet, cela n'aurait servi de rien; car bientôt après, j'entendis tirer le

canon de salut, des chameaux de Zamburek, ce qui annonçait que le shah avait mis pied à terre.

Après avoir fumé une pipe dans son salon d'apparat, et renvoyé les courtisans qui l'entouraient, il entra dans le harem.

A son entrée, j'entendis les chants des femmes, accompagnés des tambourins, des guittares et des tambours de basque, qui frappaient l'air, à mesure qu'elles défilaient devant lui. J'écoutai de toutes mes oreilles si j'entendais la voix de Zeênab; mais je fus trompé dans mes efforts, et je restai dans un état de vibration pénible entre la crainte et l'espoir, jusqu'à ce qu'il sortît un ordre pressé pour mon vieux maître Mirza-Ahmak, le médecin du roi, de se rendre de suite auprès du shah. Les combinaisons de l'esprit dans toutes les matières d'un profond intérêt, se forment aussi vîte que la pensée, et agissent comme les prédictions de la prophétie. Quand j'appris qu'on en-

voyait chercher le hakîm, un frisson glacial parcourut mes veines, et je me dis : Zeênab est perdue à jamais !

Mirza-Ahmak arriva bientôt, et fut bientôt congédié. En me voyant à la porte du harem, il me prit à l'écart et me dit : « Hajjî, le shah est furieux. Vous vous rappelez cette esclave cûrd dont je lui fis présent à la fête du No-Rûz. Elle n'a pas paru parmi les danseuses et se dit malade. Il l'aime, et s'est obstiné à la voir. Il m'a fait appeler pour lui expliquer sa conduite, comme si je pouvais contrôler les caprices de cette fille du diable ; et il m'a dit que, s'il ne la trouvait pas pleine de santé et de beauté, quand il arriverait à l'*ark* (le palais), ce qui sera dans le cours de l'heure fortunée qui va suivre, il m'arracherait la barbe par ses racines. Maudit soit le malheureux moment qui l'a faite mon esclave ! et encore plus, l'heure à laquelle j'invitai le shah à venir dans ma maison ! »

Sur quoi il me quitta pour partir de

suite pour Téhran : quant à moi, je me retirai dans ma tente pour réfléchir sur le sort horrible qui attendait cette malheureuse fille. Je tâchai de tranquilliser mes esprits, par l'espoir que, peut-être, elle était réellement malade, et qu'il lui avait été impossible de paraître devant le roi; et je me consolai par l'idée que si mes craintes étaient fondées, le cœur du docteur pourrait être attendri, et qu'il pourrait la mettre à l'abri des regards du shah, en donnant quelques raisons évasives pour qu'elle ne parût pas. Puis après tout, et pour surmonter ma sensibilité, je me répétai les vers d'un de nos poètes, qui, comme moi, avait perdu sa maîtresse :

« N'y a-t-il donc qu'une paire d'yeux
» de cerf, une taille de cyprès, ou une
» seule face de pleine lune dans le monde,
» que je déplore tant la perte de ma
» cruelle?

» Pourquoi me consumerais-je, pour-
» quoi me déchirerais-je à soupirer mes

» douleurs sous les fenêtres de ma sourde
» enchanteresse ?

» Nous aimons où l'amour coûte moins
» cher; car je suis avare de mes senti-
» mens. »

C'est ainsi que je m'efforçais de prendre la chose légèrement, et de me montrer véritable musulman, par mon mépris pour la race féminine. Cependant, de quelque côté que je me tournasse, en quelque endroit que je m'arrêtasse, l'image de Zeênab,... un cadavre mutilé, était toujours devant mes yeux, et occupait mon imagination par tout, et à toute heure.

Enfin, l'heure fatale de l'arrivée du shah fut annoncée. Il entra dans Téhran au milieu de toute la population qui était sortie pour le saluer. Mon plus pressant besoin était de voir le hakîm, comme par hasard, afin qu'aucun soupçon ne planât sur moi, au cas où la pauvre Zeênab serait déclarée coupable. Le soir même de notre arrivée, mes sou-

haits furent, hélas! accomplis d'une manière trop funeste. J'étais occupé à donner des ordres à un nazakchi, quand je vis Mirza-Ahmak sortir de l'appartement particulier du shah. Il avait l'air soucieux; une de ses mains était passée dans sa ceinture, et l'autre dans son estomac; son corps était plus courbé que de coutume, et ses yeux regardaient fixément la terre. Je me plaçai sur son passage, et lui donnai le salut de la paix, ce qui lui fit lever les yeux.

Quand il m'eut reconnu, il s'arrêta en disant : « Vous êtes l'homme que je cherchais : venez ici. » Et il se retira à l'écart. « Il circule une étrange histoire, dit-il; cette esclave cûrd a apporté toutes sortes de cendres sur ma tête. *Wallah!* par le ciel, le shah est vraiment devenu fou : il parle de faire un massacre général de tout ce qui est mâle, dedans et hors son harem, en commençant par ses visirs, et finissant par les eunuques. Il jure, par sa propre tête, qu'il fera de moi le premier

exemple, si je ne découvre pas le coupable. »

— » Quel coupable, lui dis-je? qu'est-il donc arrivé? »

— » Eh bien, Zeênab, répondit-il, est enceinte. »

— » Ah, je comprends; oui : celle que vous aimiez tant? »

— » Moi, s'écria le hakîm, comme s'il eût craint d'être soupçonné! moi! *Astaferallah*, le ciel m'en préserve! Ne dites pas cela, par pitié, Hajjî; car si un tel soupçon venait à se répandre, le shah mettrait aussitôt sa menace à exécution. Où avez-vous jamais entendu dire que j'aimasse Zeênab? »

— » On disait bien des choses sur votre compte dans ce temps-là, lui dis-je; et tout le monde s'étonnait qu'un homme aussi sage que vous, le Lockmann de son temps, le Gallien de la Perse, se fût embarrassé d'une marchandise aussi fragile, et aussi dangereuse qu'une fille cûrd, véritable progéniture du diable, dont

les pas ne pouvaient être que d'un malheur notoire, et qui par elle-même suffisait pour porter malheur à tout un empire, encore plus à une famille seule comme la vôtre.

— « Vous avez raison, Hajjî, dit Mirza-Ahmak, en secouant la tête et en frappant sa main gauche sur le creux de son estomac : ah ! merveilleux fou que j'étais ! de m'être laissé prendre par ses yeux noirs ! En effet, ce n'étaient pas des yeux, c'étaient des charmes. Le diable lui-même en sortait ; ce n'était pas elle qui vous regardait, c'était lui ; et s'il n'est pas en elle, maintenant, que je sois appelé *Gorumsak* le reste de mes jours. Mais, après tout, comment faire ?

— « Que puis-je vous dire ? Qu'en va faire le shah ? »

— « Qu'elle aille à Yehanum, répondit le docteur ; qu'elle aille à la demeure de son père ; et bon voyage ! Je ne pense qu'à ma propre peau. »

Alors, il me regarda tendrement et

me dit : « Ah, Hajjî ! vous savez combien je vous ai toujours aimé. Je vous ai pris dans ma maison, quand vous étiez sans asile ; je vous ai donné une bonne place ; et c'est par mon moyen que vous êtes avancé dans votre profession. Si vous convenez qu'il existe ou qu'il doive exister dans le monde rien qui ressemble à la reconnaissance, vous avez maintenant une bonne occasion de le prouver. » Puis, il s'arrêta un peu, et jouant avec l'extrémité de ma barbe, il continua : « Avez-vous deviné ce que je voulais dire ? »

— « Non, répondis-je, vos paroles n'ont pas encore atteint mon entendement. »

— « Eh bien, donc, en deux mots, avouez que vous êtes le coupable. Cela me vaudra beaucoup de considération, mais aucune pour vous. Vous êtes jeune, et vous pouvez souffrir qu'on dise de vous une chose semblable. »

— « Vraiment ! m'écriai-je, qu'est-ce que la perte de la considération, quand

la mort doit s'en suivre? Êtes-vous fou, ô hakîm, ou croyez-vous que je le sois? Pourquoi mourrais-je? Pourquoi désireriez-vous avoir mon sang sur votre tête? Tout ce que je puis dire, si on me questionne sur ce sujet, c'est que je ne vous crois pas coupable, parce que vous aviez trop peur de la khanûm, votre femme; mais je ne dirai jamais que ce soit moi. »

Au milieu de cette conversation, l'un des eunuques du shah s'approcha de moi, et me dit que son chef avait reçu ordre de veiller à ce que le sous-lieutenant de l'exécuteur en chef, avec cinq hommes, se tinssent au pied de la grande tour à l'entrée du harem, à l'heure de minuit; et qu'ils eussent à apporter avec eux un *taboot* (bière-à-bras), pour porter un cadavre au lieu des sépultures.

Tout ce que je pus dire en réponse, fut : « *Becheshm* (par mes yeux) » ; et heureusement pour moi, il me quitta de

suite. Mirza-Ahmak m'avait aussi laissé, et il faisait obscur, sans quoi la crainte et l'angoisse qui m'accablèrent, en recevant cet ordre, m'eussent trahi. Une sueur froide couvrit tout mon corps, et je me serais peut-être évanoui, si la crainte d'être découvert en cet état, au milieu même du palais, ne m'eût pas soutenu.

« Eh quoi! me disais-je à moi-même, n'est-ce pas assez que j'aie été la cause de sa mort, faut-il donc que je devienne encore son bourreau? Creuserai-je la fosse de mon pauvre enfant? Serai-je donc le mortel infortuné qui devra étendre ses membres glacés dans la tombe? et rendrai-je le sang de ma propre vie à la terre, sa mère? Pourquoi donc suis-je appelé à ces excès de torture? ô cruelle destinée! Ne puis-je fuir cette horrible scène? Ne devrais-je pas plutôt enfoncer un poignard dans mon cœur? Mais non, il est évident que ma destinée le veut ainsi; le sort en est jeté! irrévocable! c'est en vain que j'hésite. Je dois

remplir la tâche qui m'est imposée! O monde! ô monde! qu'es-tu? et que tu serais mieux connu, si chaque homme devait lever le voile qui cache ses propres actions, et se montrer tel qu'il est réellement! »

Dans ces sentimens, et oppressé comme si la montagne de Damawend et tout son souffre eussent pesé sur mon cœur, j'accomplis mon horrible tâche et réunis les cinq hommes qui devaient être mes collègues dans cette sanglante tragédie. Ceux-ci insoucians et peu troublés d'un événement qui se renouvelle assez fréquemment, s'inquiétaient peu s'ils devaient être les porteurs d'un cadavre assassiné ou s'ils seraient les instrumens du meurtre.

La nuit était obscure et bien propre à l'horrible scène qui allait se passer. Le soleil, contre l'ordinaire dans ces climats, s'était couché environné de nuages couleur de sang; et à mesure que la nuit avançait, ces nuages s'amonce-

lèrent, et le tonnerre se fit entendre sur les sommets des monts d'Albors. Par intervalles subits, la lune se laissait apercevoir à travers la densité des vapeurs qui la recouvraient aussi subitement, et rendaient la nuit à sa solennité et à toute son ombre. J'étais assis à l'écart dans la salle de garde du palais, quand j'entendis les cris des sentinelles sur les guérites annoncer minuit, et que les voix des muezzins des mosquées, dont les notes sauvages et flottantes parcouraient mes veines avec le frisson de la mort, m'apprirent, par leurs cris, que l'heure du meurtre était arrivée! Ils étaient les avant-coureurs de la mort de l'infortunée Zeênab. Je tressaillis; je ne pus supporter les entendre davantage; je partis comme un désespéré; et en arrivant au lieu indiqué, je trouvai mes cinq compagnons déjà prêts. Ils étaient assis dessus et autour du cercueil qui devait porter ma Zeênab à sa demeure éternelle. Le seul mot que j'eus la force

de prnoncer, fut : « *Shoud?* Est-ce fait? » A quoi il répondirent : « *nè shoud* ce n'est pas fait. » Et un silence imposant suivit. J'avais espéré que tout serait fini, et que l'horreur de ce spectacle me serait épargnée, à l'exception de l'obligation de conduire le triste cortège au lieu de l'enterrement; mais non, l'œuvre était encore à faire: et je ne pouvais me retirer.

A l'extrémité des appartemens consacrés aux femmes dans le palais du shah, s'élève une tour octogone qui a plusieurs gez de haut, et que l'on aperçoit de toutes les parties de la ville. Au sommet, se trouve une chambre, dans laquelle le shah va se reposer souvent et prendre l'air. Cette tour est environnée d'un terrain inculte, et la principale porte du harem s'ouvre près de sa base; une terrasse la domine: je ne l'oublierai jamais! C'est sur cette terrasse que toute notre attention fut alors appelée. A peine étais-je arrivé,

qu'en regardant en haut, nous vîmes trois figures, deux hommes et une femme, dont les formes étaient éclairées par un rayon passager de la lune, qui brillait sur eux d'une manière vague et incertaine. Ces hommes semblaient tirer leur victime avec violence, tandis qu'on voyait celle-ci dans une attitude suppliante, à genoux, et les mains étendues, dans toute l'agonie du plus violent désespoir. Quand ils furent au bord de la tour, on entendit ses cris; mais ils étaient tellement dénaturés par les vents qui soufflaient autour de l'édifice, ils avaient quelque chose de si sauvage, qu'ils ressemblaient aux éclats de rire de la folie.

Nous gardions tous le plus profond silence sans oser respirer; mes cinq coquins même paraissaient émus. J'étais resté comme un morceau d'argile inanimé; et si l'on m'eût demandé dans cet instant qu'elles étaient mes sensations, j'aurais eu bien de la peine à les décrire;

j'étais mort, et cependant je savais ce qui se passait. Enfin, nous entendîmes un cri perçant, un cri échappé à la plus horrible de toutes les angoisses, qui se perdit soudain dans un intervalle du silence le plus effrayant. Une lourde chute qui suivit immédiatement, nous dit que c'en était fait. Je fus tiré de ma rêverie; ma tête était remplie d'idées confuses: je voyais et je doutais encore; et je me précipitai à l'endroit où ma Zeênab et son fardeau gisaient luttant contre la mort, en un cadavre mutilé. Elle respirait encore, mais elle était dans les convulsions de la mort; et ses lèvres s'agitaient comme si elle eût voulu parler, quoique le sang coulât à grands flots de sa bouche. Je ne pus saisir aucune de ses paroles, quoiqu'elle articulât des sons qui ressemblaient à des mots. Il me sembla qu'elle disait: « Mon enfant! mon enfant! » mais peut-être n'était-ce qu'une erreur de mon imagination. J'étais suspendu sur elle dans le plus profond dé-

sespoir; et ayant perdu tout sentiment de prudence et de conservation personnelle, je me livrai tant à mes émotions, que si les hommes qui m'entouraient avaient eu le moindre soupçon de ma véritable situation, rien n'aurait pu m'arracher à ma perte. Je portai même si loin ma frénésie, que je trempai mon mouchoir dans son sang, en disant: « Ceci au moins ne me quittera jamais! » — Cependant, je revins à moi-même en entendant le cri aigu et la voix infernale de l'un des assassins, qui criait du haut de la tour: « Est elle morte? » — « Oui, comme une pierre, répondit un de mes misérables. » — « Emportez-la alors, dit la voix. » — « A l'enfer vous même, dit un second coquin à voix basse. »

Alors mes hommes enlevèrent le cadavre dans la taboot qu'ils chargèrent sur leurs épaules, et l'emportèrent à l'endroit consacré aux sépultures, hors la ville, où ils trouvèrent une fosse déjà creusée pour le recevoir. Je les suivis

machinalement, absorbé dans les pensées les plus mélancoliques; et quand nous fûmes arrivés à la fosse, je m'assis sur la pierre d'un tombeau voisin, sachant à peine ce qui se passait. Je suivais les opérations des nazakchis d'un regard insignifiant; je leur vis mettre le corps dans la terre, puis rejeter de cette terre dessus, et ensuite y placer deux pierres, une à la tête et l'autre aux pieds. Lorsqu'ils eurent fini, ils vinrent à moi et me dirent que tout était fini; à quoi je répondis : « Retournez à la maison, je vous suis. » Ils me laissèrent assis sur la tombe et reprirent le chemin de la ville.

La nuit continuait d'être obscure, et le tonnerre retentissait encore au loin dans les montagnes. On n'entendait d'autre bruit que, çà et là, les cris des jackals, semblables à ceux des enfans, qui tantôt en masse, et tantôt deux ou trois ensemble, venaient rôder autour des asiles des morts.

Plus je restais près de la fosse, et moins

je me sentais disposé à retourner chez moi, et à continuer l'horrible métier d'exécuteur. L'existence me fatiguait; il me tardait d'être éloigné du monde et de toute affaire avec l'autorité. Le seul projet que je pusse goûter était celui de devenir un véritable derviche, et de passer le reste de mes jours dans la pénitence et les privations. D'un autre côté, la crainte d'avoir trahi, par mes discours et mes actions, l'intérêt que je prenais au sort de la défunte, s'étant offerte à mon esprit, vint ajouter à la répugnance que j'éprouvais de m'éloigner.

Cependant, le jour commençait à poindre, et forcé par le sentiment du danger que je courais, comme par le désir de quitter une place qui m'était devenue odieuse, je me déterminai à aller à pied à Kinaragird, premier relais sur la route d'Ispahan, et là, de profiter de la premiere caravane qui se rendrait dans cette ville.

» J'irai chercher des consolations dans

la retraite, au sein de ma famille, me disais-je à moi-même. J'irai voir ce que sont devenus mes parens. Peut-être arriverai-je assez tôt sous le toît paternel pour recevoir la bénédiction de mon père mourant; il se peut que ma présence lui donne, dans sa vieillesse, le bonheur de retrouver son fils si longtemps perdu. Comment pourrais-je remplir ma place, avec ce malheur à mon col? J'ai vécu assez long-temps dans le vice, et il est temps que je fasse le *tobeh*, ou que je renonce à mon indigne métier. »

Enfin, cet horrible événement produisit un tel effet sur mon esprit, que si j'eusse continué de porter dans la vie les sentimens qu'il m'avait inspirés, j'aurais pu aspirer à être placé à la tête de nos plus saints derviches.

CHAPITRE VII.

Hajji Baba rencontre un vieil ami, qui l'égaie, lui donne de bons avis et le sauve du danger.

Je tirai de mon sein le mouchoir encore humide du sang de Zeênab, et le contemplai avec le sentiment de la plus vive angoisse; puis l'étendant devant moi sur sa tombe, je fis une cérémonie que j'avais négligée depuis longtemps: je dis mes prières. Calmé par cette action, et fortifié dans ma résolution de quitter Téhran, je m'arrachai de la fosse et marchai vaillamment sur Ispahan.

Parvenu à Kinaragird, sans avoir apperçu la trace d'un caravanserail, et me sentant la force de continuer mon voyage, je poussai jusqu'au caravanserail du

réservoir du sultan, où je me proposais de faire halte pour la nuit.

J'apercevais déjà cet édifice à quelque distance dans le désert, lorsque je vis un homme prenant de singulières attitudes, jouant le bouffon et paraissant s'adresser à quelque chose qui était à terre. Je m'approchai de lui, et vis qu'il parlait avec feu à son bonnet, jeté à quelques verges devant lui. En approchant encore davantage, je découvris une figure qui m'était familière.

« Qui ce peut-il être, me disais-je à moi-même ? il faut que ce soit un de mes anciens amis les derviches de Meshed. »

En effet, c'était le *Kessehgou* (conteur d'histoires), qui débitait un nouveau conte, convertissant son bonnet en auditoire. Il me reconnut aussitôt qu'il me vit, et s'avança pour m'embrasser avec enthousiasme.

— « Hajjî, s'écria-t-il ! la paix soit avec vous ! Ou avez-vous donc été depuis tant d'années ? Votre place a été long-temps

vacante. Mes yeux sont rafraîchis par votre vue. » Puis il se répéta plusieurs fois sur le même ton, jusqu'à ce que nous parlassions d'affaires plus sérieuses.

Il me raconta ses aventures depuis que nous ne nous étions vus. C'était un détail de longs et pénibles voyages, et des différens moyens que son esprit lui avait suggérés pour gagner son pain. Il arrivait de Constantinople, d'où il était venu à pied. Il espérait faire de la même manière son chemin jusqu'à Delhi, après avoir passé un été à Ispahan, où il se rendait alors.

Quoique peu disposé à parler, dans l'humeur mélancolique où mon esprit avait été plongé, je ne pus m'empêcher d'être saisi en quelque sorte de l'exaltation surabondante de l'esprit de mon compagnon ; et je lui racontai aussi mes aventures depuis le jour que j'avais quitté Meshed avec le derviche Sefer, à l'instant où je venais de recevoir la bastonnade sous la plante de mes pieds.

Il était amusant de voir croître son

respect pour moi, à mesure que j'avançais dans le récit de la manière graduelle par laquelle j'étais parvenu aux places et aux honneurs. Enfin, quand j'arrivai à ma promotion au rang de sous-lieutenant de l'exécuteur en chef, je crois réellement qu'il se serait prosterné à mes pieds, tant l'expérience lui avait appris à traiter avec un extrême respect les hommes de cette profession. Mais quand il apprit la suite de mon histoire, et comment, pour ma femme, j'avais abandonné mon poste et toutes les espérances d'avancement qui m'étaient offertes, j'aperçus combien je diminuais de valeur dans son esprit. Il s'écria que je n'étais pas digne du *kalâat* (costume de distinction) que la fortune avait taillé et façonné pour moi, et dont elle m'avait investi. « Ainsi, dit-il, parce que le shah a jugé à propos de détruire une esclave sans foi dont vous avez partagé le crime, vous croyez nécessaire de renoncer au poste excellent auquel vous étiez parvenu et de

recommencer encore à traîner une existence plus abjecte et plus incertaine que celle même dont je jouis, Non,... dit-il en faisant une pause, il n'y a pas moyen de se rendre compte des différentes routes que prennent les hommes pour chercher le bonheur. Les uns prennent la grande route, les autres les chemins de traverse; ceux-ci se frayent de nouveaux chemins, et ceux-là se laissent conduire sans demander leur route: mais je n'ai jamais entendu parler d'un homme qui, comme vous, ayant tous les chemins ouverts devant lui, préfère perdre sa route, avec le risque de ne jamais la retrouver. » Et il finit par la citation d'une réflexion du poète Ferdoûsi, applicable à l'incertitude de la vie du soldat, pour me consoler des vicissitudes de la mienne, en disant: « *Gahi pûsht ber zeen, gahi zeen ber pûsht*, quelque fois une selle porte le poids de son dos, et quelque fois son dos le poids d'une selle. »

Tandis que nous conversions, une caravane parut sur la route d'Ispahan ; elle s'y établit pour la nuit.

« Allons, dit le derviche, qui était joyeux et social ; allons, oubliez vos chagrins pour le présent ; nous passerons une soirée agréable, quoique nous soyons au milieu de ce désert aride et desséché. Laissons rassembler les voyageurs, les marchands et les muletiers, qui composent la caravane ; et quand nous aurons bien soupé et fumé, je vous raconterai une histoire arrivée récemment à Stamboul, et qui, je suis sûr, n'a pas encore été importée en Perse. »

Je consentis volontiers à sa proposition, car j'étais heureux de chasser la mélancolie de mes pensées à quelque prix que ce fût ; et nous entrâmes ensemble dans la maison.

Là, nous trouvâmes des hommes des différentes parties de la Perse, déchargeant leurs bêtes, mettant leurs effets en ordre, et s'établissant dans les différentes

chambres ouvertes, qui donnent sur la cour du caravanserail. Un derviche, et un conteur d'histoires surtout, était une grande acquisition pour eux. Après la fatigue et l'ennui de la traversée du désert de sel, il les rassembla sur la plate-forme carrée du milieu. Alors, il raconta l'histoire promise.

Je tâchai d'y appliquer toute mon attention; mais mon esprit s'éloignait si souvent du récit pour retourner aux scènes dont je venais d'être témoin, qu'il me fut impossible de retenir ce qu'il disait. Je remarquai cependant qu'il intéressait son auditoire au plus haut dégré; car dans les momens où j'étais plongé dans mes plus profondes rêveries, j'en étais tout-à-coup arraché par les éclats de rire et les applaudissemens que le derviche excitait. Je me promis, dans quelqu'autre occasion, de la lui faire raconter encore, et continuai cependant de m'abandonner entièrement à ma douleur.

Combien j'enviais l'apparente légèreté de cœur qui dominait mes compagnons, et qui, par intervalles, faisait retentir les salles voûtées, de l'édifice des éclats de leur gaîté ! Je soupirais après le temps où je pourrais être comme eux, et jouir sans souci du bonheur de l'existence ; mais le chagrin, comme toute autre passion, doit avoir son cours ; et de même que la source qui s'élance du rocher avec violence, devient peu-à-peu un ruisseau, de même il faut que le chagrin s'épuise graduellement, jusqu'à ce qu'il devienne un sentiment modéré, et qu'il finisse par se perdre dans le tourbillon du monde.

Le jour était tombé, pendant le temps que le derviche finit son histoire. La voûte azurée du ciel étincelait d'étoiles brillantes, auxquelles l'orage de la nuit précédente semblait avoir donné un nouvel éclat ; et la lune se préparait à ajouter son doux lustre à la scène, quand

un cavalier complètement équipé entra sous le porche qui conduit dans le caravanserail.

Les principaux personnages de la caravane avaient encore conservé leurs places sur la plate-forme, fumant tranquillement leurs pipes et discutant le mérite du conte qu'ils venaient d'entendre, les domestiques étaient partis pour aller étendre les lits de leurs maîtres, et les muletiers s'étaient retirés pour aller passer la nuit au milieu de leurs mules et de leur bagage. Moi, dénué de tout, je m'étais décidé a passer ma nuit sur la terre avec une pierre pour oreiller; mais quand je regardai le cavalier, comme il sortait de l'obscurité du porche et qu'il entrait à la lumière, mes idées prirent une autre direction.

Je reconnus en lui l'un des nazakchi qui, sous mes ordres, avait été témoin de la mort de la malheureuse Zeênab; et je devinai bientôt quel pouvait être l'objet de son voyage, quand je lui en-

tendis demander si la caravane allait à Téhran ou si elle en revenait; et s'ils avaient vu un homme dans la description duquel je me reconnus.

Aussitôt mon ami le derviche devina ce dont il s'agissait; et profondément versé dans tous les stratagêmes de la fourberie, il prit sur lui, sans hésiter, de répondre pour toute la compagnie.

Il dit que tous allaient à la capitale à l'exception de lui et de son ami qui, derviches tous deux, arrivaient de Constantinople; mais qu'il avait rencontré un homme tel que celui que le nazakchi dépeignait; qu'il semblait oppressé de soucis, et déchiré par la douleur, et qu'il errait au hazard dans le désert. Il ajouta encore bien d'autres particularités qui correspondaient tant à ma tournure et à mon histoire, que le cavalier ne put douter un moment que ce ne fût l'individu qu'il cherchait. Il partit au galop en se dirigeant vers l'endroit indiqué par le derviche, qui, comme on

peut l'imaginer, lui avait indiqué un chemin opposé au nôtre.

Quelque temps après que le nazakchi fut parti, le derviche me tira à l'écart et me dit : « Si vous voulez vous mettre à l'abri de cet homme, il faut partir à l'instant ; car, quand il verra que ses recherches sont inutiles et qu'il sera fatigué d'errer dans le désert, il ne manquera pas de revenir ici ; et alors, qui pourra vous garantir d'être découvert ? »

— « Je ferai tout plutôt que d'être découvert par cet homme, lui dis-je : il est évidemment envoyé pour m'arrêter. Je ne dois attendre aucune pitié d'un tel coquin, surtout parce que je n'ai pas assez d'argent à lui offrir, car je connais son prix. Où irai-je ? »

Le derviche réfléchit un moment et dit : « Il faut aller à Kom. Vous y serez avant la matinée ; et aussitôt que vous y arriverez, ne perdez pas un moment à entrer dans l'enceinte du sanctuaire de la tombe de Fatineh. Alors, et seulement

alors, vous serez à l'abri, même du pouvoir du shah. Si on vous prenait hors ses murs, il n'y aurait plus aucun espoir. On s'emparerait de vous; et alors qu'allah vous ait en sa sainte garde! »

— « Mais quand je serai là, dis-je, que ferai-je? Comment vivrai-je? »

— « Laissez-moi faire, dit le derviche; je vous joindrai bientôt; et comme je connais l'endroit et la plupart des gens qui l'habitent, *Inshallah*, s'il plait à Dieu, vous ne ferez pas si mauvaise chère que vous l'imaginez. J'ai déjà été obligé de faire une fois la même chose, pour avoir procuré du poison à une des femmes du shah qui s'en était servie pour faire périr sa rivale. On envoya l'ordre de m'arrêter; mais je parvins à atteindre le *bust* (lieu de refuge à Shahabdul-Azîm), cinq minutes avant l'exécuteur qui devait me prendre. Je ne me suis jamais si bien porté de ma vie, car je ne faisais rien; j'étais soutenu par la charité de ceux qui venaient dire leurs

prières à la châsse du saint : et les femmes qui venaient constamment pour prier, de si loin, et prendre leur plaisir, imaginaient toujours des moyens de me consoler dans ma prison. Le seul mal que vous ayez à craindre est un ordre du shah que personne, sous peine de mort, ne vous donne à manger : si cela arrive, vous serez forcé de vous rendre par la famine, et que le prophète vous protège ! Mais votre cas n'est pas d'une nature assez importante pour vous faire craindre cela. Le shah ne peut s'inquiéter d'une esclave, quand il en a cent autres qui vont prendre sa place. Après tout, les hommes ne meurent pas aussi aisément que nous autres Persans nous nous l'imaginons. Souvenez-vous de ce que le cheik disait : « Les nuages et le vent, la lune, le soleil, le firmament, et il aurait pu ajouter les derviches, tout est occupé pour que toi, ô homme ! tu obtiennes ton pain : seulement, ne le mange pas avec négligence. »

— « Je ne suis pas, lui dis-je, l'homme qui oubliera votre bonté. Peut-être ma fortune s'accroîtra-t-elle encore ; et alors je mettrai ma barbe dans votre main. Vous connaissez Hajjî Baba depuis long-temps et vous savez qu'il n'est pas un de ceux qui exposent leurs vertus sur la paume de leur main et cachent leur vices sous leur aisselle. Je suis maintenant ce que j'étais à Meshed ; le marchand de fumée falsifiée et le député-lieutenant de l'exécuteur en chef ne font qu'une seule et même personne. »

— « Eh bien donc ! partez, dit le derviche en m'embrassant, et que Dieu soit avec vous ! Prenez garde aux *ghôls* et aux *gins*, en traversant le désert de sel ; et, je vous le répète, qu'allah, la paix et la sûreté vous accompagnent ! »

Comme le jour perçait, je distinguai la coupole dorée de la tombe, à une distance considérable devant moi ; et ce signal de ma sécurité me donna une nouvelle vigueur dans ma marche soli-

taire au milieu du désert. J'atteignais à peine la frontière de la ville de Kom, quand j'aperçus à quelque distance derrière moi, le cavalier qui se hâtait à ma recherche. C'est pourquoi je ne regardai ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce que les chaînes massives qui traversent la principale porte du sanctuaire eussent été placées entre moi et celui qui me poursuivait. Alors je m'écriai: « *ilham d'allah !* (louange à allah!) ô Mahomet! ô Ali! et baisant le seuil du tombeau, je récitai mes prières avec toute la ferveur d'un homme qui, ayant échappé à la tempête, est entré sain et sauf dans le port.

J'eus à peine le temps de regarder autour de moi, avant d'apercevoir le nazakchi s'avancer. Il m'acosta par un froid salut de paix, et me dit ensuite qu'il avait reçu l'ordre royal de me conduire en présence du shah partout où il me trouverait.

Je lui dis que, malgré le respect que

je portais à son firman, j'avais l'intention de profiter du privilége reconnu par tout vrai croyant, de chercher un refuge dans la châsse du saint, et que par conséquent il ne pouvait le violer en m'en arrachant. D'ailleurs, c'est le saint favori du roi des rois, lui dis-je, et il respecte cette châsse plus que tout autre. »

— « Que ferai-je donc, Hajjî? dit-il. Vous savez que cela n'est pas écrit dans l'ordre. Si je m'en retourne sans vous, peut-être que le shah me fera couper les oreilles à la place des vôtres. »

— « *Inshallah!* Dieu le veuille, lui dis-je. »

« — Dieu le veuille, dites-vous, s'écria-t-il tout furieux! ai-je donc fait tout ce chemin pour qu'on me traite d'âne? Je ne suis pas un homme si je ne vous fais pas venir avec moi. » Et aussitôt, nous commençâmes à disputer à un tel point, que plusieurs des prêtres attachés au tombeau sortirent de leurs cel-

lules pour s'informer de la cause de ce tumulte.

— « Voilà un homme qui prétend violer le sanctuaire. Je m'y suis réfugié, et il parle de me forcer d'en sortir ! Parlez, vous qui êtes les hommes de Dieu, continuai-je en m'adressant aux molhahs, et dites-moi si vous le permettrez? »

Ils prirent tous mon parti : « Cela est inoui en Perse, dirent-ils; si vous osez enlever un homme du *bust*, non-seulement vous aurez la vengeance du saint prophète sur votre tête, mais tout le corps des ullemah se mettra contre vous, et fussiez-vous protégé par le roi des rois ou le roi des démons, rien ne pourra vous mettre à l'abri de leur fureur. »

Le nazakchi demeura incertain de ce qu'il allait faire; et enfin adoucissant son ton, il s'efforça de faire de nécessité vertu, et commença à négocier avec moi sur ce qu'il aurait, s'il partait sans me molester davantage.

Je ne niai pas le droit qu'il avait d'être payé de sa peine, car c'est précisément ce que j'aurais fait à sa place; mais je lui observai combien peu j'étais en état de le récompenser; car il savait aussi bien que moi toutes les circonstances de ma fuite, et que je n'avais rien emporté avec moi de Téhran.

Il me demanda de lui donner les effets que j'avais laissés derrière moi, ce à quoi je ne consentis nullement; mais je lui recommandai de retourner d'où il venait et de laisser les affligés à leur misère.

Le fait est, comme je l'appris dans la suite, que le drôle avait déjà pris possession de ce qui m'appartenait, et qui consistait en habits, malles, lit, harnais, pipes, etc., m'ayant lui-même dénoncé au shah. Il avait épié le triste effet qu'avait produit sur moi le meurtre de la malheureuse cûrd, et avait aussitôt médité ma ruine et le dessein de s'emparer de ma place.

Voyant qu'il ne pouvait exercer le pouvoir dont il était investi, et que son firman était autant de papier perdu, tant que je continuais de garder mon refuge, il crut qu'il vallait mieux retourner à Téhran; mais en partant il remit son pouvoir entre les mains du gouverneur de la ville, avec de sévères injonctions pour surveiller mes actions, et dans le cas où je sortirais du sanctuaire, pour me saisir et m'envoyer prisonnier au siége du gouvernement.

CHAPITRE VII.

Hajjî se réfugie dans un sanctuaire, où ses pensées mélancoliques sont détournées par une histoire curieuse.

Je m'étais à peine débarrassé du nazakchi, quand j'entendis la voix de mon

ami le derviche, qui annonçait son arrivée dans la sainte cité, par toutes les différentes invocations du tout-puissant et de ses attributs, en usage chez les vrais croyans.

Bientôt après, je fus enchanté de le voir venir vers moi m'exprimer sa satisfaction que j'aie atteint mon refuge, avant que celui qui me poursuivait eût eu le temps de me saisir.

Il proposa de me tenir compagnie pour quelque temps, et nous prîmes possession d'une des cellules situées dans la cour carrée qui fait partie de l'édifice, et au centre de laquelle s'élève le tombeau. Par bonheur, j'avais apporté mon argent comptant avec moi, consistant en vingt tomauns d'or et quelque peu d'argent. Nous en dépensâmes une partie en premiers articles de nécessité, tels qu'une natte pour couvrir le plancher de notre chambre, et une cruche de terre pour y mettre de l'eau.

Mais avant d'aller plus loin dans nos

arrangemens domestiques, le derviche m'acosta de cette manière :

— « Il faut que vous m'informiez d'une chose, avant de continuer. Dites-vous jamais vos prières ? Observez-vous vos jeûnes ? Faites-vous régulièrement vos ablutions ? ou continuez-vous de vivre dans cet état d'éternelle perdition, que nous avions coutume de suivre à Meshed ? »

« Pourquoi me parlez vous ainsi, dis-je? que vous importe que je prie ou non ? »

— « Cela ne me fait rien, dit le derviche; mais cela fait beaucoup pour vous. Ce kom est un endroit où, excepté pour la religion et pour décider qui est digne de salut ou de damnation, personne n'ouvre la bouche. Tous les hommes que vous rencontrez sont, ou descendans du prophète, ou des hommes de la loi. Tous portent de longues figures contrites, et semblent regarder comme destiné aux feux éternels, l'homme qui se trouve avoir les joues rosées et l'œil riant. C'est

pourquoi, aussitôt que j'approche de cet endroit, je change toujours l'atmosphère de ma physionomie, du frais au hâve, et du hâve aux véritables images et à l'obscurité, selon que les circonstances l'exigent. Mes genoux qui touchent à peine ordinairement le tapis pour prier, remplissent leurs fonctions cinq bonnes fois par jour; et moi, qui dans tout autre endroit ne consulte aucun *kebleh* (1), que celui de mon plaisir et de mes goûts, je connais maintenant la direction du véritable kebleh, aussi bien que je connais le chemin de ma bouche. »

— « Tout cela est très-bien, dis-je; mais à quoi cela peut-il servir? Je suis musulman, il est vrai; mais l'être à un tel point..... Non, jamais.

— « A quoi cela sert, répondit le derviche! à empêcher qu'on ne vous

---

(1) La Mecque, où tous les Mahométans dirigent leurs prières.

laisse mourir de faim ou qu'on ne vous lapide. Ces prêtres ne connaissent pas de milieu : ou vous êtes un vrai croyant, ou vous ne l'êtes pas. S'ils avaient le moindre soupçon que vous doutassiez d'aucun des articles de foi, que vous ne regardassiez pas le koran comme un miracle vivant, et que vous ne le lussiez pas avec le respect qui convient, que vous l'entendiez ou non, ils vous prouveraient bientôt leur puissance ; et s'ils supposaient que vous fussiez un *sûfi* (esprit fort), par la mort de vos père et mère! ils vous déchireraient en petits morceaux, et croiraient fermement avoir passé encore une borne de plus sur la grande route du paradis. Peut-être, ami Hajjî, ne savez-vous pas que c'est ici la résidence du célèbre Mirza-Abdul-Cossim, le premier *mûshtehed* (prophète de Perse), homme qui, s'il voulait en prendre la peine, ferait croire au peuple quelque doctrine qu'il voudrait accréditer. Telle est son influence, que bien

des gens pensent qu'il pourrait renverser l'autorité du shah lui-même, et porter ses sujets à considérer ses ordonnances comme autant de papiers inutiles. Mais la vérité est que c'est un bon homme; et si ce n'est qu'il lapide ses *sûfi*, et qu'il nous regarde, nous autres derviches errans, comme la boue de ses pieds, je ne lui connais aucun défaut. »

Après l'avoir entendu, je convins que, quoique je pusse déplorer le manque d'habitude que j'avais de remplir mes devoirs religieux, cependant, dans ma position, il était nécessaire que je l'adoptasse, pour être estimé convenablement par les grandes autorités sous les yeux desquelles j'étais immédiatement placé; et je me mis de suite à dire mes prières et à faire mes ablutions, comme si mon existence même eût dépendu de cette régularité. Effectivement, ce que j'avais d'abord regardé comme une cérémonie ennuyeuse, devint alors un agréable passe-temps, et m'aida beau-

coup à adoucir l'ennui de ma vie mélancolique. Je ne manquais jamais de me lever au premier appel, de faire mes ablutions à la citerne, avec toutes les formes du plus rigide shiah, et d'aller ensuite prier dans l'endroit le plus apparent que je pusse trouver. On entendait les intonations de mon *allah ho akbar*, des quatre coins de la tombe, et j'espérais qu'elles iraient jusqu'aux oreilles de ses habitans. Aucune figure n'avait l'air plus mortifié que la mienne : le derviche lui-même, qui était le meilleur mime possible, ne pouvait me vaincre dans les regards baissés, les exclamations hypocrites, et la taciturnité affectée de l'homme de la loi, aigre, fier et bigot.

On sût bientôt que j'étais un refugié dans le sanctuaire ; et je découvris les avantages que le derviche m'avait promis, en prenant les airs du lieu et le caractère d'un rigide musulman. Il répandit l'histoire de mes malheurs, et naturellement fort à mon avantage, en me

donnant pour un homme qui pâtissait pour les fautes d'un autre, et en assurant que le docteur eût dû seul souffrir.

Je fis connaissance avec les principaux personnages de la ville, qui assuraient n'avoir jamais connu un plus parfait modèle des vrais croyans, que moi ; et si je n'eusse été confiné dans les murs du sanctuaire, on se proposait de me faire *peish namaz* (conducteur des prières), dans leurs assemblées religieuses à la mosquée. Je trouvai que la profonde taciturnité que j'avais adoptée était le meilleur mode de fonder une réputation de haute sagesse; et qu'au moyen de mon chapelet que je comptais constamment en marmottant entre mes lèvres, et de quelques soupirs et exclamations pieuses, la route de la plus grande consideration m'était ouverte.

Mon derviche et moi, nous vivions presque sans rien dépenser, tant on nous fournissait abondamment de quoi nous nourrir. Les femmes surtout ne perdaient

pas une occasion de m'apporter des présens en fruits, miel, pain et autres objets nécessaires, que je leur payais par des remercimens affectueux, et de temps en temps par un talisman écrit de ma main.

Mais quoique notre vie fut une vie d'aisance, cependant elle était si triste, et si vide d'événemens, que la gaîté même de mon compagnon commençait à dépérir. Afin de remplir quelques-unes des longues heures d'indifférence qui pesaient sur nous, je l'encourageai à réciter toutes ses histoires, une à une, sans oublier celle qu'il avait racontée avec tant d'effet dans le caravanserail du réservoir du sultan ; et nous trouvâmes que c'était une manière fort agréable de finir la journée.

Je sens, ô lecteur, que vous devez partager aussi l'ennui qui m'accablait ; et il me semble qu'il est trop juste que j'essaye de le dissiper de la même manière que le derviche dissipa le mien ; c'est pourquoi je vais vous répéter une his-

toire qu'il me raconta ; et, qu'elle vous amuse ou non, peut-être serez-vous satisfait de savoir comment l'esprit d'un pauvre prisonnier dans le sanctuaire de Kom, fut détourné de ses misères.

Histoire de la tête cuite au four.

«Le khon-khor (1) actuel de Roum est un musulman, rigide observateur de la loi, et un ferme soutien de la vraie foi. En arrivant au trône, il annonça l'intention de se défaire de nombreuses coutumes communes aux infidèles, lesquelles s'étaient introduites dans l'administration de l'état durant le règne de son prédécesseur ; et il pensa qu'il était de son devoir de chercher à rendre les choses à leur première simplicité, et d'adopter un modèle de gouvernement purement

---

(1) *Khon-khor*, buveur de sang ; c'est ainsi qu'on appelle, en Perse, le sultan de *Roum* ou de la Turquie.

turc. En conséquence il reprit une coutume presque tombée en désuétude, celle de parcourir la ville en *tedebil* (déguisement); et il était si discret sur les costumes que lui et les personnes qu'il admettait dans ses secrets en ces occasions adoptaient, qu'il prenait toutes sortes de précautions, et inventait toutes sortes de moyens pour garder le secret, dans tout ce qui avait rapport à ses costumes et aux caractères sous lesquels il voulait se montrer.

Il n'y a pas long-temps qu'un mécontentement assez marqué se manifesta en Turquie; et la rébellion menaçait même d'éclater dans Constantinople. Le khonkhor voulant connaître l'esprit public, se détermina, avec sa discrétion ordinaire, à se faire faire un habit qui le changeât même aux yeux de ses propres valets.

» Ordinairement, il envoyait chercher des tailleurs différens, à des époques différentes, et leur faisait faire des habits

pour lui. En cette occasion, il ordonna à son esclave favori, l'eunuque blanc, Mansouri, de lui amener à minuit un tailleur sans réputation, en prenant tous les moyens nécessaires pour qu'il reçût de lui-même ses instructions pour lui faire un habit.

» L'esclave en grande humilité fit son *bash ustun* (amen) sur ma tête, et alla exécuter ses ordres.

» Près de la porte du *bezesten* (marché aux habits), il vit un veillard occupé à mettre des pièces à un manteau, dans une boutique si étroite qu'il pouvait à peine s'y retourner; son travail constant sur son établi avait presque doublé son corps, et ses yeux ne paraissaient pas non plus avoir gagné à son application, car son nez était surmonté d'une paire de lunettes. « Voilà précisément l'homme qu'il me faut, se dit l'esclave à lui-même; je suis bien sûr qu'il n'a point la vogue. » Le vieillard était tellement occupé de son ouvrage, qu'il ne fit pas

attention au salut, *la paix soit avec vous, mon ami!* avec lequel Mansouri l'acosta; et quand il leva les yeux, et qu'il vit le personnage bien vêtu qu'il croyait lui avoir parlé, il continua son ouvrage, sans faire la réplique ordinaire; car il ne pouvait croire que cette salutation s'adressât à un pauvre diable comme lui.

» Cependant, voyant qu'il était l'objet de l'attention de l'eunuque, il ôta ses lunettes, mit son ouvrage de côté, et allait se mettre sur ses jambes, quand Mansouri l'en empêcha, en le priant de ne pas se déranger.

— » Comment vous nommez-vous? dit Mansouri. »

— » Abdallah, pour vous servir, dit le tailleur; mais mes amis et tout le monde m'appellent ordinairement Babadul. »

— » Vous êtes tailleur: n'est-ce pas, continua l'esclave? »

» — Oui, dit l'autre, je suis tailleur et muezzin de la petite mosquée du mar-

ché au poisson ; que puis-je faire de plus ? »

» — Eh bien, Babadul, dit Mansouri ! êtes-vous disposé à faire une corvée, une bonne corvée ? »

» Suis-je donc fou, répondit le vieillard, pour refuser ? dites, de quoi s'agit-il ? »

— » Doucement, mon ami, reprit l'eunuque, nous devons marcher doucement et sûrement. Voulez-vous vous laisser conduire à minuit, les yeux bandés, où il me plaira de vous mener pour une petite affaire ? »

— » C'est une autre question, dit Babadul ; les temps sont critiques, les têtes volent en abondance, et celle d'un pauvre tailleur peut tomber aussi bien que celle d'un visir ou d'un capitan pacha. Mais payez moi bien ; et je crois que je ferais un habillement complet pour *Éblis*, l'esprit malin lui-même. »

— » Eh bien donc, vous consentez à ma proposition ? dit l'eunuque qui mit

en même temps deux pièces d'or dans sa main. »

— » Oui, sûrement, dit Babadul; j'y consens; dites-moi ce que je dois faire, et vous pouvez compter sur moi. »

En conséquence, il fut convenu entre eux que l'eunuque viendrait à la boutique à minuit, et qu'il l'emmenerait les yeux bandés.

» Babadul, resté seul, continua son ouvrage, en se demandant avec étonnement quelle pouvait être la corvée à laquelle il allait être si mystérieusement employé; et pressé de faire partager la nouvelle de son bonheur à sa femme, il ferma sa boutique plutôt qu'à l'ordinaire, et alla à sa maison, située non loin de la petite mosquée du marché au poisson dont il était le muezzin.

» La vieille Differîb sa femme, était presque aussi courbée que son mari; et au moyen des deux pièces d'or, et dans l'expectative de celles qu'ils espéraient recevoir encore, ils se régalèrent d'un

plat de kabobs fumant, d'une salade, de raisins secs et de confitures; après quoi ils se consolèrent avec du café le plus chaud et le plus amer que la vieille femme put préparer.

» Fidèle au rendez-vous, Babadul était à sa boutique à minuit, où il fut aussi ponctuellement rejoint par Mansouri. Babadul, sans dire un seul mot, se laissa bander les yeux, et Mansouri le conduisit par la main, en lui faisant faire des tours et des détours jusqu'à ce qu'ils fussent au sérail impérial. Là, s'arrêtant seulement pour ouvrir la petite porte de fer, Mansouri fit entrer le tailleur dans le cœur même des appartemens particuliers du sultan. Le bandeau fut ôté de dessus ses yeux, dans une chambre obscure éclairée par une seule lampe placée sur une planche qui formait le tour de la chambre; mais cette chambre était richement garnie de sofas du plus riche brocard et de tapis les plus précieux. Ici Babadul reçut l'ordre de s'asseoir, jus-

qu'à ce que Mansouri revînt avec un paquet enveloppé dans un grand mouchoir en cachemire. Ce paquet étant ouvert, Mansouri fit voir au tailleur un costume de derviche, qu'il le pria de regarder, et après avoir calculé combien il faudrait de temps pour en faire un pareil, de le remettre dûment plié dans son enveloppe de cachemire. En même temps Mansouri lui dit de rester là, jusqu'à ce qu'il vînt le reprendre, et le quitta.

» Babadul, après avoir tourné et retourné l'habit et compté chaque point, étant arrivé à ses conclusions, le remît en paquet dans le mouchoir, comme on le lui avait commandé ; mais à peine il venait de finir, qu'un homme d'une haute stature et dont l'air fit trembler le pauvre tailleur, entra dans la chambre, prit le paquet, et sortit sans dire un seul mot.

» Quelques minutes après, tandis que Babadul réfléchissait à la singularité

de sa situation, et qu'il ne faisait que se remettre des effets de l'apparition, une autre porte de l'appartement s'ouvrit, et un homme richement vêtu entra en portant un paquet, également couvert d'un cachemire, à peu près de la grosseur de celui qu'on venait d'emporter. Cet individu se prosterna devant le tailleur; il paraissait pressé, s'approcha de lui, plaça le paquet à ses pieds, baisa la terre et se retira sans dire un seul mot et sans même lever les yeux.

» Oui, se dit Babadul à lui même; cela peut être quelque chose de très-beau, et je dois être un grand personnage; mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que j'aurais mieux fait de rapiécer mon vieux manteau dans la boutique, que de faire cette corvée, quelle que lucrative qu'elle puisse être. Qui sait pour quoi l'on m'a amené ici? Ces entrées et ces sorties de gens extraordinaires qui paraissent n'avoir pas de langue, n'annoncent rien de bon. J'aimerais mieux

qu'ils me fissent moins de saluts et qu'ils parlassent davantage, afin que je pusse savoir pourquoi je suis ici. J'ai entendu parler de pauvres femmes qu'on avait cousues dans des sacs pour les jeter à la rivière. Qui sait? peut-être suis-je destiné à servir de tailleur pour un vêtement semblable.

»Il en était là de son soliloque, quand l'esclave Mansouri rentra dans la chambre et lui dit, sans plus de paroles, de prendre le paquet. Mansouri lui rebanda les yeux, et le reconduisit où il l'avait pris. Babadul, fidèle à ses conventions, ne fit aucune question, et convint avec l'esclave que dans trois jours l'habit serait prêt à livrer dans sa boutique et qu'il recevrait dix pièces d'or.

» Débarrassé de son compagnon, il se rendit en toute hâte à sa maison où il savait que sa femme attendait impatiemment son retour; et en y allant, il se félicitait d'avoir fait enfin une affaire qui en valût la peine, et dit que son sort lui

avait envoyé quelque chose de bon pour sa vieillesse. Il était à peu près deux heures du matin, quand il arriva à la porte de sa maison. Sa femme le reçut avec les expressions de la plus vive impatience. Mais quand il leva le paquet jusqu'à sa figure, lorsqu'elle porta la lampe devant la sienne et qu'il s'écria : « *Mudjeh*, donnez moi une récompense pour une bonne nouvelle ; tenez voilà de l'ouvrage, et nous serons bien payés quand il sera fini. » Elle reprit son sourire et toute sa bonne humeur.

— » Laissez le là jusqu'à ce que nous nous levions, et couchons-nous maintenant, dit le tailleur. »

— » Non, non, dit la femme, il faut que je regarde ce que vous avez apporté avant de me mettre au lit, sans quoi je ne pourrais dormir. » Sur quoi, elle ouvrit le paquet, et lui tenait la lampe. Devinez, devinez l'étonnement du tailleur et de sa femme, quand au lieu de voir des habits, ils trouvèrent, envelop-

pée dans une serviette, une tête humaine dans l'état de convulsions le plus affreux !

» Elle tomba des mains de la vieille femme et roula à quelques pas, tandis que les deux époux frappés d'horreur cachèrent d'abord leurs têtes avec leurs mains, et se regardèrent ensuite l'un l'autre, avec une contenance que rien ne saurait décrire.

— » De l'ouvrage, s'écria la femme ! de l'ouvrage, vraiment ! Un joli ouvrage que vous avez fait là ! Etait-il nécessaire d'aller si loin, et de prendre tant de précautions pour amener ce malheur sur nos têtes ? Avez-vous apporté chez vous cette tête de mort pour en faire des habits ? »

— » *Anna senna ! Baba senna !* (Maudite soit sa mère ! que la ruine accable son père !) s'écria le pauvre tailleur, pour m'avoir joué ce mauvais tour. Mon cœur m'abandonnait, quand ce chien d'eunuque me parlait de me

bander les yeux et de garder le silence : je pensais aussi vrai que je suis turc, que cette corvée ne pouvait consister seulement qu'à me faire faire des habits ; et sans doute, ce fils de chien y a joint une tête. Allah ! allah ! que vais-je faire maintenant ? Je ne sais pas le chemin de sa maison, sans quoi je lui reporterais immédiatement sa tête et la lui jeterais au visage. Nous aurons le bostangi-bashi et cent autres bashis ici, dans une minute, pour nous faire payer le prix du sang ; peut-être serons-nous pendus, noyés ou empalés ! Que ferons-nous, dites, Dilfférib, mon âme ? »

— » Ce que nous allons faire, dit sa femme ! nous débarrasser de cette tête ; nous n'avons pas plus mérité qu'aucun autre qu'elle retombe sur nous. »

— » Mais le jour luira bientôt, dit le tailleur ; et alors, il sera trop tard ; mettons-nous en train à l'instant. »

— » Une pensée m'a frappée, dit la vieille femme. Notre voisin le boulanger,

Hassan, chauffe maintenant son four et commence bientôt après à cuire son pain pour ses pratiques du matin. Souvent il a différentes choses à faire cuire pour les maisons voisines, et on place tout cela à la bouche du four vers la nuit. Si je mettais cette tête dans un de nos vases de terre et que je l'envoyasse cuire au four; personne ne s'en appercevrait jusqu'à ce que cela fût fait; et alors nous n'aurions pas besoin de l'envoyer chercher; elle resterait sur les bras du boulanger. »

» Babadul admira la sagacité de sa femme, et elle mit aussitôt son projet à exécution. Quand la tête eut été placée dans le vase, elle épia un moment où personne n'était là, et posa le tout par terre à la suite des diverses choses qui devaient être enfermées dans le four de Hassan. Alors les vieux époux fermèrent la porte de leur maison au verrou, et allèrent se coucher, en se consolant par l'acquisition du beau schall et de la

serviette dans lesquels la tête avait été enveloppée.

» Le boulanger Hassan et son fils Mahmûd chauffaient leur four avec des épines, des copeaux et de vieux débris en abondance, quand leur attention fut détournée par les manières extraordinaires et les aboiemens d'un chien, qui venait constamment au four chercher les morceaux de pain perdus, et que Hassan et son fils aimaient beaucoup : ces deux derniers étaient notés pour être de consciencieux musulmans.

— » Tenez donc, Mahmûd, dit le père à son fils ; voyez donc ce qu'a ce chien ; il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous. »

» Le fils fit ce que son père lui ordonnait et ne voyant rien qui put causer le tapage du chien, il dit : « *bircheyyok*, (il n'y a rien) » ; et s'en alla.

» Mais les hurlemens ne cessaient pas ; et Hassan vint voir par lui-même ; le

chien était acharné à flairer et à tourner autour de la terrine du tailleur. Il sauta sur Hassan, puis il revint à la terrine, puis à Hassan encore, jusqu'à ce que le boulanger ne pût pas douter plus longtemps que l'animal prenait un vif intérêt à ce qu'elle contenait. Il retira donc doucement le couvercle, et je n'ai pas besoin de parler de son effroi et de sa surprise en voyant une tête d'homme le regarder en face.

» Allah ! allah ! s'écria le boulanger ; mais comme c'était un homme fort peu impressif, au lieu de laisser tomber le couvercle, comme bien d'autres l'auraient fait, il le remit tranquillement, et appela son fils.

— » Mahmûd, dit-il, nous sommes dans un mauvais monde ; il y a de méchans hommes dedans. Quelque vilain infidèle a envoyé une tête d'homme à cuire au four ; mais grâce à notre bonne fortune et au chien, notre four a été sauvé de la souillure, et nous pouvons

continuer de cuire notre pain les mains et la conscience pures. Mais puisque le diable s'en mêle, que d'autres en aient la visite aussi bien que nous. Si l'on savait que nous avons eu une tête d'homme à cuire, qui voudrait jamais se servir de nous ? Il nous faudrait mourir de faim, fermer notre four; nous gagnerions la réputation de mêler notre pâte avec de la graisse humaine; et si par hazard, on y trouvait un cheveu, on dirait aussitôt qu'il vient de la barbe du mort. »

» Mahmûd, jeune homme d'à-peu-près vingt ans, qui partageait l'insensibilité et la froideur de son père, et qui avait de plus beaucoup de présence d'esprit et de gaîté, regarda cet incident comme une bonne plaisanterie, et éclata de rire de tout son cœur, quand il vit la laide peinture qu'offrait la tête grimaçante, dans son cadre de terre.

— » Portons là dans la boutique de Kior-Ali, le barbier en face, dit le jeune

homme, il est justement en train de l'ouvrir ; et comme il n'a qu'un œil, nous pourrons mieux réussir à n'être point vus. Dites, mon père, portons la. »

» Le père consentit, et Mahmûd saisissant le moment où le barbier était allé au coin de la rue pour faire certaines ablutions, entra dans sa boutique, et plaça la tête sur une espèce de *takcheb* (console) contre le mur. Il arrangea quelques torchons à barbe à l'entour, comme si c'eût été une pratique prête à raser ; et, avec toute la ruse d'un enfant, il retourna à son four, pour guéter les effets que cette nouvelle espèce de pratique ferait sur le barbier.

Kior-Ali entra en clopinant dans sa boutique encore mal éclairée par les premiers rayons du jour qui perçaient à peine à travers les fenêtres garnies de papier huilé, et regardant autour de lui, il vit cette figure, comme il se le figura, assise contre le mur et prête à être opérée.

» — Ah ! la paix soit avec vous ! lui dit-il. Vous venez de bonne heure, ce matin ; je ne vous aperçevais pas. Mon eau n'est pas encore chaude. Oh, oh, je vois que votre tête a besoin d'être rasée ! mais pourquoi avez-vous ôté sitôt votre *fese* (calotte) ? Vous vous enrhumerez. Alors il s'arrêta. Je crois qu'il est muet et peut-être sourd. Eh bien, je suis borgne ; ainsi nous pouvons aller de pair. Cependant, quand même je perdrais l'autre œil, continua-t-il en parlant à la tête, j'ose dire, mon vieil oncle, que je vous raserais encore ; car mon rasoir glisser a aussi naturellement sur votre tête, qu'un bon verre de vin glisserait dans mon gosier.

» Le barbier fit méthodiquement tous ses préparatifs ; il décrocha son plat à barbe d'étain de sa cheville, prépara son savon, puis passa son rasoir sur le long morceau de cuir attaché à sa ceinture. Après avoir fait sa mousse, il alla droit à la pratique, tenant le bassin dans sa

main gauche, tandis qu'il étendait la droite pour commencer à savonner. A peine eût-il mis la main sur cette tête glacée, qu'il la retira comme s'il se fût brûlé. « Eh ! qu'avez-vous donc l'ami ? dit le barbier, vous êtes aussi froid qu'un morceau de glace. » Mais quand il essaya une seconde fois de la savonner, la tête tomba en bondissant, de dessus la console à terre, et la peur fit que le pauvre barbier sauta presque de l'autre côté de sa boutique.

— « Aman ! Aman ! miséricorde ! miséricorde ! s'écria Kior-Ali, en se recoignant au fond de sa boutique sans oser remuer, prenez ma boutique, mes rasoirs, mes torchons, prenez tout ce que j'ai ; mais n'attentez pas à ma vie ! Si vous êtes *shaitan*, parlez; mais excusez-moi d'avoir voulu vous raser !

» Mais quand il vit que tout restait paisible après la catastrophe, et qu'il n'y avait rien à craindre, il s'approcha de la tête, et la prenant par la mèche de che-

veux qui était au sommet, il la considéra avec étonnement. « Une tête, par tous les Imâns! dit-il en lui parlant; et comment êtes-vous venue ici ? Voudriez-vous me causer quelque disgrace, sale morceau de chair ? Mais vous n'y parviendrez pas. Quoique Khior-Ali ait perdu son œil, l'autre est perçant, et sait ce qui se passe. Je vous donnerais au boulanger Hassan que voici ; si son drôle de fils, qui regarde maintenant par ici, n'était aussi subtil que ce même œil ; mais maintenant que j'y pense, je vous porterai dans un endroit où vous ne ferez pas de mal. Le Giaour Yanaki, le grec *kabobchi* (1) le rôtisseur, va vous avoir ; et il vous mettra en hachis pour ses pratiques infidèles. » Sur ce, Kior-Ali, passant la main dans laquelle il

---

(1) Les boutiques de *kabob*, à Constantinople, sont des restanrans, où, à tout moment, on sert au premier venu, un plat de rôti et de petits morceaux de viande cuits sur des brochettes.

tenait la tête, dans la fente de son manteau ou *beniche*, et prenant sa pipe de l'autre, descendit deux rues, pour aller trouver la boutique du Grec.

» Le barbier fréquentait cette boutique de préférence à celles des musulmans, parce qu'il pouvait y boire du vin impunément. Il connaissait, d'après une longue pratique, l'endroit où l'on gardait les provisions de chair fraîche; et, après avoir furtivement regardé autonr de lui en entrant, il jeta la tête dans un coin obscur, derrière un quartier de mouton, qui devait servir aux kabobs de la journée. Personne ne le vit; car la matinée était encore assez obscure pour le cacher. Il alluma sa pipe au feu de charbon de Yanaki; et, pour donner un prétexte à sa visite, il commanda un morceau de rôti pour son déjeuner, régal qu'il croyait devoir se faire, après son aventure du matin.

» Cependant Yanaki ayant nétoyé ses plats de bois, mis ses brochettes en or-

dre, allumé ses feux , fait ses sorbets, et balayé sa boutique, alla à l'office chercher un morceau de viande pour le déjeûner du barbier. Yanaki était un véritable Grec : prudent, rusé et soupçonneux. Rampant devant ses supérieurs, il tyrannisait ses inférieurs; détestant d'une haine mortelle ses maîtres, les osmanlis, il les flattait et devenait même bas, toutes les fois qu'aucun d'eux, quelle que fût la bassesse de sa condition, daignait le remarquer; Yanaki retourna son quartier de mouton cherchant quelque vieux morceau pour le déjeûner du barbier, en se marmottant à lui-même que la charogne était assez bonne pour l'estomac d'un Turc. Il examina son mouton du haut en bas, le flaira et dit : « Non, il se gardera » ; mais comme il en retroussait la queue grasse, l'œil de la tête humaine frappa son œil, et le fit tressaillir et reculer de quelques pas.

» Comme vous aimez vos yeux, s'écria-t-il; qui est là ? Et ne recevant

point de réponse, il regarda encore, et encore; puis plus près, et enfin avançant la main parmi des têtes et des pieds de mouton et de vieux restes de viande, il tira la tête, l'horrible tête, qu'il tint tendue de toute la longueur de son bras comme s'il eût craint qu'elle lui fît quelque méchanceté. « Maudite soit ta barbe! s'écria Yanaki, aussitôt qu'il reconnut au bouquet de cheveux, qu'elle avait appartenu à un musulman. Oh! que ne puis-je avoir toutes vos têtes comme celle-ci, maudite race d'Omar! J'en ferais des kabobs, et tous les chiens de Constantinople pourraient s'engraisser pour rien. Puissiez-vous tous en venir à cette fin! Puissent les vautours se nourrir de vos carcasses! Et puissent tous les Grecs avoir le bonheur qui m'arrive aujourd'hui, de posséder une de vos indignes têtes pour en faire une boule!» Sur quoi, dans sa rage, il la jeta par terre, et la chassa à coups de pieds; mais en revenant à lui-même, il se dit:

« Mais après tout, qu'en ferai-je? si on la voit ici, je serai à jamais perdu : tout le monde croira que j'ai tué un Turc. »

» Tout-à-coup, il s'écria dans une espèce d'extase de malice : « Heureusement je me suis rappelé de ce Juif! ce Juif! on ne saurait trouver d'endroit plus convenable pour une semblable tête ; et vous irez là, vil reste d'un mahométan. »

« Alors, il saisit la tête, et la cachant sous son habit, il courut avec dans la rue, vers un endroit où était étendu le cadavre d'un Juif ayant la tête placée entre les jambes.

— » Il faut que vous sachiez qu'en Turquie, dit le derviche, quand un mahométan est décapité, on place sa tête sous son bras, pour le distinguer honorablement des juifs et des chrétiens qui, lorsqu'un semblable malheur leur arrive, ont la tête placée entre les jambes aussi près que possible du siége du déshonneur.

Ce fut dans cette situation que Yanaki

plaça la tête du Turc, en la mettant aussi près de celle du Juif que sa précipitation put le lui permettre. Il était parvenu à faire son coup sans être vu, parce que le jour était encore peu avancé et qu'il n'y avait personne dans la rue. Il revint à sa boutique, plein de joie d'avoir pu témoigner sa haine pour ses oppresseurs, en plaçant une de leurs têtes à l'endroit de la nature qui, selon lui, était le plus fertile en opprobres.

« Le criminel avait été accusé d'avoir volé et tué un enfant mahométan, cérémonie qu'on a su que les juifs pratiquaient en Turquie et en Perse, et qui avait excité un tel tumulte parmi la populace de Constantinople que, pour l'appaiser, on avait décapité le Juif. Son exécution avait eu lieu, à dessein, devant la porte d'un riche Grec; et il avait été ordonné que le corps y resterait trois jours avant d'être enterré. L'espérance que le Grec paierait une forte somme pour qu'on otât cet objet de

devant sa porte, et qu'on lui évitât le malheur qu'une semblable chose occasionne ordinairement, avait fait choisir cet endroit plutôt qu'un autre, à l'officier chargé de l'exécution. Mais, sans s'inquiéter des conséquences, le Grec avait fermé les fenêtres de sa maison, déterminé à priver ses oppresseurs du profit qu'ils avaient espéré ; et la tête du Juif était restée exposée tout son temps. Peu de personnes, à l'exception de celles de la vraie foi, se hasardèrent d'approcher de cet endroit, de peur que les autorités mahométanes, dans leurs caprices d'amasser les insultes sur les giaours, n'en obligeassent quelques-uns à porter le cadavre au lieu de la sépulture ; et, par ce moyen, cet horrible et dégoûtant objet était resté abandonné à lui-même ; et c'est ce qui avait donné l'occasion au kabobchi Yanaki de disposer la tête de la manière que nous avons dit, sans être vu ni inquiété. Mais quand, la journée avançant et la

rue devenant plus vivante, on découvrit cette nouvelle tête, la foule qui s'assembla autour devint immense. Le bruit circula aussitôt qu'il s'était opéré un miracle; et qu'on avait vu le cadavre d'un Juif à deux têtes. Cette nouvelle extraordinaire vola de bouche en bouche, jusqu'à ce que toute la ville fût en rumeur et que tout le monde courût voir le miracle. Le sanhédrin prononça de suite que quelque chose d'extraordinaire était sur le point d'arriver à leur race persécutée. On voyait des rabbins aller et venir; et toute leur communauté s'était rassemblée autour du cadavre, dans l'espoir que peut être il se leverait, remettrait ses têtes, et les délivrerait de la griffe de leurs oppresseurs

« Mais, comme si le malheur s'en fût mêlé pour eux, un janissaire qui s'était joint à la foule et qui avait examiné attentivement la tête, s'écria, dans un mélange de doute et d'étonnement: « Allah, allah, il allah! ce ne sont pas des

têtes d'infidèles. L'une est la tête de notre seigneur et maître, l'aga des janissaires. » Sur quoi, voyant d'autres de ses compagnons, il les appela à lui ; et, leur montra sa découverte. Leur rage devint des plus violentes, et ils partirent pour faire part de l'événement à leur orta.

« Ces nouvelles se répandirent comme un feu grégeois dans tout le corps des janissaires ; et le tumulte le plus alarmant s'éleva aussitôt, car il paraissait que l'on ignorait dans la capitale que leur chef, auquel ils étaient sincèrement attachés et qu'ils avaient choisi, avait été mis à mort.

« — Quoi! s'écriaient-ils, n'est-ce donc pas assez d'avoir agi d'une manière aussi trompeuse avec nous, et de nous avoir privé d'un chef que nous aimions ; faut-il que nous soyons traités avec le plus grand mépris qu'un homme puisse essuyer ? Quoi! la tête de notre plus noble aga des janissaires être placée

sur la partie la plus ignoble d'un Juif! Que va-t-on nous faire? Nous ne sommes pas les seuls insultés; tout Islam est avili, dégradé! Non, c'est une insolence inouie, une tache qui ne pourra être effacée que par l'extermination de toute la race! — Eh! quel chien a fait ce trait? Comment cette tête est-elle venue ici? Est-ce l'ouvrage d'un visir, ou le reiss-effendi et ces traîtres d'ambassadeurs européens s'en sont-ils mêlés? *Wallah*, *Billah*, *Tallah*! Par le saint Caaba, par la barbe d'Osman, et par le sabre d'Omar, nous serons vengés! »

« Nous laisserons le tumulte s'accroître pendant quelque temps; nous prierons le lecteur d'imaginer une scène dans laquelle on voyait des Juifs voler dans toutes les directions; se cachant avec la plus grande précaution aux regards des Turcs enragés qui, en proférant les expressions que nous venons de dire, marchaient en groupes, armés jusqu'aux dents de pistolets et de ci-

meteres, et jurant de se venger sur tout ce qui se présenterait à eux. Il peut se figurer une ville dont les rues étroites et garnies de maisons peu élevées, refluaient d'une immense population vêtue de diverses manières et des couleurs les plus gaies; tout le monde craignant, parlant et criant, comme s'il allait arriver quelque chose d'extraordinaire; je le laisserai au milieu de cette ville; je le laisserai, pour jeter un coup-d'œil dans l'intérieur du sérail du sultan et savoir à quoi sa hautesse s'est occupée, depuis que nous en avons parlé pour la dernière fois.

La nuit même que le tailleur avait été conduit au palais, le sultan avait donné l'ordre secret de trancher la tête à l'aga des janissaires, le fomentateur de tous les troubles qui s'étaient élevés depuis peu dans son corps, et par conséquent leur idole. Il attachait tant d'importance à s'assurer de cette exécution, qu'il avait ordonné qu'on lui apportât la tête

aussitôt qu'elle serait coupée. L'homme auquel cette exécution avait été confiée, en entrant dans la chambre où on lui avait ordonné d'apporter la tête, et voyant un homme assis, l'avait pris naturellement pour le sultan; et, sans oser lever les yeux, il avait aussitôt placé son fardeau à ses pieds, avec les salutations que nous avons déjà dit qui avaient étonné le tailleur. Le sultan qui, une minute auparavant, avait emporté l'habillement du derviche, avait agi ainsi, dans l'intention de tromper son esclave Mansouri lui-même, tant il désirait n'être point reconnu dans son nouveau déguisement, même par lui, et dans l'intention de lui en substituer un autre; mais ne calculant point sur la réception de la tête, ni sur le retour immédiat de Mansouri auprès du tailleur, il était lui-même bien embarrassé de ce qu'il ferait, quand il vit que le tailleur avait été reconduit par son esclave. Envoyer après eux eût été déconcerter ses pro-

jets, et il se sentit obligé d'attendre le retour de Mansouri, avant de pouvoir obtenir l'explication de ce qui était arrivé; car il savait qu'il ne se serait pas retiré sans l'habit, et il l'avait alors en sa possession. En même temps, désirant avec impatience savoir ce qu'était devenue la tête qu'il attendait, il envoya chercher l'officier qu'il avait chargé de l'exécution; et on peut imaginer l'étonnement de tous deux après cette explication.

« Par ma barbe! s'écria le sultan, après avoir réfléchi quelque temps; par ma barbe! il faut que le tailleur ait emporté la tête! »

« Son impatience du retour de Mansouri devint alors extrême. Vainement il pesta, s'agita et s'écria: « allah! allah! » Cela ne fit pas revenir l'esclave une minute plutôt; et le pauvre homme se serait couché paisiblement, si le sultan ne lui eût fait donner ordre de paraître devant lui.

« Aussitôt qu'il fut à portée de l'entendre, il s'écria : « Eh! Mansouri, courez de suite chez le tailleur; il a emporté la tête de l'aga des janissaires au lieu de l'habit de derviche; allez la chercher, sans perdre de temps, ou il arrivera quelque malheur! » Alors il lui expliqua comment ce malheureux événement était arrivé. Mansouri, à son tour, se sentit fort embarrassé; car il ne connaissait que la boutique du tailleur et ne savait pas où il demeurait. Cependant, plutôt que d'augmenter l'inquiétude de son maître, il partit à la recherche du tailleur, et alla droit à sa boutique, dans l'espoir d'apprendre de quelques-uns de ses voisins où était sa demeure. Il était trop matin pour que le Bezesten fût ouvert; et, à l'exception d'un café qui venait de se préparer à recevoir ses pratiques, et où il s'adressa sans recevoir aucun renseignement, il se trouva tout-à-fait seul. Par le plus grand bonheur, il se rappela que Babadul lui avait dit

qu'il était le muezzin de la petite mosquée du marché au poisson, et il s'y rendit aussitôt. On y chantait alors l'azan (invitation aux prières du matin); et il espérait pouvoir attraper l'escamoteur de tête, occupé à inviter les fidèles à la prière.

« En approchant de l'endroit, il entendit une vieille voix tremblotante et entrecoupée, qu'il s'imagina être celle de Babadul, rompant le silence du matin avec toute l'énergie de ses poumons; il ne se trompait point; car, quand il fut sous le minaret, il aperçut le vieillard se promenant dans la galerie qui en fait le tour, sa main appuyée derrière son oreille et sa bouche toute grande ouverte; il mettait tout son gozier dans l'exécution de sa charge. Aussitôt que le tailleur vit Mansouri lui faire des signes, la profession de foi s'attacha à son gosier; et on dit qu'il fit un tel saut entre la peur d'être appelé à rendre compte de la tête et les paroles qu'il avait à pronon-

cer, que quelques musulmans plus rigides, ses voisins, qui faisaient attention à sa voix, se trouvèrent tout-à-fait scandalisés de sa manière. Il descendit à la hâte; et fermant après lui la porte qui conduisait à l'escalier tournant, il joignit Mansouri dans la rue. Il n'attendit pas qu'il le questionnât sur le sort de l'objet horrible, et attaqua le premier l'esclave sur le tour qu'on lui avait joué.

— « Êtes-vous un homme, lui dit il, de traiter un pauvre émir comme moi, comme vous l'avez fait, comme si ma maison était un charnier? Je suppose que vous me demanderez le prix du sang ensuite. »

— « Ami, dit Mansouri, de quoi parlez-vous donc? N'avez-vous pas vu que c'était une erreur? »

— « Une erreur, vraiment, s'écria le tailleur! une erreur faite à dessein de causer de la peine à un pauvre homme! Un homme qui rit à ma sotte barbe, et me fait croire que je vais lui faire des

habits ; un autre enlève le modèle, et un troisième y substitue une tête d'homme. Allah ! allah ! je suis tombé entre les mains d'une jolie bande de brigands, un tas de méchans coquins ! »

« Sur quoi, Mansouri mit sa main sur la bouche du tailleur, et dit : « Ne dites plus rien, ne dites plus rien ; vous vous mettez plus avant dans la boue. Savez-vous qui vous insultez ?

— « Je ne le sais, ni ne m'en soucie, répondit Babadul ; tout ce que je sais, c'est que quiconque me donne une tête d'homme mort pour un habit, ne peut être qu'un chien d'infidèle. »

— « Appelez-vous le représentant de Dieu sur la terre un chien d'infidèle? fou moitié priant, moitié causant, s'écria Mansouri dans un accès de rage ! Vos viles lèvres souilleraient-elles le nom de celui qui est l'*alem penah* (le réfuge du monde)? Quelle boue mangez-vous donc? Quelles cendres amoncelez - vous sur votre tête ? Allons, taisez-vous ; dites-

moi où est la tête du mort, où je couperai la vôtre à sa place. »

« A ces mots, le tailleur resta la bouche ouverte, comme si les portes de son entendement se fussent ouvertes à l'instant.

— « *Aman! aman* (Miséricorde ! miséricorde !) O Aga, s'écria Babadul à Mansouri! j'ignorais ce que je disais. Qui l'aurait pensé ? Ane, fou, buse que je suis, de n'avoir pas mieux su ! Bismillah! au nom du prophète, je vous en prie, venez à ma maison ; vos pas seront fortunés, et la tête de votre esclave touchera les étoiles. »

— « Je suis pressé, très-pressé, dit Mansouri. Où est la tête de l'aga des janissaires ? »

« Quand le tailleur entendit quelle tête ç'avait été, et qu'il se rappela ce que lui et sa femme en avaient fait, ses genoux claquèrent sous lui de peur, et il commença à suer par tous ses pores.

— « Où est-elle, vraiment, dit-il !

Oh ! que nous est-il arrivé ! Quel maudit *kismet* (sort) est cela ! »

— « Où est-elle, répétait l'esclave ? Où est-elle ? parlez promptement ! »

« Le pauvre tailleur ne savait que dire et sautait d'une réponse à l'autre jusqu'à ce qu'il se trouvât pris comme dans un filet.

— « L'avez-vous brûlée ? »

— « Non. »

— « L'avez-vous jetée ? »

— « Non. »

— « Alors, au nom du prophète, qu'en avez-vous fait ? L'avez-vous mangée ? »

— « Non. »

— « Est-elle dans votre maison ? »

— « Non. »

— « Est-elle cachée chez quelqu'autre personne ? »

— « Non. »

« Enfin, hors de patience, l'esclave Mansouri prit Babadul par la barbe, et

lui secouant la tête, il s'écria avec un rugissement : — « Alors, dites-moi, vieux coquin ! ce quelle est devenue. »

— « Elle cuit au four, répondit le tailleur à moitié suffoqué : je l'ai dit. »

— « Elle cuit au four ! dites-vous, s'écria l'esclave dans le plus grand étonnement? Pourquoi l'avez-vous fait cuire? Vous vouliez donc la manger ? »

« C'est vrai comme je l'ai dit : que voulez-vous de plus, répondit Babadul? elle est maintenant au four. » E alors il lui donna les détails de ce que lui et sa femme avaient fait, dans l'embarras où ils s'étaient trouvés placés.

« Montrez-moi le chemin du boulanger, dit Mansouri ; au moins nous l'aurons flambée, si nous ne pouvons l'avoir autrement. Qui a jamais pensé faire cuire au four la tête de l'aga des janissaires ? *Allah il Allah !*

« Alors, ils se rendirent chez le boulanger Hassan, qui était occupé à retirer son pain du four. Aussitôt qu'il connut

leur message, il n'hésita pas à leur dire toutes les circonstances qui avaient accompagné la transmission de la tête de la Huguenotte sur la console du barbier; heureux de trouver l'occasion de se disculper de ce qu'on aurait pu lui reprocher comme un crime !

« Alors Mansouri, le tailleur et le boulanger, se rendirent tous trois chez le barbier, et lui demandèrent ce qu'il avait fait de la tête de sa pratique.

« Kior-Ali, après avoir un peu hésité, fit de grandes assurances qu'il regardait cet objet horrible comme la présence d'Eblis lui-même, et que, par conséquent, il s'était cru justifié en la transférant au Giaour Yanaki, qui (il n'en doutait pas) en avait déjà fait goûter à ses frères les infidèles, en forme de kabob. Remplis d'étonnement, et invoquant le prophète à chaque pas, incertains quel serait le résultat d'une aventure aussi inouïe, ils s'adjoignirent le barbier, et se rendirent à la cuisine de Yanaki.

« Le Grec, confondu de voir tant de vrais croyans dans sa maison, eut une espèce de sentiment qu'ils ne venaient pas pour du rôti, mais qu'ils venaient chercher une viande moins savoureuse. Aussitôt qu'on lui eût adressé la question relative à la tête, il nia fermement l'avoir vue, ou rien savoir qui la concernât.

« Le barbier montra l'endroit où il l'avait placée, et le jura sur le koran.

« Mansouri avait entrepris l'investigation du point en question, quand ils découvrirent les symptômes de l'agitation extraordinaire qui se répandait dans la ville, par suite de la découverte qui avait été faite du Juif à deux têtes, et de la circonstance qui avait produit une si grande sensation parmi tout le corps des janissaires.

« Mansouri, suivi du tailleur, du boulanger et du barbier, se rendit à l'endroit où l'Israëlite était étendu; et là, à leur étonnement, ils reconnurent tous la tête si long-temps cherchée.

« Cependant, Yanaki, le Grec, sentant ce qui allait lui arriver, ramassa, sans perdre de temps, l'argent comptant qu'il avait sous la main, et s'enfuit de la ville.

— « Où est le Grec, dit Mansouri, en se retournant pour le chercher, croyant qu'il s'était joint à eux ? il faut que nous allions tous devant le sultan.

— « Je suis sûr qu'il s'est sauvé, dit le barbier; je ne suis pas si aveugle que je ne puisse voir que c'est lui qui a doté le Juif de cette seconde tête.

« Mansouri aurait voulu emporter la tête; mais, entourée comme elle l'était d'une troupe de soldats furieux et armés, qui juraient de se venger de celui qui les avait privés de leur chef, il crut qu'il était plus prudent de se retirer. Il se rendit de suite en présence de son maître, emmenant avec lui ses trois témoins.

« Quand Mansouri eut informé le sultan de tout ce qui était arrivé, où il avait trouvé la tête de l'aga des janissaires,

comment elle y etait parvenue, et du tumulte que cela avait excité, le lecteur peut mieux s'imaginer que je ne pourrais le lui décrire, l'état d'esprit du monarque. Il sentit que ce serait déroger à sa dignité que de conter l'histoire avec toutes ses circonstances, car elle ne manquerait pas de le couvrir de ridicule; mais en même temps, il était impossible de laisser la chose dans cet état, parce que le tumulte augmenterait jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de moyen de l'appaiser, et l'affaire pourrait se terminer par la perte de sa couronne et de sa vie.

« Il resta indécis pendant quelque temps, en relevant sa moustache, et en marmottant allah! allah! à voix basse. Enfin, il ordonna que le premier visir et le mufti vinssent devant lui.

« Alarmés de la brusquerie de cet ordre, les deux grands dignitaires arrivèrent à la porte impériale dans un état qui faisait peu d'envie; mais quand le sultan leur eut appris le tumulte qui régnait

alors dans la capitale, ils reprirent leur tranquillité ordinaire.

« Après quelque délibération, il fut résolu que le tailleur, le boulanger, le barbier et le kabobchi seraient traduits devant le tribunal du mufti, comme accusés d'être entrés dans une conspiration contre l'aga des janissaires, et de s'être concerté pour voler sa tête, la faire cuire au four, la raser et la rôtir, et qu'ils seraient condamnés à payer le prix de son sang; mais que, comme le kabobchi avait été la cause immédiate du tumulte, en traitant la tête d'une manière aussi offensante, et que c'était un grec et un infidèle, il fut en outre résolu que le mufti rendrait de suite un *fetwah*, portant autorisation de lui couper la tête, laquelle serait placée au même endroit ignoble, où il avait exposé celle de l'aga des janissaires.

» Il fut ensuite convenu, entre le sultan et son grand visir, que, pour appaiser les janissaires, on leur donnerait un nou-

vel aga de leur choix, et que le défunt serait enterré avec la distinction convenable. Tout cela fut fait, à l'exception de l'exécution du Grec qui avait fui, et la tranquillité se rétablit dans la ville. Mais on doit encore ajouter à l'honneur du sultan, que non-seulement il paya tous les frais auxquels avaient été condamnés le tailleur, le boulanger et le barbier, mais qu'il leur donna encore une bonne récompense pour les peines qu'il leur avait causées. »

J'ai beaucoup accourci cette histoire, particulièrement à l'endroit où Mansouri raconte au sultan le sort de la tête, parceque si je l'avais racontée avec tous les détails du derviche, elle aurait été beaucoup trop longue. Je m'en suis tenu, autant que possible, à l'esquisse; car si j'eusse voulu grossir le récit des innombrables digressions de mon compagnon, tout un volume n'aurait pu suffire. L'art d'un conteur d'histoire (et c'est ce qui marque un homme de génie) est de

faire des histoires interminables, et pourtant d'intéresser toujours son auditoire; du moins le derviche me l'assura, et me répéta qu'avec les matériaux de celle que je viens d'essayer de répéter, il s'engagerait à parler pendant toute une heure, et qu'il aurait même encore quelque chose à dire après.

CHAPITRE VIII.

Hajjî devient saint, et s'associe avec le plus célèbre prophète de la Perse.

Enfin, Mirza-Abdal-Cossim lui-même ayant beaucoup entendu parler de ma sainteté, saisit une occasion de m'envoyer chercher, en allant visiter la châse du saint. C'était un événement que j'en-

visageais avec crainte; car, comment cacher mon ignorance à un homme qui mettrait sans doute mon prétendu savoir à l'épreuve? ignorance si profonde, que je pouvais à peine dire quels étaient les premiers fondemens de la croyance mahométane.

En conséquence, je me mis à la tâche sur ce que je devais savoir; 1° que tous ceux qui ne croient pas en Mahomet et Ali, son lieutenant, sont des infidèles et des hérétiques qui méritent la mort; 2° Je sais aussi que tous les hommes iront à *jehanum* (l'enfer), excepté les vrais croyans; et je crois de plus qu'il est juste de maudire Omar. Je suis certain que tous les Turcs iront à jehanum: que tous les Chrétiens et les Juifs sont impurs, et qu'ils iront à jehanum; qu'il n'est pas légitime de boire du vin ni de manger du porc; qu'il est nécessaire de dire ses prières cinq fois par jour, et de faire l'ablution avant chaque prière, en faisant couler l'eau, à partir du coude,

jusqu'en bas des doigts, et non de la manière opposée, comme les Turcs hérétiques.

J'allais additionner la somme de mes connaissances religieuses, quand le derviche entra dans la chambre ; je ne me fis point scrupule de lui faire part de mon embarras et de sa cause.

« Avez-vous vécu si long-temps dans le monde, dit-il, sans vous apercevoir que rien ne se fait sans impudence ? Les histoires que le derviche Sefer et moi vous avons racontées à Meshed, ont-elles donc fait si peu d'impression sur vous ? »

— » L'effet de ces histoires sur mon esprit, lui dis-je, me valut une telle bastonnade sur la plante des pieds, en manière de moralité, que je vous prie de croire que je n'oublierai ni elles ni vous tant que je vivrai. Le *felek* aide beaucoup la mémoire ; et maintenant, d'après votre propre récit, au lieu de recevoir la bastonnade, je suis sur le point d'être lapidé, si l'on me trouve en défaut ; céré-

monie qui peut vous être indifférente, mais dont je me passerais bien. Ditesdonc, ô derviche, que ferai-je? »

— » Vous ne seriez pas cet Hajjî Baba que j'ai toujours cru, dit le derviche, si vous n'aviez pas la finesse de tromper le mûshtehed. Tenez-vous-en à votre silence, à vos soupirs, à votre gros dos, et à vos regards baissés, et qui s'apercevra que vous êtes un âne on, moi-même, je ne le pourrais pas. »

— » Bien dit; soit, Allah-kerim! Dieu est grand! mais c'est être bien dans le malheur, que d'être invité à un festin pour manger ses propres ordures. »

Sur quoi je partis avec l'air contrit et les regards baissés, pour aller visiter le mûshtehed; et grâces à mes malheurs, je crois réellement que pas un homme dans toute la ville n'aurait pu se vanter d'avoir une physionomie aussi piteuse que la mienne. Cependant, en mesurant lentement la terre, je me rappelai une des anecdotes rapportées par notre grand

moraliste Saadi, dans son chapitre sur les mœurs des derviches, qui se rapportait si bien à ma situation, que j'avoue qu'elle me réjouit beaucoup, et me donna un degré de courage pour soutenir l'examen du mûshtehed, qu'autrement je n'aurais pu acquérir. La voici :

« On demandait une fois à un dévot personnage ce qu'il pensait du caractère d'un saint homme, dont d'autres personnes avaient parlé avec dédain et avec mépris. Il répondit : « Je ne puisa percevoir aucun défaut dans son extérieur, et j'ignore ce qui est caché en lui. Ne doutez pas de la bonté et de la piété de celui qui porte l'extérieur de la religion, si vous ignorez les replis de son cœur. Que peut avoir à faire le mohtesib avec l'intérieur d'une maison? »

Et je me rappelai quelques sentences du même chapitre, auxquelles je pourrais avoir admirablement recours, si j'étais appelé à montrer à la fois ma science et mon humilité ; car je me promettais de

dire au saint homme, s'il m'en donnait l'occasion : « Fais-en moi ce qui est digne de toi ; ne me traite pas selon mon mérite, soit que tu m'assassines ou que tu me pardonnes, ma tête et ma face sont sur ton seuil. Ce n'est pas à un serviteur à ordonner ; quoique tu me commandes, je le ferai. »

Le mûshtehed venait de finir sa prière de midi, et en complétait le dernier acte en penchant la tête, d'abord sur son épaule droite, ensuite sur l'autre, quand j'entrai dans l'appartement ouvert où il était assis ; il était rempli de ses disciples des deux côtés et au fond : tous le regardaient avec le respect dû à un maître. Là, il faisait ses lectures. Un mollah que je connaissais, dit qui j'étais ; et je fus de suite invité à prendre place sur le tapis, ce que je fis, après avoir très-humblement baisé le bord du manteau du saint homme. « Vous êtes le bien venu, dit-il ; nous avons entendu parler de vous, Hajjî, et *Inshallah*, vos pas se-

ront heureux : asseyez-vous plus haut ! »

Je fis toutes sortes de remontrances pour ne pas m'asseoir plus avant dans la salle, car j'avais pris la dernière place ; et, quand je me fus traîné jusqu'à l'endroit qu'il m'avait indiqué du doigt, je cachai soigneusement mes pieds sous moi, en les couvrant de mon manteau, ainsi que mes mains.

« Nous avons appris, me dit-il, que vous êtes un esclave choisi du très-haut, un homme dont les paroles ne font qu'un avec les actions, ne portant pas une barbe de deux couleurs, comme ceux qui sont musulmans en apparence, mais qui sont kafirs au fond du cœur.

— « Puisse votre condescendance propice ne jamais diminuer, dis-je! votre serviteur est le plus abject de ceux qui frottent leur front sur le seuil de la porte de la toute-puissante splendeur. « Le mûsthehed rompant alors le silence, me dit :

— « Est-il vrai, ô Hajjî, que votre *Talleh* (votre destinée) vous ait tourné

la face, et que vous soyez venu ici pour chercher un refuge? Moi et le monde nous sommes dit adieu depuis long-temps, et mes questions n'ont pas pour but de satisfaire ma curiosité, mais de m'informer si je puis vous être utile. Notre saint prophète (paix et bénédiction sur lui!) disait: que nos fidèles serviteurs s'entr'aident! que ceux qui voyent conduisent les aveugles! que ceux qui prospèrent, aident ceux qui sont dans l'adversité!

Sur cela, je pris courage, je prononçai mes sentences de Saadi, comme je les ai déjà récitées, et racontai mon histoire avec tant de modifications, que mes auditeurs me considérèrent à peu de chose près comme un martyr.

— « S'il en est ainsi, dit le mûsthehed, peut-être le jour n'est-il pas loin, où je pourrai devenir entre les mains de Dieu, l'instrument de votre justification. Le shah doit venir visiter ce tombeau avant la fin du mois; et comme il me regarde d'un

œil affectueux, soyez certain que je ne négligerai rien pour tâcher de vous procurer la liberté. »

— « Qu'est-ce qu'un pécheur comme moi pourrait dire à un homme de votre haute sainteté ? Je prierai pour vous ; la poussière de vos pas servira de collyre à mes yeux ; tout ce que vous ferez pour moi, sera l'effet de votre bonté. »

— « Il est clair que vous êtes des nôtres, dit le mûsthehed évidemment satisfait des honneurs presque divins qu'on lui rendait. Les véritables musulmans se reconnaissent toujours de la même manière, comme j'ai entendu dire que cela se faisait dans une secte d'Européens, appelée *Faramooshi* (1) qui, par un mot, un regard ou un attouchement, se reconnaissent les uns les autres entre mille. »

— *Allah ho Akbar!* Dieu est grand!

(1 C'est ainsi que les Persans appellent les francs-maçons qu'ils recherchent avec soin.

et *là allah il allah!* il n'y a qu'un Dieu! furent répétés par toute la compagnie, dans l'admiration de la science du mûsthehed; et il continua de me parler ainsi :

— « Il y a un ajem avec vous qui se fait appeler derviche. Est-ce une de vos connaissances? il dit que vous et lui êtes *hem dum* (une seule haleine): est-ce vrai?»

— « *Che arz bekunum?* quelle supplication vous ferai-je? dis-je, ne sachant pas précisément si je devais avouer mon ami ou non; oui, c'est un fakir, un pauvre homme à qui j'ai donné accès près de moi; il m'a rendu quelques petits services, et je lui en ai de l'obligation. »

— « Il faut penser à vous, dit un vieux mollah qui était assis près de moi; quelle que chose que soit un voleur, un coquin, vous pourrez être sûr de le trouver parmi ces ajems. »

— « Oui, dit le mûshtehed, en tenant ses deux mains dans sa ceinture, tandis

que ses disciples qui savaient que c'était son attitude favorite quand il allait faire un discours, prirent un air d'attention. Oui, ceux-ci, et tous ceux qui s'appellent derviches, qu'ils soient les disciples de *nûr alî shi*, *zahabi*, *nakshbendis*, ou race maudite de *uwesîs*, sont tous des *kafirs*, ou hérétiques, tous sont dignes de mort. Les uns répandent que les jeûnes du ramazan, nos ablutions, les formes et le nombre de nos prières journalières, sont absolument inutiles au salut, et que le cœur est la preuve de la piété, et non les cérémonies du corps. Les autres reconnaissent le koran, c'est vrai; mais ils rejettent tout le reste; les paroles des prophètes, les opinions des saints, etc. les ennuyent; et ils montrent leur zèle religieux en criant le bienheureux nom d'allah, jusqu'à ce qu'ils écument de la bouche, comme des lions rugissans: et il leur plaît d'appeler cela de la religion. Une autre secte prétendra à une piété supérieure, en défigurant l'homme ex-

térieur, faisant des vœux et des actes de pénitence qui ressemblent plus aux tours des charlatans, qu'aux œuvres de serviteurs du tout-puissant. La quatrième secte, la plus hérétique de toutes, voudrait nous faire croire qu'elle vit dans une communion éternelle avec les puissances surnaturelles; et tout en mettant un vêtement rapiécé et rapé, ils affectent de mépriser les biens du monde, et entretiennent leur chaleur par des méditations métaphysiques, que ni eux ni personne n'entendent; ils ne distinguent rien de pur et d'impur; puissent-ils jouir des grils éternels! le légitime ou l'illégitime est tout un pour eux; ils mangent et boivent tout ce qui leur plaît, et les giaours, les infidèles, n'ont rien d'impur à leurs yeux. Et ces gens-là s'appellent *sufi*; ce sont vos sages; ce sont vos lumières du monde! maudites soient leurs barbes! » — A quoi toute la compagnie répondit *ameen* ou amen. — « Maudits soient leurs pères et leurs mères! mau-

dits soient leurs enfans! maudits soient leurs parens! maudit soit le Sheikh Attar!(1) maudit soit Jelàledîn Rûmi!» Après chaque malédiction, toute l'assemblée répétait ameen!

Quand il eut fini, la compagnie, tout en lui exprimant son admiration sur sa doctrine, me regarda pour voir si je n'en étais pas frappé d'étonnement. Je ne fus pas en arrière pour faire les exclamations nécessaires; et je jouai si bien mon rôle d'après nature, que l'impression en ma faveur fut universelle.

Le mûshtehed, échauffé par ses propres paroles, continua de haranguer contre les sufis avec tant de véhémence, que je crois que, s'il s'en fût trouvé là, ils se seraient levés en corps pour l'exterminer. Je me félicitai du succès qui avait accompagné mes efforts pour

---

(1) *Sheikh Attar*, et *Jelàledín Rûmi*, sont les deux plus grands docteurs des sufi.

paraître bon musulman ; et je commençai à penser que j'en étais un tout de bon.

Si ce que j'ai fait, me disais-je, constitue l'homme religieux, et doit m'attirer la considération du monde, rien n'est plus facile. Pourquoi donc travaillerais-je dans la vie, esclave de quelque tyran, exposé à toutes les vicissitudes, incertain de mon existence, outre le moment présent, et en proie à mille et un maux ?

Je quittai le mûshtehed, et revins à ma cellule, déterminé à persévérer dans mes pieuses dispositions. Quand je me retrouvai avec mon compagnon, je lui dis tout ce que j'avais appris, et tout ce qu'on avait dit de lui et des derviches en général ; et je lui conseillai, vu la disposition dans laquelle j'avais laissé l'assemblée, de partir, aussitôt qu'il le pourrait, d'un lieu où l'esprit et la main de chaque individu étaient tournés contre lui. « S'ils vous attrapent, ils vous

lapident, l'ami, dis-je ; sur cela tranquillisez-vous. »

— « Puissent les pierres descendre sur leurs têtes, s'écria le derviche ! c'est un tas de payens altérés de sang ! Quelle peut être la religion qui leur fait chercher la vie d'un homme inoffensif ? Je suis venu ici, n'ayant rien à faire avec les sûni ou les shiah, les sûfi ou les mahométans ; au contraire, par politesse pour eux, j'ai fait la momerie des cinq ablutions et des cinq prières par jour ; et cela ne peut encore les satisfaire. Cependant, je ferai comme ils voudront : je partirai ; je quitterai leur ville hypocrite ; et je ne me laverai ni ne prierai que la nécessité ne m'oblige d'en passer par-là. »

Je dois avouer que je ne fus pas fâché d'entendre le derviche prendre cette résolution. Je le vis, avec plaisir, ceindre son large ceinturon de cuir, duquel pendaient d'énormes chapelets, et y ficher sa longue cuiller. Je l'aidai à

attacher sa peau de daim sur son dos; et quand il eut pris d'une main l'arme de fer qu'il portait sur l'épaule, tandis que de l'autre il tenait sa calebasse suspendue avec trois chaînes, nous nous dîmes adieu, l'un et l'autre, avec la plus grande cordialité.

Il me laissa l'entière possession de ma cellule, et sortit avec toute la légèreté et la gaîté de cœur d'un homme qui avait le monde à ses ordres, au lieu du monde devant lui, sans rien autre chose que ses deux pieds et son adresse pour le lui faire parcourir.

« Puisse allah répandre sur vous sa miséricorde, dis-je en le voyant disparaître, joyeux coquin! Et puissiez-vous ne jamais manquer d'une paire de souliers à vos pieds, ni d'une histoire plaisante à votre langue, avec quoi vous puissiez parcourir la vie avec plus de plaisir, pour vous et pour les autres, que le riche, qui est l'esclave de mille

besoins, dépendant de ses dépendants pour les plus petites choses nécessaires à la vie.

CHAPITRE IX.

Hajjî Baba est volé par son ami, qui le laisse dénué de tout; mais il est relevé de sa prison.

Mon esprit reposait maintenant sur la promesse que m'avait faite le mûshtehed, de me procurer mon pardon et ma délivrance, quand le shah viendrait visiter le sanctuaire de Kom; et j'appris que, pour m'assurer la faveur d'un avocat aussi puissant, il fallait lui faire un présent, sans quoi rien ne se fait en Perse; mais il fallait réfléchir ensuite de quoi il serait composé. Je n'avais que l'argent qui était resté dans ma bourse pour me

faire vivre, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un nouveau moyen de subsistance ; et, toute faible que fût la somme, je l'avais tenue soigneusement enterrée dans un coin peu fréquenté près de ma cellule.

J'arrêtai mon choix sur un tapis à prier, comme le présent le plus convenable pour un homme qui est toujours à genoux ; et j'avais dressé mon plan, pour m'en faire apporter du bazar pour les voir.

Toutes les fois que le bon-homme priera, me disais-je, il pensera à moi ; et comme on est disposé à prendre de bonnes résolutions dans ces momens-là, peut-être se rappellera-t-il sa promesse de tâcher de me délivrer.

Je courus ensuite à mon coin secret pour y chercher ma bourse, décidé à sacrifier un de mes derniers tomauns pour cet objet. Mais qu'il me soit permis de m'arrêter ici, et de prier le lecteur de se recueillir et de réfléchir au plus cruel désappointement qu'il ait pu ja-

mais éprouver, et de lui dire que ce ne fut rien en comparaison de mon chagrin, de ma rage, de mon exaspération, quand je vis que ma bourse n'y était plus.

Mon âme vint à ma bouche ; et, sans hésiter un moment, je m'écriai : « O chien de banqueroutier! impie derviche ! vous m'avez conduit heureusement dans le port, c'est vrai ; mais vous m'avez laissé sans ancre. Puisse votre vie être toujours pleine d'amertume ! et puisse votre pain chaque jour être celui de la douleur ! Ainsi donc, après tout, Hajjî Baba est devenu un mendiant ! »

Alors, je me mis à faire les plus tristes lamentations ; car la peur de mourir de faim me tourmentait, malgré la charité des gens de Kom ; et, comme le désespoir est une maladie qui s'augmente à mesure qu'on s'y arrête, je paraissais prendre plaisir à me rappeler toutes les horreurs dont j'avais récemment été témoin, dans la mort de Zeënab ; et puis

je revenais à ma prison, puis à la perte que je faisais ; et enfin, je me persuadai tellement que ma situation était désespérée, que si j'eusse eu du poison sous la main, je l'aurais très-certainement pris.

En ce moment, le vieux mollah qui, durant ma visite au mûshtehed, m'avait averti de me garder de trop de confiance avec le derviche, passa devant ma cellule. Je lui racontai mon malheur, et fis tant de lamentations, que son cœur en fut touché.

— « Vous ne parliez que trop bien, ô mollah ! lui dis-je, quand vous m'avez mis en garde contre le derviche. Mon argent est parti, et moi je suis resté. Je suis un étranger ; et celui qui s'appelait mon ami a prouvé qu'il était mon plus méchant ennemi. Maudit soit un tel ami ! Ah ! où irai-je chercher des secours ? »

— « Ne vous affligez pas, mon fils, dit le mollah ; vous savez qu'il y a un Dieu ? Et si telle est sa volonté de vous éprou-

ver par le malheur, pourquoi vous plaindre? Votre argent est parti, parti il est, que parti il soit; mais votre peau reste; et qu'avez-vous besoin de plus? Une peau n'est pas une mauvaise chose, après tout! »

— « Quelles sont ces paroles, dis-je? Je sais qu'une peau n'est pas une mauvaise chose; mais cela me fera-t-il reprendre mon argent au derviche? »

Alors, je priai le vieillard d'exposer mon malheur au mûshtehed; et de plus, mon impossibilité de lui témoigner mon respect par un présent qui lui était dû, et que j'avais eu l'intention de lui faire.

Il me quitta en me promettant d'exposer mon affaire sous son jour favorable devant le saint homme; et, à ma grande joie, le même jour, la nouvelle de l'arrivée prochaine du shah fut apportée à Kom par le chef des piqueurs de tentes, qui venait tout préparer pour le recevoir.

Le vaste salon ouvert, dans le sanctuaire, où le roi prie, fut tendu de

beaux tapis; la cour fut lavée et balayée; on fit jouer la fontaine au centre du réservoir, et on rangea les avenues du tombeau. Une députation formée de tous les prêtres, fut rassemblée pour aller au-devant de lui, et le joindre à son entrée; et on n'omit aucune des cérémonies dues à la grandeur et à la dignité de l'ombre du tout-puissant sur la terre.

Je devins alors très-inquiet sur mon sort à venir; car il y avait long-temps que je n'avais reçu de nouvelles de Théran, et j'ignorais la mesure du ressentiment du shah contre moi. En regardant les choses du côté sombre, mon imagination me faisait croire qu'il n'y aurait que ma tête qui pût le satisfaire: mais ensuite, m'égayant par des perspectives plus riantes, je m'efforçais de me persuader que j'étais un personnage trop insignifiant, pour que ma mort fût d'aucune importance, et je fondais toutes mes espérances sur l'intercession du mûsthehed.

Le premier piqueur de tentes avait autrefois été mon ami, et je reconnus plusieurs de mes connaissances parmi ses aides. Je me fis bientôt connaître à lui, quoiqu'un de nos grands sages ait dit qu'on évite un homme dans l'adversité, comme une pièce de fausse monnaie que personne ne veut prendre, et qui, si le hasard a fait qu'on la reçoive, est passée aussitôt que possible à un autre.

Les nouveaux venus me racontèrent tout ce qui s'était passé à la cour depuis que je l'avais quittée; et quoique j'eusse fait profession de renoncer au monde, de devenir un reclus, cependant je trouvai que j'avais encore une oreille pour ce qui s'y passait. Ils m'apprirent que l'exécuteur en chef était revenu de sa campagne contre les Russes, et avait apporté en présent au shah deux esclaves géorgiens, mâle et femelle, entr'autres raretés, pour le mieux persuader de sa valeur et de ses prouesses. Le présent

avait été accepté ; et sa face était sur le point d'être blanchie par un costume d'honneur, pourvû qu'il fît le *tobeh* (serment de pénitence), s'abstenant de l'usage du vin à l'avenir. J'appris aussi que, bien qu'il fût connu que j'étais gravement impliqué dans le crime de Zeênab, mon ancien maître, le hakîm, avait été obligé de faire un gros présent au shah, outre qu'on lui avait arraché la moitié de la barbe, pour la perte que sa majesté avait faite par sa mort, et à cause de son désappointement de ne l'avoir pas trouvée disposée à danser et à chanter à son retour de Sultanieh. La colère du roi à la perte de l'esclave cûrde s'était de beaucoup diminuée, grâce au présent que l'exécuteur en chef lui avait fait d'une Géorgienne, que l'on dépeignait comme la plus belle personne qu'on eût vue exposée au marché, depuis le temps de la célèbre *Taous* (le Paon); c'était enfin la perle de la coquille de la beauté, la moelle de l'épine de la

perfection. Elle avait une figure comme la pleine lune, des yeux larges comme l'ouverture du pouce et de l'index du piqueur de tente, une taille qu'il aurait pu mesurer avec la main, et une forme aussi gracieuse, aussi majestueuse que celle du haut-cyprès. Ils m'assurèrent de plus que la colère du roi contre moi céderait facilement à un présent de quelques tomauns.

Ici se renouvelèrent mes anathêmes contre le derviche. « Sans lui, disais-je, j'aurais pu ne pas paraître les mains vides. Cependant j'étais enchanté d'entendre dire que mon affaire n'était pas aussi désespérée que je l'avais cru : assis sur le tapis de l'espérance, fumant la pipe de l'attente, je me décidai à attendre mon sort avec ce sentiment consolant de la prédestination, que nous a si sagement communiqué notre prophète pour la paix et la tranquillité de tous les vrais croyans.

Le roi des rois arriva le lendemain, et

mit pied à terre à sa tente, qui était établie en dehors la ville. Je n'abuserai pas du temps du lecteur, en décrivant toutes les cérémonies de sa réception, qui, d'après le désir de sa majesté, furent abrégées autant que possible; d'autant plus que son intention, en visitant la tombe de Fatimeh, n'était pas de recueillir des distinctions terrestres, mais de s'humilier devant Dieu et les hommes dans l'espoir d'obtenir une récompense meilleure et plus élevée.

Sa politique avait toujours été de se maintenir en bonne odeur avec les prêtres de ce pays; car il savait que leur influence sur l'esprit du peuple, qui est considérable, était le seul obstacle à son pouvoir illimité. C'est pourquoi il courtisait Mirza-Abdul-Cossim, le mûshtehed de Kom, en lui faisant une visite à pied, et en lui permettant de s'asseoir devant lui, honneur rarement accordé aux laïques. Le shah se promena à pied

dans la ville pendant le séjour qu'il y fit, donnant largement aux pauvres, et consacrant surtout des dons riches et précieux à la châsse du saint. Le roi lui-même et tous ceux qui composaient sa suite, jugèrent à propos de conformer leur air à celui du lieu; et je fus enchanté de voir que je n'étais pas singulier avec ma figure dolente et ma démarche contrite. Javais entendu dire, quand je rôdais autour de la cour, que le shah était *sufi* de fait et de cœur, quoique très-rigoureux dans toutes les pratiques extérieures de la religion; et je me consolai en voyant, parmi les grands officiers de sa suite, un de ses secrétaires d'état, grand pécheur de cette croyance, qui était maintenant obligé d'envelopper ses principes dans la serviette de l'oubli, et de se couvrir des vêtemens de la vraie foi.

Le matin de la visite du shah au tombeau pour y dire ses prières, je fus en

alerte, dans l'espoir d'être remarqué par le mûshtehed, qui pourrait se rappeler ses promesses envers moi.

A peu près une heure avant la prière du midi, le shah à pied, escorté d'un concours immense d'officiers, de prêtres et de peuple, entra dans l'enceinte du sanctuaire. Il était vêtu de noir : cette sombre couleur était adaptée à l'air solennel de sa figure, et il tenait à la main un long bâton émaillé, artistement marqueté à la pomme. Il avait mis de côté tout ornement, et ne portait aucun de ses bijoux accoutumés, pas même son poignard, sans lequel il ne sort jamais en toute autre occasion. Le seul objet sur lui qui me parut de grande valeur était un rosaire composé de grosses perles, produit de sa pêcherie de Bahrein, lesquelles étaient de la plus belle eau et du plus beau travail : il le tenait constamment à la main.

Le mûshtehed marchait deux ou trois pas derrière lui, sur la gauche, répon-

dant respectueusement aux questions qu'il plaisait au roi de faire, et prêtant une profonde attention à toutesses observations.

Quand le cortège avança près de moi (car il passa près de ma cellule), je profitai de ce qu'aucun officier ne se trouvait là, pour courir me précipiter aux genoux du shah. Je me prosternai la face contre terre en m'écriant : «Réfuge dans le roi des rois, l'asile du monde ! miséricorde, au nom du bienheureux Fatimeh ! »

— « Quel est cet homme, s'écria le roi au mûshtehed ? Est-il des vôtres ? »

— « Il s'est réfugié dans le *bust* (sanctuaire), répondit le mirza, et il réclame le pardon accoutumé de l'ombre du tout-puissant, à tous les malheureux réfugiés, toutes les fois qu'elle visite la tombe. Lui et nous, sommes vos sacrifices ; et quelle que chose que le shah ordonne, ameen. »

— « Mais qui êtes-vous, me dit le

shah ? Pourquoi vous êtes-vous réfugié ici ?»

— « Puissé-je être votre sacrifice, dis-je! Votre esclave était le sous-lieutenant de l'exécuteur du centre de l'univers, Hajjî Baba, par son nom ; et mes ennemis m'ont fait paraître criminel aux yeux du shah, quand j'étais innocent. »

— « *Yaftéh îm*! nous vous avons compris, répondit le roi, après une minute de silence. Ainsi vous êtes cet Hajjî Baba? *mûbarek*, grand bieu vous fasse! Que ce soit un chien ou un autre qui ait fait la chose, que ce soit le hakîm ou le sous-député, cela revient au même ; la fin de tout a été que les marchandises du roi ont brûlé. Cela est assez clair, n'est-ce pas, Mirza-Abdul-Cossim, dit-il en s'adressant au mûshtehed ? »

— « Oui, par la tête sacrée du roi, répondit le saint homme! mais généralement, en pareil cas, entre homme et femme, eux, et eux seuls, peuvent dire la vérité. »

— « Mais que dit notre sainte religion en pareil cas, observa le roi? le shah a perdu une esclave ; on doit un prix de sang pour le moindre des êtres humains ; un Européen ou même un Moscovite ont leur prix ; et pourquoi dépenserions-nous nos marchandises gratis, pour l'amusement de notre premier médecin, ou de notre sous-député exécuteur ? »

— « Chacune des créatures de Dieu a son prix, et le sang ne doit pas couler sans amende ; mais il est également enjoint de pardonner à ses semblables, dit le mûshtehed ; et notre saint prophète, sur qui bénédiction éternelle! l'a plus particulièrement recommandé à ceux investis de l'autorité. O roi, on ne saurait mieux vous y engager que dans cette circonstance. Que le shah pardonne à ce malheureux pécheur, et il recueillera une plus grande récompense dans le ciel que s'il avait tué vingt Moscovites, ou empalé le père de tous les Européens, ou même que s'il avait lapidé un sûfi. »

— « Soit, dit le shah. » Et se tournant vers moi, il dit à haute voix : « *musakhas*, vous êtes congédié ; et souvenez-vous que vous devez à l'intercession de cet homme de dieu, mettant en même temps sa main sur l'épaule du mûshtehed, d'être libre et de pouvoir jouir encore de la lumière du soleil. *Bero* ! allez ! ouvrez les yeux, et ne vous présentez jamais devant moi. »

CHAPITRE X.

Hajjî Baba arrive à Ispahan, et rentre sous le toit paternel assez à temps pour fermer les yeux à son père.

On n'eut pas besoin de m'ordonner deux fois de partir ; et, sans regarder une seule fois derrière moi, je quittai Kom et ses prêtres, et dirigeai mes pas vers Ispahan et ma famille. J'avais quel-

que monnaie dans ma poche, qui devait servir à ma subsistance sur la route; et, quant aux endroits pour me reposer, le pays était assez bien fourni de caravanserails dans lesquels je pusse toujours trouver un coin pour reposer ma tête. Tout jeune que j'étais, je commençais à me dégoûter du monde; et peut-être que, si je fusse resté assez long-temps à Kom, et dans l'humeur où j'y étais arrivé, j'aurais consacré le reste de ma vie à suivre les leçons de Mirza-Abdul-Cossim, et acquis la considération du monde par ma taciturnité, mon austérité et ma stricte soumission à la discipline mahométane; mais le destin m'avait tissu une autre destinée. Le *maidan* (course de chevaux) de la vie m'était encore ouvert; et le coursier de mon existence n'avait pas encore épuisé la moitié des bonds par lesquels il était accoutumé à me tenir dans un constant exercice. Je sentis que je méritais la plupart des infortunes qui m'étaient ar-

rivées, à cause de l'oubli total où j'avais laissé mes parens.

J'ai été mauvais fils, me disais-je ! Quand j'ai eu de l'autorité, et que j'étais enflé de l'orgueil de ma propre importance, j'ai oublié alors le pauvre barbier d'Ispahan; et, ce n'est qu'à présent, que l'adversité barre mon passage, que je me souviens des auteurs de mes jours. Un proverbe, que mon maître d'école nous citait souvent en arabe, avec beaucoup d'emphase, me vint à l'esprit: « Quand on aurait les trésors du Hatem, on ne pourrai en acheter un vieil ami. Rappelle-toi donc, ô jeune homme, que tes premiers, et par conséquent tes vieux amis, sont ton père et ta mère! »

Ils verront qu'ils ont encore un fils, dis je, sentant un grand élan de tendresse circuler dans mon cœur, en répétant ces paroles; et, s'il plaît à Dieu, lorsque je serai arrivé à la maison, ils

n'auront plus à me reprocher de manquer de respect envers eux.

Cependant une voix douce me disait bas à l'oreille que j'arriverais trop tard ; et je me rappelais les pronostics de mon esprit, quand, plein de regrets pour la perte de Zeênab, je quittai Téhran, plein de résolutions vertueuses.

Lorsque je pus distinguer le pic de la montagne *Colah Cazi*, qui marque la situation d'Ispahan, mon cœur bondit au-dedans de moi ; et, à chaque pas, je réfléchissais, avec inquiétude, à l'état dans lequel je trouverais ma famille. Mon vieux maître d'école vivrait-il encore ? Trouverais-je notre voisin le *Bagual* (chandelier), dans la boutique duquel j'avais coutume de dépenser en confitures toute la monnaie de cuivre que je pouvais voler à mon père, quand je rasais pour lui : existerait-il encore ? — Et mon vieil ami le *Capiji* (portier du caravanserail), celui que j'avais

tant effrayé lors de l'attaque des Turcomans ; la porte de sa vie est-elle toujours ouverte ? Est-elle fermée sur lui pour jamais ?

C'est ainsi que je rêvais, au bord du chemin, quand les sommets des *minarets* d'Ispahan vinrent frapper ma vue. Ravi du spectacle qui s'offrait à mes yeux, et plein de gratitude d'avoir été préservé jusques-là dans mon pélérinage, je m'arrêtai pour dire mes prières ; alors, prenant une pierre que je plaçai sur une autre avec cérémonie, je fis le vœu suivant : O Ali, si tu accordes au plus humble, au plus abject de tes esclaves, le plaisir d'entrer chez lui en sûreté, à mon arrivée je tuerai un mouton et ferai un *pilau* pour mes amis et ma famille.

Je traversai les faubourgs de la ville, le cœur palpitant ; chaque endroit se retraçait à ma mémoire, et je suivis mon chemin à travers les longs *bazars* voûtés et les rues encombrées, jusqu'à ce que je me trouvasse en face de la boutique

de mon père et de la porte bien connue du caravanserail.

La porte de mon père était fermée, et aucun mouvement à l'entour n'indiquait que la maison fût occupée. Je m'arrêtai long-temps avant de me hasarder à avancer, car je regardais cela comme de mauvais augure; mais, me remettant, je me ressouvins que c'était le *Sheb-i-Jumah* (la veille du vendredi), et que probablement mon père, dans sa vieillesse, était devenu un musulman trop scrupuleux pour travailler pendant ces heures, que les vrais croyans doivent sanctifier.

Cependant, le caravanserail était ouvert, et présentait à mes yeux la même scène qu'il m'avait toujours offerte depuis que je le connaissais. Des ballots de marchandises entassés en lots, entremêlés de mules, de chameaux et de leurs conducteurs. Des groupes d'hommes, sous divers costumes, les uns assis, les autres en grande conversation,

quelques-uns regardant négligemment autour d'eux, et d'autres encore allant et revenant à la hâte, la figure pleine de souci et la tête remplie de calculs. Je cherchais l'ami de mon enfance, le *Capiji*, et commençais presque à craindre qu'il n'eût aussi fermé sa porte, quand j'aperçus cette vieille connaissance, se traînant tranquillement avec sa pipe d'eau en terre, et allant chercher son morceau de charbon de terre pour l'allumer.

Sa tête était considérablement enfoncée entre ses épaules, et plus penchée que la dernière fois que je l'avais vu ; et la courbure extraordinaire de ses genoux indiquait que les années en passant avaient compté scrupuleusement avec lui.

C'est le vieil Ali-Mohamed, dis-je, en marchant vers lui. Je connaîtrais son nez crochu entre mille, tant j'ai de fois coupé la moustache qui croît au-dessous.

Lorsque je l'accostai, par le salut ordinaire de paix, il continua d'arranger sa pipe, sans même lever les yeux, tant il était accoutumé à ce que les étrangers lui parlassent; mais, lorsque je lui dis: « Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, Ali-Mohamed?» Il leva sur moi son œil éraillé, et prononça : « Mon ami! un caravanserail est un tableau du monde; les gens y entrent et en sortent, et on n'y prend pas garde. Comment donc pourrais-je vous connaître? Ali-Mohamed est devenu vieux, et sa mémoire s'est en allée.»

«Mais vous reconnaîtrez assurément Hajji Baba, le petit Hajji, qui avait coûtume de vous raser la tête, et d'arranger votre barbe et vos moustaches. »

«Il n'y a qu'un Dieu, s'écria le portier dans la plus grande surprise! Êtes-vous vraiment Hajji? Ah! mon fils, votre place a long-temps été vacante? êtes-vous arrivé enfin? Eh bien donc! qu'Ali soit loué, de ce que le vieux Ker-

belai-Hassan verra ses yeux fermés par son fils avant de mourir.

« Comment dis-je! dites-moi où est mon père? Pourquoi la boutique est-elle fermée? Qu'avez-vous dit de sa mort! »

« Oui, Hajji, le vieux barbier a rasé pour la dernière fois. Ne perdez pas un moment : allez à sa maison, et il est possible que vous arriviez assez tôt pour recevoir sa bénédiction avant qu'il quitte ce monde. Plaise à Dieu que je le suive bientôt! car tout est vanité. J'ai ouvert et fermé les portes de ce caravanserail pendant cinquante ans, et je trouve que tout plaisir a cessé pour moi; mes clefs conservent leur poli, tandis que je m'use par la rouille. »

Je ne m'arrêtai pas à entendre la fin du discours du vieillard, mais j'allai aussitôt en toute hâte à la maison de mon père.

Comme j'approchais du lieu qui avait vu s'élever mon enfance, je vis deux

mollahs musant près de l'entrée basse et étroite.

« Ha! pensais-je, vous êtes des oiseaux de mauvais augure; partout où l'œuvre de la mort s'avance, on est sûr de vous voir. »

J'entrai sans leur parler, et m'avançai de suite vers la chambre principale, que je trouvai complètement remplie de monde, qui entourait un vieillard couché sur un lit étendu sur le plancher, et que je reconnus pour mon père.

Personne ne me connaissait, et comme il est ordinaire que les étrangers qui n'ont point affaire auprès du moribond, entrent sans qu'on les interroge, personne ne me remarqua. Le docteur était assis d'un côté, et je trouvai de l'autre un vieillard à genoux près de la tête du lit; je reconnus en lui mon ancien maître d'école. Il administrait des consolations à son ami mourant, et ses paroles signifiaient à peu près ceci : « Ne vous découragez pas; Dieu veuille que vous ayez

encore quelques jours à rester sur la terre! Vous pouvez encore vivre pour voir votre fils ; peut-être Hajjî Baba n'est-il pas loin d'ici ; mais cependant il convient, et il est heureux que vous puissiez faire votre testament, pour désigner votre héritier. Si tel est votre désir, nommez quelqu'un de ceux qui sont présens. »

« Ah ! soupira mon père, Hajjî nous a abandonnés, je ne le verrai plus. Il est devenu un trop grand personnage pour penser à ses pauvres parens ; il ne mérite pas que je le fasse mon héritier. « Ces paroles produisirent un effet soudain ; je ne pus retenir plus long-temps mon désir de me faire connaître, et je m'écriai : « Hajji est ici ! Hajji est venu pour recevoir votre bénédiction ; je suis votre fils, ne me repoussez pas ! »

Sur quoi je m'agenouillai à côté du lit ; et prenant la main du moribond, je la baisai et ajoutai à mes paroles des san-

glots et des lamentations, pour prouver ma piété filiale.

La sensation que je produisis sur tous ceux qui étaient présens, fut étonnante. Je vis des regards de désappointement chez les uns, d'incrédulité chez les autres, et d'étonnement chez tous.

Les yeux de mon père qui étaient presque fermés, brillèrent pendant un court intervalle, tandis qu'il s'efforçait de reconnaître mes traits, et joignant ses mains tremblantes, il s'écria : « *Il hem dillah!* Dieu soit loué! j'ai vu mon fils, j'ai trouvé un héritier! » Alors, s'adressant à moi, il dit : « Avez-vous eu raison, mon fils, de m'abandonner pendant tant d'années? pourquoi n'êtes-vous pas venu plutôt? »

Il aurait continué, mais l'effort qu'il avait fait, et l'agitation produite par un tel événement, étaient au-dessus de ses forces; et il tomba sans connaissance sur son oreiller.

« Arrêtez, dit mon vieux maître d'é-

cole, qui m'avait d'abord reconnu; arrêtez, Hajjî, n'en dites pas davantage; laissez-le reprendre ses sens; il a encore son testament à faire. »

— » Oui, dit un jeune homme qui m'avait considéré avec des regards hostiles; — oui, il faut que nous voyons encore si c'est Hajjî Baba ou non. » J'appris ensuite qu'il était fils d'un frère de la première femme de mon père, et qu'il avait espéré hériter de la plus grande partie de son bien. Quand je m'informai quels étaient les autres membres de l'assemblée, je vis qu'ils étaient tous parens de ce lourdeau: ils étaient venus en troupe dans l'espoir d'obtenir une portion des dépouilles dont je venais les priver.

Ils parurent tous douter si c'était bien moi, et m'auraient peut-être unanimement déclaré imposteur, si le maître d'école n'eût été présent; et il n'y eut point d'appel après son témoignage.

Cependant tous les doutes relatifs à

mon identité se calmèrent aussitôt que ma mère parut. Ayant appris mon arrivée, elle n'avait pu rester plus longtemps dans son anderûn ; elle s'élança au milieu de l'assemblée, les bras étendus, et son voile flottant, en s'écriant : « Où est-il ? où est-il ? où est mon fils ? Hajjî, mon âme, où es-tu ? »

Aussitôt que je me fus fait connaître, elle se jeta à mon cou en sanglotant, employant toutes les expressions de tendresse que son imagination put inventer, en me regardant de la tête aux pieds avec un regard avide, et une impétuosité d'expression dont une mère seule pouvait être capable.

Pour tirer mon père de la léthargie dans laquelle il était tombé en apparence, le docteur proposa de lui administrer un cordial qu'il avait préparé ; et il essaya de le lui verser dans la gorge. Pendant le mouvement qu'il fit pour soulever le corps, le mourant éternua une fois ; ce que tous les assistans reconnu-

rent pour un si mauvais augure, qu'aucun homme sensé n'aurait osé lui faire prendre le breuvage avant que deux heures fussent expirées; par conséquent il resta dans la coupe.

Les deux heures expirées, on entreprit encore de lui administrer le médicament, quand à l'effroi de tous les assistans, et au désappointement de ceux qui espéraient qu'il faisait son testament, il fut trouvé roide mort.

« Au nom d'Allah, levez-vous, lui dit le vieux mollah, nous écrivons maintenant votre testament. Il s'efforça de soulever la tête de mon père, mais en vain; la vie avait fui entièrement.

Alors, on lui exprima dans la bouche du coton imbibé d'eau; ses pieds furent tournés avec soin vers le heblch; et aussitôt qu'il fut certain qu'il n'y avait plus d'espoir, le prêtre qui était à son chevet commença à psalmodier le koran avec emphase. On lui mit alors un mouchoir sous le menton, que l'on attacha sur sa

tête, et ses deux gros orteils furent aussi liés ensemble. Toute la compagnie prononça *le kelemeh shehâdet* (la profession de foi), cérémonie avec laquelle l'on supposait devoir renvoyer de ce monde un musulman pur et bien reconnu ; et durant cet intervalle on plaça une coupe d'eau sur sa tête.

Tout ces préliminaires ayant été dûment faits, toute la compagnie, composée de ceux qu'on supposait être ses amis et ses parens, s'assembla autour du cadavre, et proféra des cris aigus et lamentables. Ce fut un signal pour les deux mollah (dont j'ai parlé avant), qui étaient montés sur le toit de la maison ; et ils commencèrent alors à chanter en cadence des parties du koran ou des vers à cette occasion, dans le but de faire connaître à tout le monde la mort d'un vrai croyant.

Le bruit des pleurs et des sanglots devint alors général ; car il gagna bientôt les femmes, qui, assemblées dans un ap-

partement séparé, donnèrent cours à leur douleur dans les formes reçues. Mon père, par sa bonté et son naturel obligeant, avait été le favori de toutes les classes du peuple; et ma mère qui était elle-même une pleureuse de profession, et un des principaux acteurs des enterremens, connaissant particulièrement plusieurs femmes de son état, était parvenue à en réunir une telle bande autour d'elle pour cette occasion, que l'on dit qu'aucun khan le jour de sa mort n'eut jamais un deuil semblable à celui de mon père.

Quant à moi, dont les sentimens avaient été déjà mis d'accord avec le ton de l'infortune, je devins un véritable pleureur; et le souvenir de toutes les actions de ma vie, dans lesquelles mon oubli total de mes parens avait été complet, m'excitait à regarder mon sort comme digne de pitié.

J'étais assis tranquillement dans un coin, joignant mes sanglots sincères aux

sanglots affectés du reste de la compagnie, quand un prêtre vint à moi et me dit qu'il était nécessaire que je dechirasse mes habits; car je ne pouvais sans cela prouver que j'étais un bon fils; il ajouta que si je voulais le lui permettre, il allait faire cette opération pour moi sans abimer mon habit.

Je lui laissai faire ce qu'il demandait et il défit une des coutures du revers sur la poitrine, et le laissa pendre de trois ou quatre pouces. Il me dit aussi qu'il était d'usage de se tenir la tête découverte et les pieds nus, au moins jusqu'à ce que toutes les cérémonies des funérailles fussent finies.

J'y consentis volontiers, et j'eus ensuite la satisfaction d'apprendre qu'on me considérait comme le modèle des bons pleureurs.

La douleur de ma mère était excessive; elle avait caché ses cheveux, elle s'était enveloppé la tête d'un schall noir, et poussait des exclamations qui

exprimaient son angoisse, en prononçant le nom de son mari.

Pendant ce temps, les voisins, les passans, les personnes connues et inconnues de la famille, s'assemblaient autour de la maison, soit pour lire le koran ou pour l'entendre lire; ce que l'on regarde aussi comme un acte méritoire en ces occasions. Parmi ces personnes, il en vint plusieurs sous le caractère de consolatrices, qui, par leur connaissance des formes de discours les plus propres à consoler, étaient regardées comme une grande acquisition dans les deuils.

Mon vieux maître d'école, éminent consolateur, me prit la main, et s'asseyant à mon côté, il m'adressa les paroles suivantes :

« Oui, enfin votre père est mort. Ainsi soit-il. Quel mal cela fait-il ? la mort n'est-elle pas la fin de toutes choses ? Il est né, il a eu un fils, il a rempli sa course, et il est mort ! Qui pourrait faire plus, maintenant? vous prenez sa place dans le

monde. Vous êtes la tige naissante qui, avec un million d'autres, promet une abondante moisson, tandis que lui, il est l'épi mûr, qui, ayant été coupé, a été recueilli dans la grange. Devez-vous vous plaindre de ce qui est un sujet de joie? Au lieu de raser des têtes d'hommes, il est maintenant assis entre deux houris buvant du lait et mangeant du miel. Devez-vous pleurer à cela? Non; pleurez plutôt de ce que vous n'y êtes pas aussi. Mais pourquoi pleurer? Considérez les nombreux motifs pour lesquels, au contraire, vous devriez vous réjouir. Il aurait pu être infidèle; mais il était vrai musulman. Il aurait pu être Turc; mais il était Persan. Il aurait pu être *sûni;* mais il était *shiah.* Il aurait pu être un chrétien impur; il était un fils légitime d'Islam. Il aurait pu mourir maudit comme un juif; il a rendu le dernier soupir avec la profession de la vraie foi dans la bouche; ces considérations sont des sujets de joie.»

Il continua à parler ainsi; et quand il

eut épuisé tout ce qu'il avait à dire, il me quitta pour joindre sa voix aux lamentations générales.

Ces hommes impurs, les *mûrdeshûr*, (laveurs des morts) furent appelés, ils apportèrent la bière dans laquelle le cadavre devait être porté à la fosse. On me consulta pour savoir si on ferait un *imareh*, qui est une sorte de canapé, orné de drapeaux noirs, de schalls, et d'autres étoffes de cérémonie usitées dans les funérailles des grands personnages; mais j'en référai à la décision de mon ami, le maître d'école, qui dit aussitôt que, considérant que mon digne père avait exercé une sorte de caractère public, il pensait qu'il serait convenable de lui faire cette cérémonie. On se conforma à son avis; le cadavre ayant été porté dehors par les parens éloignés, et déposé dans la bière, fut laissé à l'endroit de l'ablution, et remis aux laveurs, qui aussitôt se mirent à l'ouvrage. Le corps fut d'abord lavé avec de l'eau claire et froide,

ensuite frotté avec de la chaux, du sel et du camphre, enveloppé dans le drap mortuaire, remis ensuite dans la bière, et enfin porté au lieu de la sépulture.

Le grand nombre des personnes qui s'offrirent à porter le corps, prouvait combien mon père avait été aimé; même les étrangers, sentant que c'était une action digne de louanges de porter un bon musulman à sa fosse, s'empressèrent de prêter leurs épaules au fardeau; et avant qu'il eût atteint son dernier lieu de repos, la foule était devenue considérable.

J'avais suivi à quelque distance, escorté de ceux qui se disaient amis et parens; et après qu'un mollah eut dit une prière, qu'accompagnèrent les voix de tous les assistans, je fus invité, comme le plus proche parent, à placer le corps dans la terre: ce qui ayant été fait, les ligatures du linceul furent défaites, et on prononça une autre prière appelée le *talkhi*. Les douze Imans furent alors invoqués

tour-à-tour, et le *talkhi* ayant été relu une seconde fois, la fosse fut couverte. Après cela, les assistans répétèrent tous le *fatheh* (premier chapitre du koran); et la fosse ayant été arrosée avec de l'eau, toute l'assemblée se dispersa, pour se retrouver encore à la maison du mort. Un prêtre resta près de la tombe pour prier.

Je fus obligé de jouer un rôle; j'étais devenu le principal personnage de la tragédie, et une pensée involontaire se présentait à mon esprit.

« Ah, disais-je, le vœu que j'ai fait en appercevant la ville, doit s'accomplir maintenant, que je le veuille ou non. Je dois agir hardiment, ou je serai regardé comme un fils dénaturé. C'est pourquoi quand je retournai à la maison, j'ordonnai aveuglément que tout fût fait le plus grandement possible. On prépara deux chambres, une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Selon la coutume reçue, je donnai un festin à tous

ceux qui avaient assisté aux funérailles ; et, dans cette occasion, mon mouton et mon pilau ne furent pas oubliés. Je louai encore trois mollahs, dont deux reçurent ordre de lire le koran dans l'appartement des hommes, et l'autre de rester près de la tombe dans le même but, logé sous une petite tente, dressée pour lui. Je fixai la longueur du deuil, qui dure, selon les moyens de la famille, trois, cinq, sept jours, durant lesquels chacun des parens donne un festin ; à la fin de cette époque, quelques-uns des plus anciens, hommes et femmes, environnèrent les pleureurs, et réparèrent leurs vêtemens déchirés ; et ce jour-là, je fus encore invité à donner à dîner. Des feuilles séparées du koran furent distribuées à toute l'assemblée, et lues par chaque individu, jusqu'à ce que tout le volume sacré fût épuisé.

Après cela, ma mère et plusieurs de ses parens et de ses amies, se rendirent en corps à la tombe de mon père, emportant

avec elles des confitures et du pain cuit au four à cet effet, qu'elles distribuèrent aux pauvres, après en avoir mangé. Elles s'en retournèrent ensuite en pleurant et se lamentant.

Deux ou trois jours s'étant écoulés, les amies de ma mère la conduisirent au bain, où ils lui enlevèrent ses vêtemens de deuil, lui mirent un habillement propre, et teignirent ses pieds et ses mains avec le *khena*.

Ce fut là le complément de toutes les cérémonies; et je me trouvai avec délices abandonné à moi-même, pour régler les affaires de mon père, et bâtir un plan de conduite pour l'avenir.

CHAPITRE XI.

Hajjî hérite d'un bien qu'on ne peut trouver. — Ses soupçons à ce sujet.

Mon père étant mort sans testament, je fus naturellement proclamé son seul

héritier, sans aucune opposition; et par conséquent, tous ceux qui avaient aspiré à partager son bien, trompés par mon retour inattendu, se retirèrent immédiatement pour purger leur désapointement en m'accablant d'injures. Ils me représentèrent comme un misérable, dénué de tout respect pour mes parents, comme un homme sans religion, enfin comme un aventurier dans le monde, et le compagnon des *lutis* et des derviches errans.

Comme je n'avais pas l'intention de rester à Ispahan, je traitai avec mépris leurs efforts pour me nuire, et me consolai, en leur rendant strictement leurs insultes, par des expressions que ni eux ni leurs pères n'avaient jamais entendues, expressions que j'avais recueillies parmi les illustres personnages avec lesquels j'avais passé les premières années de ma jeunesse.

Quand nous fûmes abandonnés à nous-mêmes, ma mère et moi, et que nous eûmes suffisamment déploré dans un

langage pathétique, elle la mort d'un mari, et moi la perte d'un père, nos plaintes furent suivies de la conversation suivante :

« Dites-moi, maintenant, ô ma mère, car il ne peut exister aucun secret entre nous ; dites-moi quel était l'état des affaires de Kerbelai Hassan. Il vous aimait et se confiait à vous ; et vous devez, par conséquent, les mieux connaître que qui que ce soit. »

« Que sais-je de ses affaires, mon fils, dit-elle précipitamment, et dans une confusion évidente ? »

Je l'arrêtai pour continuer mon discours. « Vous savez que, selon la loi, son héritier est obligé de payer ses dettes : il faut les connaître. Ensuite nous avons à payer les frais des funérailles ; ils seront considérables ; et à présent, je suis aussi dénué de moyens que le jour que vous m'avez donné naissance. Pour faire face à tout, l'argent est nécessaire ; autrement, mon nom et celui de mon père

seront déshonorés parmi les hommes, et mes ennemis ne manqueront pas de m'accabler. Il faut qu'il ait été réputé riche, car il n'aurait pas, à son lit de mort, été environné de cette armée de sangsues et de complaisans qui ont été chassés par ma présence ; vous, ma mère, vous devez me dire où il avait coutume de déposer son argent comptant, quels étaient ou quels sont ses débiteurs, et quels devaient être ses biens, outre ceux apparens.

«O Allah! s'écria-t-elle, qu'ai-je entendu? votre père était pauvre, c'était un bon-homme qui n'avait ni argent ni biens. De l'argent vraiment! nous avions du pain sec à manger, et c'était tout! De temps en temps, après l'arrivée d'une grande caravane, lorsque les têtes à raser étaient abondantes, et que nous faisions bien nos affaires, nous nous permettions un plat de riz et notre écuelle de *kabob*; mais autrement, nous vivions comme des mendians. Un morceau de pain, un morceau de fromage, un oignon, un pot

de lait caillé, étaient notre nourriture ordinaire; et dans ces circonstances, pouvez-vous me demander de l'argent, et de l'argent comptant encore? Il y avait cette maison que vous voyez et que vous connaissez, sa boutique et ses meubles; et quand j'ai dit cela, j'ai à-peu-près tout dit. Vous êtes arrivé assez à tems, mon fils, pour entrer dans les sandales de votre père, et pour entreprendre son commerce; et *inshallah*, plaise à Dieu que votre main soit fortunée! Puisse-t-elle ne pas rester un instant inactive, depuis un bout de l'année jusqu'à l'autre!»

« Cela est bien étrange! m'écriai-je à mon tour; avoir travaillé pendant cinquante ans et plus, et n'avoir rien à montrer! cela est incroyable! Il faut que nous appelions les devins.»

« Les devins, s'écria ma mère avec agitation! à quoi serviraient-ils? On les appelle quand on veut découvrir un voleur. Vous ne proclamerez pas que

votre mère est une voleuse, Hajjî; le feriez-vous? Allez interroger votre ami, celui de votre père, l'*âkhon* (1). Il connaît toutes nos affaires, et je suis sûre qu'il répétera ce que j'ai dit. »

« Vous avez raison, ma mère, dis-je; l'*âkhon* sait probablement quelles furent les dernières volontés de mon père; car il paraissait diriger tout à ses derniers momens; et il me dira si mon père a laissé de l'argent, où je pourrai le trouver. »

En conséquence, j'allai directement chercher le vieillard, que je trouvai assis au milieu de ses disciples, précisément dans le même coin de la petite mosquée paroissiale, où vingt années auparavant j'avais reçu moi-même ses instructions. Aussitôt qu'il me vit, il renvoya ses disciples en leur disant que mes pas étaient fortunés, et que d'autres aussi

---

(1) Un mollah qui est maître d'école, est aussi nommé *âkhon*.

bien que lui devaient partager le plaisir que j'étais sûr de répandre partout où j'allais.

« Ouais, âkhon, dis-je ; ne riez pas à ma barbe. Ma bonne fortune m'a entièrement abandonné ; et au moment où j'espérais que ma destinée, qui m'enlève mon père, avait réparé cette perte en me donnant des richesses, je suis sur le point de me trouver désappointé et de devenir plus pauvre que jamais. »

« *Allah kerim*, dieu est miséricordieux, dit le maître d'école ! » et levant les yeux au ciel, tandis qu'il plaçait sa main sur ses genoux, la paume en dessus, il s'écria : « Quoiqu'il arrive, tu seras toujours dieu ! » Puis s'adressant à moi : « oui, mon fils, tel est le monde, et tel il sera toujours, tant que l'homme ne fermera pas son cœur à tous les desirs humains. N'ayez besoin de rien, ne cherchez rien, et rien ne vous cherchera. »

« Depuis quand êtes-vous devenu *sûfi*, dis-je, pour parler de cette manière? Je

puis aussi parler sur ce sujet, depuis que ma mauvaise étoile m'a conduit à Kom; mais maintenant d'autres affaires m'occupent. » Alors je lui fis connaître le but ma visite, et le priai de me dire ce qu'il savait des affaires de mon père.

A cette question, il toussa; et prenant un air de grande sagesse, il fit une longue kirielle de sermens et de protestations, et finit pas me répéter ce que j'avais entendu de ma mère; savoir, qu'il croyait que mon père était mort ne possédant nul argent comptant (nagd), car après tout c'était l'objet de ma recherche; et il me rappela ce que je savais aussi bien que lui, c'est-à-dire quelles étaient ses autres propriétés.

Je restai muet de dépit pendant quelque temps, et exprimai ensuite ma surprise dans les termes les plus violens. Je savais que mon père était trop bon musulman pour avoir prêté son argent à intérêt, car je me rappelais une circonstance qui me l'avait prouvé, lorsque

j'étais tout-à-fait jeune. Osman-Aga, mon premier maître, emprunta à mon père une somme dont il avait besoin, et pour laquelle il lui offrit un énorme intérêt; mon père mit sa conscience entre les mains d'un rigide mollah, qui lui dit que les préceptes du koran le défendaient absolument. J'ignorais si depuis ce temps mon père s'était relâché de ses principes, mais j'étais certain qu'il s'était toujours opposé à la pratique illégitime de prêter à intérêt, et qu'il était mort comme il avait vécu, le parfait modèle des vrais croyans.

Je quittai la mosquée, de mauvaise humeur, et dirigeai mes pas vers l'endroit où j'avais paru pour la première fois dans ma vie, c'est-à-dire vers la boutique de mon père, en cherchant dans mon esprit quelles démarches je pourrais faire pour m'assurer un métier pour l'avenir. Rester à Ispahan était impossible. La ville et ses habitans m'étaient odieux; par conséquent, il ne me restait qu'à

disposer des choses qui m'appartenaient et retourner à la capitale, que je savais après tout être le meilleur endroit pour un aventurier comme moi. Cependant je ne pouvais pas abandonner la pensée que mon père était mort possédant quelque argent comptant; et malgré moi des soupçons qu'on me trompait de manière ou d'autre, tourmentaient mon esprit. Je ne savais à qui m'adresser, inconnu comme je l'étais dans la ville, et je pensais à faire connaître mon affaire au cadi, quand en approchant de la porte du caravanserail, je fus accosté par le vieux capijî. « La paix soit avec vous, Aga, me dit-il; puissiez-vous vivre nombre d'années! et puisse croître votre abondance! Mes yeux sont éblouis de vous voir. »

« Vos esprits sont-ils donc aveuglés, Ali-Mohamed, lui dis-je à mon tour, que vous me traitez ainsi? Quand à l'abondance dont vous parlez, c'est une abondance de peines, car je n'en ai que

je sache aucune autre. Hélas! dis-je, en soupirant ; mon foie s'est changé en eau, et mon ame s'est fanée. »

« Qu'est-ce que cela signifie, dit le vieillard? votre père (la paix soit avec lui!) vient de mourir ; vous êtes son héritier, vous êtes jeune; et *mashallah !* vous êtes beau ; vous ne manquez pas d'esprit, qu'avez-vous besoin de plus ? »

« Je suis son héritier, il est vrai; mais qu'importe ? Quel avantage puis-je tirer de posséder une vieille maison de boue, avec quelque tapis usés, des pots, des poêlons, et des meubles usés, et cette boutique là-bas, avec un bassin de cuivre et une douzaine de rasoirs ? Permettez-moi de cracher sur un tel héritage. »

« Mais où est votre argent, votre argent comptant, Hajjî? Votre père (Dieu soit avec lui!) avait la réputation d'être aussi avare de son argent qu'il était libéral de son savon. Tout le monde sait

qu'il a beaucoup amassé et qu'il n'a jamais passé un jour sans ajouter à sa réserve. »

« Cela peut-être vrai, dis-je; mais quel avantage en retirerai-je, puisque je ne puis trouver le lieu où cet argent a été déposé ? Ma mère dit que mon père n'avait pas d'argent : l'*ākhon* le répète; je ne suis pas sorcier pour découvrir la vérité. J'avais envie d'aller au cadi. »

« Au cadi ? dit Ali Mohamed ; le ciel vous en préserve ! N'y allez pas. « Vous feriez aussi bien de frapper à la porte de ce caravanserail, quand je suis absent, que d'essayer d'obtenir la justice de lui sans une forte récompense. Non, il la vend au *miscal*, et à un prix élevé, et il est de peu de poids après tout; il ne feuillette pas une page du *koran* que ses doigts n'aient été bien couverts d'or, et si ceux qui se sont appropriés les sacs de votre père doivent être vos adversaires, ne pensez-vous pas qu'ils videront dans le giron du cadi, plutôt que de

le laisser prononcer en votre faveur. »

« Que dois-je donc faire, lui dis je? Peut-être les devins pourront-ils m'être de quelque secours? »

« Il n'y aurait pas de mal à les consulter, répondit le portier. Je sais qu'ils ont fait de grandes découvertes pendant mon service dans ce caravanserail. Des marchands ont perdu fréquemment leur argent et l'ont retrouvé par leur moyen. Il n'y a que lors de l'attaque des Turcomans, quand tant de biens furent volés, qu'ils furent complètement déroutés. Ah! ce fut un événement bien étrange. Il attira beaucoup de malheurs sur ma tête; car il y eut des gens assez méchans pour dire que j'étais leur complice; et ce qui est plus extraordinaire, que vous étiez parmi eux, Hajjî! car ce fut à cause de votre nom, dont le fils du chien se servit pour m'engager à ouvrir la porte, que tout le malheur arriva. »

Heureusement pour moi, le vieil Ali-Mohamed avait la vue très-faible, car autrement il aurait remarqué l'altération

étrange que ses paroles avaient causée à mes traits. Cependant notre conférence se termina par la promesse qu'il me fit de m'envoyer le devin le plus expert d'Ispahan ; homme, disait-il, qui retirerait une pièce d'or de la terre, quand même elle y serait ensevelie à la profondeur de vingt *gez*, ou même si elle était cachée dans le célèbre puits de Kashan (1).

CHAPITRE XV.

Moyens que prend Hajjî Baba pour retrouver son bien, et quel était le sorcier Teez-Négah.

Le lendemain matin, sitôt après les premières prières, un petit homme en-

(1) L'opinion populaire est, que près de la ville de Kashan, se trouve un puits d'une profondeur fabuleuse, au fond duquel se trouvent des bocages et des jardins enchantés.

tra dans ma chambre, et je reconnus bientôt le sorcier. Il était bossu, avait une tête énorme, des yeux d'un éclat extraordinaire, et une physionomie si intelligente, que je sentis qu'il me pénétrerait d'un seul regard. Il portait un bonnet de derviche, de dessous lequel s'échappaient des cheveux très-épais et noirs comme du jais, qui, joints à une barbe épaisse, donnaient une expression imposante à ses traits. Ses yeux qui, par la vive action de ses paupières (soit qu'elle fut réelle ou affectée), scintillaient comme des étoiles, donnaient à ce monstre, qui n'était pas plus grand qu'un assommoir, l'air d'un petit démon.

Il se mit à me presser de questions, me fit raconter toutes les circonstances de ma vie, particulièrement depuis mon retour à Ispahan, me demanda quels étaient les plus grands amis de mon père, et quels étaient mes soupçons. Enfin, il descendit dans toutes les particula-

rités, avec le même scrupule que l'aurait fait un docteur, en cherchant à suivre les traces d'une maladie compliquée.

Quand il eut bien pesé tout ce que je lui avais dit, il me pria de lui faire voir les lieux que mon père avait habités principalement. Ma mère était justement allée au bain; et je pus, à son insu, le conduire dans les appartemens où il me pria de le laisser à lui-même, afin d'obtenir la connaissance des localités, nécessaire pour les découvertes qu'il espérait faire. Il y resta un bon quart-d'heure; et quand il en sortit, il me pria de rassembler ceux qui étaient dans l'intimité de mon père, et qui étaient dans l'habitude de fréquenter souvent sa maison, et qu'il reviendrait lorsqu'ils seraient assemblés, pour commencer ses opérations.

Sans dire un mot du devin à ma mère, je la priai d'inviter ses amis les plus intimes pour le jour suivant, ayant

l'intention de leur donner à déjeûner; et moi-même j'invitai l'*âkhon*, le capijî, le neveu de mon père, du côté de sa première femme, et un frère de ma mère, avec quelques autres personnes qui avaient un libre accès dans la maison.

Ils se rendirent ponctuellement à mon invitation; et, lorsqu'ils eurent partagé le déjeûner que je leur avais servi, je leur fis connaître ma situation, et que je les avais fait venir pour être témoins des efforts du devin, pour découvrir où mon père avait coutume de garder son argent, de l'existence duquel aucun de ceux qui le connaissaient ne pouvait douter. En parlant ainsi, j'examinais la physionomie de tous les assistans, espérant remarquer quelque expression qui pût jeter du jour sur mes soupçons; mais tout le monde paraissait prêt à m'aider dans mon investigation, et conservait l'air d'innocence le moins équivoque.

Enfin le derviche *Teez-Negah* (car c'était le nom du conjurateur) fut introduit, accompagné d'un domestique qui portait quelque chose enveloppé dans un mouchoir. Après avoir ordonné aux femmes de l'*anderûn* de se tenir voilées, parce que probablement elles recevraient bientôt la visite des hommes, je priai le derviche de commencer ses opérations.

Il fixa d'abord, avec une grande attention, tous ceux qui étaient présens; mais il attacha plus particulièrement ses yeux de basilic sur l'âkhon, qui ne put évidemment soutenir son regard scrutateur, et qui s'écria, *allah il allah*! il n'y a qu'un Dieu! Il caressa sa figure et sa barbe, et souffla d'abord sur une de ses épaules, et ensuite sur l'autre, comme pour chasser l'esprit malin. On rit un peu à ses dépens; mais il ne parut disposé à accueillir les plaisanteries de personne.

Après cela, le derviche appela son

domestique, qui tira du mouchoir une coupe en cuivre. Elle était plate et couverte partout de citations du koran, ayant rapport au crime de vol, et à l'action de priver l'orphelin de son patrimoine légitime. C'était un homme qui parlait peu; et il dit seulement, « au nom d'Allah, qui voit tout et sait tout », en plaçant la coupe sur le plancher, et en la traitant avec beaucoup de respect dans la manière dont il la touchait.

Alors, il dit aux spectateurs : « *Inshallah* ! cette coupe nous conduira directement vers l'endroit où l'argent du défunt Kerbelai Hassan (Dieu veuille lui faire grâce !) est, ou a été déposé. »

Nous nous regardâmes tous les uns les autres : les uns, avec une expression d'incrédulité, d'autres avec une sincère croyance, lorsqu'il se pencha vers la coupe qu'il fit avancer en lui donnant de petits coups avec la main, et disant : « Voyons, voyons le chemin qu'elle prendra. Rien ne pourra l'arrêter. Elle mar-

chera en dépit de moi. *Mashallah ! Mashallah !* »

Nous le suivîmes jusqu'à ce qu'il eût atteint la porte du *harem*, où nous frappâmes pour entrer. Après quelque négociation, elle fut ouverte ; et nous y trouvâmes une foule de femmes (dont plusieurs avaient seulement jeté négligemment leur voile sur leur tête), attendant avec beaucoup d'impatience les miracles que cette coupe merveilleuse allait faire.

« Faites place, dit le devin aux femmes qui se trouvaient sur son passage, comme il se dirigeait vers un coin de la cour, sur laquelle donnaient les fenêtres de la chambre ; faites place ; rien ne peut arrêter mon guide. »

Une femme que je reconnus pour ma mère, arrêta plusieurs fois sa marche, jusqu'à ce qu'il fût obligé de l'engager, avec quelque aigreur, à s'éloigner de devant lui.

« Ne voyez-vous pas, dit-il, que nous

faisons l'œuvre du Seigneur ? La justice sera faite, en dépit de la méchanceté des hommes. »

Enfin, il atteignit un coin éloigné, où il était évident que la terre avait été récemment remuée ; et là il s'arrêta.

« *Bismillah*, au nom d'Allah, dit-il ! que tous les assistans m'entourent et remarquent ce que je vais faire. » Il creusa la terre avec son poignard, la gratta avec ses mains, et découvrit un endroit dans lequel étaient les restes d'un vase de terre ; et, près de ces restes, des marques qu'il y en avait eu un autre.

« L'argent était ici, dit-il, mais il n'y est plus. » Alors, prenant sa coupe, il parut la caresser et en faire beaucoup de cas, en l'appelant son petit oncle et sa petite âme.

Chacun regardait d'un air étonné. Tous s'écrièrent : « *Ajaib*! quel miracle ; » et le petit bossu fut regardé comme un être surnaturel.

Le capiji, qui était accoutumé à de

semblables découvertes, fut le seul qui eut la présence d'esprit de lui dire: « Mais, où est le voleur? Vous nous avez montré où était le gibier; mais nous avons besoin de vous, pour l'attraper. Le voleur et l'argent, ou l'argent sans le voleur; c'est ce dont nous avons besoin. »

« Doucement, mon ami, dit le derviche au capiji, ne sautez pas si tôt du crime au criminel. Nous avons un remède pour tous les maux, quoiqu'il puisse mettre du temps à opérer. »

Alors, il jeta les yeux sur la compagnie, en lui lançant des regards enflammés, et disant: « Je suis sûr que toutes les personnes qui sont ici seront heureuses d'être déchargées de soupçons, et qu'elles consentiront toutes à ce que je vais proposer. L'opération est simple et courte. »

« *Elbetteh*, certainement; *Belli*, oui; *Een che karf est*? que signifie cela? » entendit-on sortir de toutes les bouches; et je priai le derviche de continuer.

Il appela encore son domestique, qui apporta un petit sac et reprit la coupe. « Ce sac, dit le devin, contient du vieux riz. J'en mettrai une petite poignée dans la bouche de chaque individu, qu'il mâchera ensuite. Que ceux qui ne peuvent pas le broyer, y prennent garde; car Eblis s'approche. »

Sur quoi il nous plaça en file, et emplit de riz la bouche de chacun; et aussitôt tout le monde se mit à mâcher. Comme j'étais le plaignant, je fus exempté de l'épreuve; et ma mère, qui voulait faire cause commune avec moi, demeura aussi hors des rangs. Le clairvoyant derviche ne le voulut pas permettre; mais il lui fit soutenir l'épreuve avec les autres, en disant : « Le bien que nous cherchons n'est pas le vôtre, mais celui de votre fils : s'il eût été votre mari, ce serait autre chose. » Elle consentit à sa demande, quoique de très-mauvaise grâce, et ensuite toutes les mâchoires se mirent en mouvement; les

uns considéraient cette épreuve comme une bonne plaisanterie, les autres comme très-dure pour leurs nerfs. Aussitôt que chacun avait broyé sa bouchée, il appelait le derviche, et lui montrait sa bouche ouverte.

Tous avaient prouvé leur innocence à l'exception de l'âkhon et de ma mère. Le premier, dont les traits exprimaient une gaîté affectée et une grande appréhension, restait à mâcher son riz, la bouche fermée, et à le retourner entre ses dents jusqu'à ce qu'il s'écria d'un ton plaintif: « Pourquoi me donner cela à mâcher? Je suis vieux et n'ai pas dents: il m'est impossible de broyer le grain »; et alors il le cracha. Ma mère aussi se plaignit de ne pouvoir broyer le riz durci, et fit de même. Un grand silence suivit, qui nous força tous à les considérer plus attentivement; et ce silence ne fut interrompu que par une complaisante de ma mère, une vieille femme, qui s'écria: « Quel jeu d'enfant! a-t-on jamais vu un

fils traiter sa mère avec aussi peu de respect, et son maître d'école aussi? Fi! fi! partons, il est probablement lui-même le voleur.»

Le derviche répondit à cela: «Sommes-nous des fous ou des ânes, pour être traités de cette manière? Ou il y avait de l'argent dans ce coin, ou il n'y en avait pas. Il y a des voleurs dans le monde, ou il n'y en a pas. Cet homme et cette femme (montrant l'âkhon et ma mère) n'ont pas fait ce qu'ont fait tous les autres. Peut-être disent-ils la vérité, qu'ils sont vieux et ne peuvent broyer le grain durci! personne ne dit qu'ils aient volé l'argent. Ils le savent mieux que personne, ajouta-t-il, en les regardant d'un air scrutateur: mais le fameux devin Hézanfun, celui qui fut justement appelé l'ami de cœur de la grande Ourse et le confident de la planette Saturne; celui qui savait dire ce qu'un homme avait jamais pensé, ce

qu'il pensait, ou ce qu'il penserait, a dit que l'épreuve par le riz, faite sur des poltrons, est le meilleur moyen de prouver l'honnêteté d'un homme. Maintenant, mes amis, d'après tout ce que j'ai remarqué, aucun de vous n'est un tueur de lions; et il est facile de vous inspirer de la crainte. Cependant, si vous doutez de mon savoir en cela, je vous proposerai une épreuve plus facile, épreuve qui ne compromet personne, qui agit comme un charme sur l'esprit, et fait venir le voleur de son propre mouvement pour soulager sa conscience et sa bourse de richesses mal acquises, et tout cela spontanément. Je propose le *Hâk-Reezi*, ou l'action de mettre la terre en tas. Je vais faire un tas dans ce coin, et je prierai avec tant de ferveur, cette nuit même, que par la grâce d'Allah, Hajjî (en me montrant) retrouvera son argent enterré dans cet endroit demain à cette heure.

Que les curieux s'y trouvent; et, si on ne découvre pas quelque chose, je leur donnerai un miscal du poil de ma barbe.»

Il se mit à l'ouvrage, et entassa la terre dans un coin, tandis que les spectateurs s'arrêtaient à l'entour, discourant sur ce qu'ils venaient de voir; les uns m'examinaient ainsi que le derviche comme un enfant de l'esprit malin, tandis que les autres commençaient à penser de même de ma mère et de mon maître d'école. Ensuite ils se dispersèrent tous; la plupart se promettant de revenir le lendemain matin, au temps prescrit, pour être témoins des recherches qu'on devait faire dans le monceau de terre.

CHAPITRE XIII.

Réussite du devin dans ses découvertes, et résolution qu'Hajjî Baba prend en conséquence de la découverte.

Je dois avouer que je commençais a regarder la restitution de mon bien comme désespérée. La science du devin lui avait fait, il est vrai, découvrir que l'argent avait eté enterré dans la maison de mon père, et il était parvenu à faire naître dans mon esprit des soupçons contre deux personnes que je sentais qu'il était injurieux de ma part de soupçonner; mais je doutais qu'il pût faire davantage.

Cependant il revint, le jour suivant, accompagné du *capijî* et de plusieurs de ceux qui avaient assisté à la première

épreuve. L'âkhon cependant ne parut pas; et ma mère était aussi absente, sous le prétexte qu'elle avait été obligée de visiter une de ses amies malade. Nous allâmes en corps au terrein; et le derviche, ayant fait une sainte invocation, s'en approcha avec une sorte de respect mystérieux.

Maintenant nous allons voir, dit-il, si les *gins* et les *peris* ont travaillé cette nuit »; et s'écriant : *Bismillah !* il creusa la terre avec son poignard.

Après avoir retiré un peu de terre, il aperçut une large pierre, et l'ayant ôtée, il découvrit, à l'étonnement de tout le monde, et à mon extrême satisfaction, un sac de toile bien plein.

« O mon âme ! ô mon cœur ! s'écria le bossu, en saisissant le sac ; vous voyez que le derviche Teez-Negah n'est pas homme à perdre un poil de sa barbe. Là, là, dit-il, en me mettant le sac dans la main ; voilà votre bien : allez, et rendez grâces à Allah d'être tombé entre

mes mains ; et n'oubliez pas mon *hak-sai* (ma commission).

Chacun se pressa autour de moi, pendant que je brisais la cire qui scellait l'ouverture du sac, et sur laquelle je reconnus l'empreinte du cachet de mon père. L'empressement se peignit sur tous les visages, lorsque je dénouai le cordon qui l'attachait. La tristesse s'empara de tous mes traits, quand je vis qu'il ne contenait que de l'argent ; car je m'étais attendu à y trouver de l'or. Cinq cents réaux (1) formaient la somme dont je devenais possesseur ; j'en pris cinquante, que je présentai à l'homme ingénieux qui les avait découverts.

« Tenez, lui dis je ; puisse votre maison prospérer ! si j'étais plus riche, je vous donnerais davantage ; et, quoique

---

(1) Un réal vaut à-peu-près deux schellings ; 8 réaux font un tomaun.

ceci ne soit évidemment qu'une faible partie de ce que mon père doit avoir amassé, cependant, je vous dis encore, puisse votre maison prospérer! et je vous fais mes remercîmens bien sincères. »

Le derviche fut content de ma manière d'agir à son égard, et il prit congé de moi; puis, bientôt après, le reste de la compagnie me quitta : le capijî seul resta. « C'est une fameuse affaire que nous avons faite aujourd'hui, dit-il; ne vous avais-je pas dit que ces devins faisaient des miracles ? »

« Oui, dis-je; oui, c'est merveilleux; car je n'aurais jamais pensé qu'il pût rien résulter de ses opérations. »

Poussé par un esprit de cupidité, excité par l'argent que je venais de voir briller devant moi, je commençai à me plaindre d'avoir reçu si peu, et exprimai de nouveau à Ali-Mohamed mon désir d'exposer le cas devant le cadi; « car, disais-je, si j'ai droit à ces cinq

cents réaux, j'ai droit également à tout ce que mon père a laissé ; et vous avouerez que cette somme doit n'être qu'une très-faible partie de ses épargnes.»

« Mon ami, écoutez les paroles d'un vieillard. Gardez ce que vous avez, et soyez content. En allant devant le cadi, la première chose qu'il vous faudra faire, sera de donner de votre certain, pour acquérir le plus détestable de tous les biens, qui est l'incertain. Soyez sûr, qu'après vous être épuisé, en donnant vos quatre cent cinquante réaux, pour en acquérir cinq cents de vos adversaires, vous aurez la satisfaction de l'entendre vous dire à tous deux : « Allez en paix, et ne troublez pas la ville de vos disputes. N'avez-vous pas vécu assez long-temps dans le monde, pour avoir appris ce proverbe vulgaire : « Les dents de tout le monde sont gâtées par les acides, et celles du cadi le sont par les douceurs ? »

Le cadi qui prend cinq concombres

pour présent, admettra quelque preuve que ce soit pour dix couches de melons.»

Après avoir délibéré quelque temps, je me déterminai à suivre le conseil du capijî; car il était évident que si j'avais l'intention de poursuivre quelqu'un, ce ne serait que ma mère et l'âkhon; et, en le faisant, j'aurais pu me susciter une telle armée d'ennemis, et donner naissance à un scandale tellement inoui, que peut-être je me serais fait lapider par la populace.

« Je disposerai de tout ce que j'ai à Ispahan, dis-je à mon conseil; et ensuite je quitterai cette ville pour n'y jamais revenir, à moins que ce ne soit dans des circonstances plus favorables. Elle ne me reverra plus., m'écriai-je avec fierté, à moins que je n'y arrive avec l'autorité en main.»

J'étais loin de me douter, en prononçant ce discours orgueilleux, avec quelle diligence ma bonne étoile tra-

vaillait à réaliser le désir que j'avais exprimé.

Le capijî applaudit à mon intention, d'autant plus qu'il vit son intérêt à ce que j'exécutasse mon dessein ; car il avait un fils barbier, qu'il voulait mettre dans les affaires ; et que pouvait-il désirer de plus, sous tous les rapports, que de le voir installé dans la boutique où mon père avait si bien réussi près de son poste du caravanserail ?

Il m'offrit de m'acheter le fonds et tous ses accessoires, ce à quoi je consentis, sur l'estimation de quelque confrère bien connu ; et je fus ainsi débarrassé d'un des soins qui me restaient.

Quant à la maison et aux meubles de mon père, malgré le ressentiment que devait exciter en moi la conduite de ma mère à mon égard, je me déterminai, dans l'intention de me donner une bonne réputation (et j'en avais grand besoin), à lui en laisser l'entière posses-

sion, me réservant les *témesoûts*, ou actes qui m'en rendaient le légitime propriétaire.

Tout étant convenu, je me mis aussitôt à l'ouvrage. Je reçus cinq cents piastres du capijî pour ma boutique; car il avait été aussi grand cumulateur de ses épargnes; et tout le monde convint que cet argent ne pouvait être mieux employé, puisqu'il était certain qu'on ne pouvait manquer de faire ses affaires dans la boutique, à cause de son excellente situation : par conséquent, je devins possesseur en tout, d'environ cent dix tomauns d'or, monnaie en laquelle je changeai mon argent, parce qu'elle me donna plus de facilité de porter ma fortune sur moi. J'en employai une partie en vêtemens, et une autre à l'achat d'une mule, avec les harnais nécessaires. Je donnai la préférence à une mule, parce qu'après une mûre délibération, je m'étais déterminé à renoncer au caractère de *Sahib Shemshir* (homme d'épée),

sous lequel, pour la plupart du tems, je m'étais jusque-là montré dans la vie, et j'adoptai celui de *cahib salem* (homme de plume), pour lequel, après mes malheurs, et l'épreuve que j'en avais faite en quelque sorte à Kom, je sentais alors une grande prédilection.

« Il ne me conviendrait pas maintenant, me disais-je à moi-même, de monter un cheval, ni de paraître armé de toutes pièces comme j'avais coutume de l'être, le sabre au côté, mes pistolets à la ceinture, et une carabine derrière le dos. Je ne ferai pas non plus faire la pointe à mon bonnet, et ne le mettrai pas de côté, comme je le faisais avant, avec mes longues boucles pendantes derrière mes oreilles; mais je l'envelopperai d'un schall, ce qui me donnera un nouvel aspect; outre cela, je couperai la frisure, ce qui fera connaître au monde que j'ai renoncé à lui et à ses vanités. Au lieu de pistolets, je porterai un rouleau de papier à ma ceinture; et au

lieu de boîte à cartouche, un koran, en travers sur moi. Je cesserai de marcher sur la pointe des pieds, de tortiller mon corps, et de visser ma taille, et enfin de prendre les airs d'un *kasheng* (damoiseau) que je me permettais lorsque j'étais sous-député de l'exécuteur en chef. A l'avenir je marcherai le dos courbé, les yeux fixés sur la terre, les mains attachées sur le devant de ma ceinture, ou pendantes à mes côtés, et mes pieds se tireront l'un après l'autre, sans donner le moindre signe d'orgueil dans leur démarche. Tout dépend d'avoir l'air de son caractère, car, si par hazard il m'arrive de dire une sottise, elle passera pour de la sagesse, lorsqu'elle viendra d'une figure mortifiée et d'une tête enveloppée d'un schall de mollah, surtout lorsqu'elle sera accompagnée d'un profond soupir, et d'une exclamation *d'Allah ho akbar !* ou *allah, allah, il allah* ! et si par hasard, je me trouve face à face avec un homme d'un savoir réel, et que je sois appelé à

soutenir mon caractère, je n'ai qu'à paraître sage, serrer les lèvres et garder strictement mon secret. D'ailleurs, je sais lire; et par la pratique que j'ai résolu d'adopter, je ne serai pas long-temps à écrire comme il faut : cela seul, en me mettant à même de copier le koran, me donnera des droits au respect du monde.»

Je passai mon temps à de semblables réflexions, jusqu'à ce qu'il s'agît de décider où je dirigerais mes pas; tout me disait que je devais tirer parti de la bonne impression que j'avais laissée derrière moi, dans l'esprit du mûshtehed de Kom et de ses disciples, car il paraissait être l'homme le plus en état de m'aider dans ma nouvelle carrière; il pouvait me recommander à quelque mollah de sa connaissance, qui me prendrait pour son scribe ou son domestique, et m'apprendrait la conduite que je devrais tenir; d'ailleurs, je l'avais quitté si brusquement, quand, par son intercession, j'avais été élargi de ma prison dans le

sanctuaire, que je sentis que j'avais encore une dette de reconnaissance à payer. « Je lui porterai un présent, dis-je, il ne dira pas que j'ai oublié ses bontés. » En conséquence, je cherchai dans mon esprit ce que je lui offrirais, et je me déterminai encore à lui faire présent d'un tapis à prier, que j'achetai aussitôt; réfléchissant qu'aussi bien, il me ferait un siège commode en le pliant convenablement sur la selle de ma mule.

J'avais alors à peu près fini tout ce que j'avais à faire avant mon départ. J'étais tout équipé pour mon voyage, et je me flattais que mon extérieur était celui d'un rigide mollah. Je ne pris pas sur moi d'en porter le titre, mais je laissai cela aux circonstances; en même temps l'épithête d'Hajjî, surnom qu'on m'avait donné lorsque j'étais enfant, vint alors fort à propos à mon aide, pour m'aider à soutenir mon nouveau caractère.

J'avais encore un devoir à remplir; c'était de payer les frais de funérailles de

mon père. J'avoue que, frustré comme je l'avais été de mon patrimoine légitime, je sentais qu'il était dur qu'une telle dépense tombât sur moi ; et plusieurs fois j'avais projeté de partir d'Ispahan sans que personne le sût, pour que le fardeau tombât sur l'âkhon et ma mère, auxquels je voulais réserver l'honneur de payer : mais ma conscience l'emporta ; et réfléchissant qu'en agissant ainsi je mériterais tout-à-fait l'odieuse épithète de peder-sukhtéh (1), je n'hésitai pas davantage, et me rendis chez tous ceux qui avaient assisté au convoi, savoir, les mollahs, les pleureurs, et les laveurs de morts, et leur payai ce qui leur était dû.

---

(1) *Peder-sukhtéh* est l'injure qu'on trouve plus souvent dans la bouche d'un Persan : elle veut dire un homme dont le père brûle dans le feu éternel.

CHAPITRE XIV.

Hajjî Baba quitte sa mère, et devient secrétaire d'un homme de la loi célèbre.

Je pris congé de ma mère sans beaucoup de regrets; et elle n'augmenta le pathétique de notre séparation par aucune expression de douleur. Elle avait ses plans, j'avais les miens; et considérant dans quelle position nous étions, le moins que nous pussions nous rencontrer ensemble était le meilleur.

Je montai ma mule au point du jour; et avant que le soleil fût arrivé au milieu de sa course, j'étais déjà considérablement avancé sur la route de Kom. Je ne m'amusai que très peu dans le voyage, malgré les plaisirs qu'une halte à Kashan

aurait pu me procurer; et le neuvième jour je vis encore une fois la coupole dorée du tombeau de *Fatimeh*.

Mettant pied à terre à un petit caravanserail de la ville, je fis soigner ma mule; et prenant le présent que je destinais au mûshtehed sous mon bras, je me rendis à la maison qu'il habitait. Sa porte était ouverte à tout le monde; car il ne faisait pas étalage de domestiques, pour tenir les étrangers en respect, comme on peut le voir dans les maisons des grands de la Perse; et laissant mon tapis avec mes souliers à la porte, j'entrai dans la chambre, où je trouvai le bon-homme assis dans un coin.

Il me reconnut aussitôt, et me fit accueil: il me pria de m'asseoir; ce que je fis, avec le respect convenable, à l'extrémité du tapis de feutre.

Il me pria de lui raconter mes aventures depuis que j'avais quitté Kom, en m'assurant qu'il prenait le plus vif intérêt à ma destinée. Je lui avais fait tous

les aveux nécessaires pour me procurer ma délivrance du sanctuaire, et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé. Je lui dis aussi que je me sentais appelé à me consacrer à une vie sainte, et j'implorai son secours pour me mettre à même de prouver mon zèle pour les intérêts de la vraie foi.

Il réfléchit un moment, et dit qu'il avait reçu, ce matin même, une lettre d'un des principaux hommes de la loi de Téhran, le mollah-Nadân, qui avait grand besoin de quelqu'un, qui lui servît à la foi de secrétaire et de domestique, d'un homme enfin qui eût tout ce qu'il fallait pour faire à l'avenir un bon mollah, et qu'il l'instruirait dans tout ce qui était nécessaire à cette vocation.

Mon cœur bondit en moi lorsque j'entendis ces paroles; car cette place était précisément telle que mon imagination se l'était créée. « Qu'on me laisse faire, pensai-je, quand on m'aura fait demi-

mollah, je saurai bien le devenir tout-à-fait. »

Je priai, sans hésiter, le mûshtehed de me continuer ses bons offices, ce qu'il me promit de faire; et aussitôt il adressa au mollah Nâdan un petit billet écrit de sa main. Il le cacheta; et lui ayant donné une forme convenable avec ses ciseaux, il le roula et me le remit, en disant: « Allez de suite à Téhran, vous trouverez sans doute la place vacante, et le mollah disposé à vous accepter pour la remplir. »

J'étais si heureux que je baisai la main du bon-homme et le bord de son vêtement, lui faisant mille remercîmens de sa bonté.

« J'ai encore une faveur à demander à mon maître, dis-je: c'est qu'il daigne accepter un petit *peish-kesh* (présent) de son humble esclave; c'est un tapis à prier; et s'il l'honore assez pour s'en servir, son serviteur espère que de temps en temps il se souviendra dans ses prières de celui qui le lui offre aujourd'hui.

« Puisse votre maison prospérer, Hajjî, dit-il très-gracieusement ! Je vous remercie de votre bon souvenir, non pas que j'aie rien fait pour attendre de vous ce présent ; mais soyez bon musulman, faites la guerre aux infidèles, et lapidez les *sûfis*, c'est la seule reconnaissance que je vous demande ; et soyez certain qu'en agissant ainsi, vous trouverez toujours une place dans ma mémoire. »

Alors je fis mon présent, dont il parut très-satisfait ; et ayant reçu mon congé, je retournai à mon caravanserail, déterminé à poursuivre ma route vers la capitale, aussi vîte que je le pourrais. Je ne me donnai pas même le temps d'aller voir mes autres amis à Kom, ni même de donner un coup-d'œil à mon ancienne et malheureuse cellule du sanctuaire ; mais, sellant ma mule, je poussai vers le caravanserail du *Pûl-i-dallâh* le soir même.

J'arrivai à Téhran dans la soirée du lendemain ; et pour ne pas voir l'endroit où l'infortunée Zeênab était enterrée, je

m'écartai de la route directe, et entrai par la porte Casbine. Je fus ravi de voir que je n'étais pas reconnu des gardes, qui, du temps que j'étais en place, étaient accoutumés à se tenir en alerte à mon approche. Mais en vérité, il n'était pas surprenant qu'on ne reconnût pas l'actif, le remuant, l'impérieux nazackki, sous l'habit d'un prêtre humble et insignifiant. Ainsi, quant à présent, je me sentais en sûreté sous mon déguisement, et je suivis ma route hardiment dans les bazars, et tous les endroits les plus fréquentés de la ville, où jadis on n'avait vu que ma figure; et je fus assez heureux pour n'être reconnu de personne. Je demandai le chemin de la maison du mollah Nadân; on me l'indiqua bientôt, car c'était un homme bien connu; mais je changeai d'avis, et jugeai plus prudent et plus convenable de m'arrêter à un petit caravanserail, situé près de la maison de mon nouveau maître, que de me présenter aussi tard devant celui sur qui il était de mon

intérêt de produire la meilleure impression possible par mon air et tout mon extérieur.

Après avoir pris grand soin de ma mule, je dormis profondément sur les fatigues du voyage; et, le lendemain matin, je me rendis au bain, où ayant teint de nouveau ma barbe, et abondamment usé du khéna pour mes mains et mes pieds, je me flattai que je devais avoir un extérieur à succès.

La maison du mollah était située entre la mosquée royale et les quartiers des artilleurs à chameaux, et près de l'enteée du bazar qui, conduisant par la la porte de cette mosquée, ouvre, à l'autre extrémité, immédiatemet sur le fossé du palais du shah. Sa façade avait peu d'apparence; mais une fois qu'on avait passé la porte, la petite cour qui suivait était propre et bien arrosée; et la chambre qui donnait sur cette cour, quoique blanchie seulement, était tendue de tapis qui n'indiquaient pas la

richesse, mais annonçaient au moins l'absence de la pauvreté.

Dans cette chambre était assis un prêtre pâle et d'une figure malade, que je pris pour le maître de la maison; mais je m'étais trompé : il était dans son anderûn, et on me dit qu'il paraîtrait bientôt.

Pour faire connaître mes prétentions à être quelque chose de plus qu'un domestique, je m'assis et j'entrai en conversation avec le prêtre qui, d'après ce que je pus recueillir de lui, dépendait du mollah. Il essaya, à son tour, de découvrir quelle pouvait être mon affaire; mais il ne réussit pas aussi bien, quoique les questions étranges et mystérieuses qu'il me fit, excitassent mon étonnement.

« Vous êtes, à ce que je vois, arrivé tout récemment à Téhran, dit-il ?

« Oui, pour vous servir, répondis-je. »

« Vous vous proposez, sans doute, d'y faire quelque séjour, ajouta-t-il? »

« Ce n'est pas tout-à-fait certain, dis-

je. » Puis, après une pause, il dit : « Il est triste de vivre seul, même pendant une semaine; et Téhran est une ville pleine de plaisirs. Si je puis vous rendre quelque service, je le ferai, sur mes yeux, quand il vous plaira. »

Puisse votre bonté ne jamais diminuer! Je n'ai affaire qu'au mollah Nadân. »

« Il n'y a pas de différence entre lui et moi, dit-il. Je puis faire affaire avec vous; et, Allah soit loué! vous serez servi à la satisfaction de votre cœur. Nous en avons, à notre disposition, de toutes les sortes et de tous les prix. »

« Je ne suis pas marchand, dis-je. »

« Il n'est pas nécessaire que vous soyez marchand, dit-il; il suffit que vous soyez homme et étranger. Vous trouverez, fût-ce pour un an, un mois, une semaine, un jour, ou même une heure, ce qui vous fera passer le temps agréablement, sur ma tête, comme il vous plaira.

J'étais de plus en plus embarrassé

de deviner ce qu'il voulait dire; et j'allais le prier de s'expliquer plus clairement, quand le mollah Nadân, en personne, entra dans la chambre.

C'était un grand et bel homme, d'à peu prés quarante ans. Sa barbe, noire comme le jais, brillait encore d'une nouvelle teinture; ses yeux brillans étaient peints avec de la poudre d'antimoine; il portait sur sa tête un énorme turban de mousseline blanche; un *hirkeh* (manteau arabe), à larges raies blanches et brunes, était jeté sur ses épaules. Quoique sa personne athlétique fût plus propre au métier des armes qu'à l'enseignement de la loi, cependant son air n'avait rien de la franchise d'un soldat; au contraire, il annonçait tout à la fois l'artifice, la ruse et la gaîté.

Je me levai à son approche; et aussitôt je lui présentai un billet de la part du mûshtehed; mais je n'osai pas me rasseoir. Après l'avoir déroulé, il me

regarda, puis le billet, comme pour deviner quelle pourrait être mon affaire; mais, aussitôt qu'il eut reconnu le cachet, sa figure s'épanouit en un brillant sourire; et il me pria de m'asseoir.

« Vous êtes le bien venu, me dit-il »; et puis il me fit une série de questions sur la santé du saint homme, questions auxquelles je répondis librement, comme si j'étais dans l'intimité de mon protecteur. Il lut le billet avec beaucoup d'attention, mais sans dire un mot du contenu. Alors, il se mit à me faire des excuses de n'avoir pas un *kalian* (une pipe) à m'offrir; « car, dit-il, je ne suis pas fumeur de tabac. Nous qui observons avec rigidité la vraie foi, nous rejetons toutes ces voluptés, et mortifions nos sens. Notre saint prophête (sur qui paix et bénédictions!) a défendu à ses sectateurs tout ce qui enivre; et, quoiqu'on se serve de tabac dans presque toute la Perse, aussi bien qu'en

Turquie, on sait cependant qu'il obscurcit quelquefois l'intelligence; et c'est pourquoi je m'en abstiens. »

Il continua de parler de lui, de ses jeûnes, de sa pénitence et de ses mortifications, tant que je commençai à penser que je passerais mon temps assez mal dans sa maison, et que je ne jouirais pas des délices que le prêtre venait de me promettre. Mais, quand je cherchai sur sa face rubicon de et pleinede santé, sur son corps gras et bien nourri, ce régime qu'il assurait observer, je me consolai dans l'espoir qu'il donnait une grande latitude à son interprétation de la loi; et que peut-être je trouverais que, de même que la maison qu'il habitait, avait ses appartemens publics et privés, de même son extérieur était composé pour le monde, tandis que son intérieur était consacré à lui-même et à ses plaisirs.

CHAPITRE XV.

Le mollah Nadân rend compte du nouveau plan qu'il a formé pour trouver de l'argent, et rendre les hommes heureux.

Quand nous fûmes abandonnés à nous-mêmes (car bientôt après le prêtre quitta la chambre), le mollah Nadân tira de son sein le billet du mûshtehed, et me dit que, sur une aussi bonne recommandation, il serait heureux de m'avoir à son service; et, m'ayant questionné sur ce que je savais faire, je lui fis des réponses telles, qu'il me dit que je lui convenais.

«J'ai cherché long-temps une personne de votre caractère, dit-il; mais jusqu'à présent sans succès. Celui qui vient de nous quitter m'a aidé dans plusieurs fonctions; mais il est trop napak (intri-

gant) pour me convenir. J'ai besoin de quelqu'un qui regarde mes intérêts comme les siens, qui mange son morceau de pain avec moi, et qui se trouve content, sans en prendre une part plus grosse que celle qui lui revient.

En réponse à cela, j'informai le mollah que, quoique j'eusse déjà beaucoup vu le monde, cependant il trouverait en moi un serviteur fidèle, et un homme prêt à recevoir ses principes; car (comme je l'avais déjà expliqué au mûshtehed) j'avais pris la résolution de mener une nouvelle vie, et de m'efforcer de devenir, sous sa direction, le modèle des vrais musulmans.

« En cela, dit le mollah, estimez vous le plus heureux des hommes; car on me regarde comme le modèle des sectateurs du bienheureux Mahomet; enfin je puis être appelé un koran vivant. Personne ne prie plus régulièrement que moi; personne ne va aux bains plus scrupuleusement, et ne s'abstient plus sévère-

ment de tout ce qu'on croit impur; vous ne trouverez ni soie dans mon vêtement, ni or à mes doigts; mes ablutions sont regardées comme plus complètes que celles de quelque homme que ce soit de la capitale, et ma manière de m'absterger est la plus en usage : je ne fume ni ne bois du vin devant les hommes; je ne joue pas non plus aux échecs, ni au *gengifeh* (aux cartes), ni à aucun jeu qui, comme la loi le prescrit, détourne l'esprit de la sainte méditation; on me regarde comme le modèle des jeûneurs; et durant le ramazan, je ne fais aucun quartier aux nombreux affamés qui viennent à moi sous différens prétextes, pour demander rémission de la rigueur de la loi. « Non, leur dis-je, mourez plutôt que de manger, de boire ou de fumer; faites comme moi : plutôt que de rabattre un peu de la loi sacrée, je m'arrange pour vivre du *jumah* ou *jumah* (le vendredi), sans souiller mes lèvres par une nourriture illicite ! »

Quoique je n'applaudisse pas à sa té-

nacité sur le jeûne, cependant je ne manquai pas d'approuver tout ce qu'il disait, et poussai des exclamations si à-propos, que je m'apperçus qu'il devenait de plus en plus satisfait de moi, autant qu'il paraissait l'être de lui-même.

«Par le même dévouement pour la religion, continua-t-il, je me suis toujours abstenu de prendre une femme; et sous ce rapport, je puis être considéré comme surpassant même la perfection de notre saint prophète (que la bénédiction accompagne sa barbe!), qui avait des femmes et des esclaves, plus même que *Súleiman ibn daoûd* lui-même; mais quoique je ne me sois pas marié, cependant j'aide les autres à le faire; et c'est dans cette branche particulière de mon affaire, que je me propose plus particulièrement de vous employer.»

«Par mes yeux, dis-je? il faut que vous me donniez vos ordres; car jusqu'à présent, je suis ignorant comme le Turc dans les combats.»

«Sachez donc, dit-il, qu'au scandale

de la religion, à la destruction de la loi, le commerce des *cowlies* (courtisanes) a pris un tel ascendant dans cette ville, qu'on commençait à regarder les femmes comme inutiles. Les maisons des hommes étaient ruinées, et les lois des prophètes méprisées. Le shah, qui est un prince pieux, qui respecte *l'ullemah*, et qui considère la cérémonie du mariage comme sacrée, se plaignait au chef de la loi, au mollah Bashi, de cette subversion de toute moralité dans sa capitale, et lui ordonna, avec une réprimande, de rémédier au mal. Le mollah Bashi (soit dit entre nous) est sous tous les rapports un âne, un homme qui connaît autant sa religion et ses devoirs, que *frangistân* et ses rois. Mais, moi, moi, qui suis le mollah Nadân, je proposai un plan dans lequel la commodité du public et les ordonnances de la loi sont si bien combinées, que tout peut s'accorder sans obstacle. Vous savez qu'il est légitime parmi nous de se marier pour un

temps aussi court ou aussi long qu'on le veut; et dans ce cas, la femme est appelée *mûti.* » — Eh bien donc! dis-je au chef des prêtres, pourquoi ne pas avoir un nombre suffisant de femmes en réserve, pour ceux qui ne savent pas où trouver une compagne? la chose est facile à faire, et Nadân est l'homme qu'il faut. »

Le mollah Bashi, quoique la crême des sots dans tout autre cas, a la vue très-subtile pour ce qui touche ses intérêts; il saisit mon idée, car il en prévoyait un grand bénéfice pour lui. En conséquence, il fit acquisition de plusieurs petites maisons de peu de valeur, où il installa un certain nombre de femmes, qui, par son moyen, sont mariées, sous le titre et avec les priviléges de *mûtis*, à quiconque désire contracter un tel mariage; et comme les deux parties, en ces occasions, lui payent un droit, il a par ce moyen considérablement accru ses revenus. Le monde met tant d'em-

pressement à se marier, qu'il a plusieurs mollahs à l'ouvrage, occupés entièrement à lire la cérémonie du mariage. Le mollah Bashi m'a entièrement exclu d'aucune part dans ses profits, moi qui le premier lui ai suggéré ce plan ; et c'est pourquoi je suis déterminé à entreprendre moi-même le commerce, et à ajouter ainsi à la commodité publique ; mais il faut que nous soyons discrets ; car si le mollah Bashi entendait parler de mon projet, il interposerait son autorité, le ferait échouer, et me chasserait peut-être de la ville. »

Durant l'exposé des plans du mollah, je commençais à le regarder de la tête aux pieds, et à me demander à moi-même si c'était là réellement le célèbre pilier de la loi, dont le *mûshtęhed* bonhomme avait parlé en termes si élevés, Cependant, j'étais trop nouveau dans la sainte vie, pour souffrir qu'aucun scrupule contre la convenance de semblables plans traversât mon esprit; ainsi je con-

tinuai d'applaudir à tout ce que Nadân avait dit, et il poursuivit en ces termes :

« J'ai déjà trois femmes toutes prêtes, qui sont établies dans une petite maison du voisinage; et j'ai l'intention de vous employer à leur chercher des maris. Vous fréquenterez les caravanserails, et vous épierez l'arrivée des marchands et des autres étrangers, auxquels vous proposerezde se marier, à des conditions plus faciles que celles que le premier prêtre peut offrir; et vous demanderez un honoraire proportionné à la fortune de l'époux. Jene vous donnerai aucun gage, parceque vous aurez des occasions d'acquérir de moi des connaissances, qui avec le temps vous mettront en état de devenir un mollah vous-même, et de montrer à tous les vrais croyans la bonne route dans les pratiques de leurs devoirs. Vous trouverez tout ce qu'il vous faudra dans ma maison; il s'offrira de temps en temps, des occasions de mettre honnêtement quelque chose dans votre

poche. Toutes les fois que mes amis viendront me voir, et qu'ils prendront leur *shâm* (dîner) avec moi, vous me servirez de domestique ; dans d'autres occasions, vous pourrez vous asseoir devant moi, et agir comme mon sécrétaire. »

Ici le mollah cessa de parler, dans l'attente d'une réponse de ma part; mais j'étais si troublé par ce vaste champ qu'il venait d'ouvrir à ma vue, que je fus quelques minutes à me remettre. Moi, qui m'étais attendu à mener la vie d'un reclus, à rester dans un coin tout le long du jour à lire mon koran et à marmotter des prières, à fréquenter les leçons des *medressehs* (écoles) et les homélies dans les mosquées ; moi enfin, qui croyais avoir trouvé dans mon maître un homme qui méprisait les biens de ce monde, et n'avait d'autre souci que celui de se préparer à l'autre ; j'étais appelé tout-à-coup à me mêler des affaires de la vie, plus que je ne l'avais jamais fait, et à suivre les pas d'un homme qui sem-

blait n'exister pour d'autre occupation que celle d'amasser des richesses et d'acquérir de la considération.

«Cependant je puis essayer, pensai-je.» Ma position était trop désespérée pour me permettre beaucoup d'hésitation; et après tout, être le pupile d'un des hommes les plus célèbres de la capitale, n'était pas une situation à mépriser; ainsi donc, j'acceptai l'offre du mollah.

Il me dit alors que nous aurions bientôt une conversation plus étendue qu'il était pour l'instant obligé de différer, parce qu'il fallait qu'il se rendît auprès du chef de la loi; mais avant de partir, il me dit que, comme il s'abstenait de la pompe du monde, il ne gardait aucun domestique que ceux qui lui étaient absolument nécessaires. Sa maison se composait d'un cuisinier et d'un domestique, qui remplissait la triple fonction de coiffeur, de valet de chambre et de valet d'écurie; et son haras pour l'instant se composait d'un âne. Après beaucoup

de peine, dit-il, je suis parvenu à m'en procurer un blanc, qui, vous le savez, est un animal qui donne de la considération à son cavalier; mais comme mes affaires et ma dignité s'accroissent, je me propose de me donner une mule. Je ne perdis pas cette occasion de l'informer que j'en avais une très bonne à vendre; et après quelque négociation, il fut décidé que nous garderions la mule et l'âne, que lui, comme le dignitaire, monterait la première, tandis que moi, je serais porté par l'autre animal plus humble.

CHAPITRE XVI.

Hajji fait des mariages. — Registre qu'il tient.

Avant de m'instruire dans tous les devoirs de ma place, le mollah Nadân voulut que je me fisse connaître aux

mutis, et que j'obtinsse d'elles des renseignemens suffisans pour me mettre en état de tenir un registre, sur lequel j'inscrirais leur âge, leur tournure et leur beauté, leur caractère et leurs qualités générales comme épouses. Je devais porter ce registre sur moi, pour pouvoir le montrer à tous les étrangers que je rencontrerais.

J'allai d'abord au bazar, et j'achetai un manteau de prêtre, avec un habit qui boutonnait sur la poitrine, et un long morceau de mousseline blanche, que je roulai autour de ma tête. Ainsi accoutré, avec tout l'ajustement de mon nouveau métier, je me rendis à la maison des femmes, où je fus admis promptement, car elles avaient été instruites de ma visite.

Je les trouvai toutes trois assises à fumer, dans un appartement de très-mince apparence. Leur voile était jeté négligemment sur leur tête; et lorsque je parus, par une habitude commune à

toutes nos femmes, elles en couvrirent leur figure, en laissant seulement un œil libre.

« La paix soit avec vous, *khanûms!* dis-je (car je sais combien les apparences du respect nous concilient les gens); je suis venu de la part du mollah Nadân, pour vous faire l'offre de mes humbles services; et peut-être que, comme vous connaissez le but de ma visite, vous ne me refuserez pas de mettre vos voiles de côté. »

— » Puissiez-vous demeurer en paix, dirent-elles, mollah! » et puis elles me donnèrent à entendre, par plusieurs paroles flatteuses, que j'étais le bienvenu, et qu'elles espéraient que ma présence leur porterait bonheur.

Deux d'entre elles ôtèrent aussitôt leur voile, et découvrirent des visages qui avaient depuis long-temps dit adieu aux lis et aux roses, et sur lesquelles, malgré l'aide du *surmeh* autour des paupières, des étoiles bleues sur le front et au men-

ton, et du rouge qu'elles avaient sur les joues, je pus lire en gros caractères un long catalogue de rides. La troisième dame continuait de se tenir voilée avec précaution.

Je n'hésitai pas à faire une exclamation de surprise, aussitôt que les deux enchanteresses eurent braqué leurs batteries de sourires sur moi. « Louanges à allah! *Mashallah!* m'écriai-je, cette vue est digne de ferhad lui-même. Ne me regardez pas aussi fixement de peur que je ne me consume. Quels yeux! quels nez! quelles lèvres! ayez pitié de moi, et cessez de me regarder. Mais pourquoi, continuai-je en indiquant celle qui avait gardé son voile, pourquoi cette khanûm me tient-elle dans une si longue attente? peut-être me croit-elle indigne de contempler ses charmes; et elle a raison, car je ne suis qu'un pauvre mollah, tandis que sans doute le soleil lui-même dans toute sa majesté, n'est pas digne de jouir d'un privilége aussi grand. »

« Pourquoi ce *naz* (pruderie), lui dirent ses compagnes ? vous savez qu'il faut qu'il puisse rendre compte de nous ; car autrement la malédiction du célibat accompagnera notre destinée, et nous resterons le mépris et l'opprobre de la race féminine. »

« Comme il vous plaira, dit la troisième femme, le chat peut sortir de la couverture » ; et avec une sorte de dépit, elle tira son voile, et à ma grande surprise offrit à ma vue les traits trop connus de la femme du médecin du shah, mon ancien maître.

« Par tout ce qu'il y a de plus sacré ! Par la barbe du bienheureux prophète, dis-je ! qu'est-ce que cela ? Les *gins* travailleraient-ils, qu'ils ont causé tout cela ? »

« Oui, Hajjî, dit-elle très-tranquillement ; le destin est une chose surprenante. Mais vous, vous qui avez tué mon mari, comment êtes-vous devenu mollah ? »

« Votre mari est donc mort, dis-je,

que vous me parlez ainsi? Pourquoi lâchez-vous des paroles aussi indiscrètes? Qu'ai-je à faire avec la mort de votre mari? Il a été mon maître, et sa perte m'afflige. Mais vous pourriez tout aussi bien dire que j'ai tué le martyr Hossein (bénie soit sa mémoire!) qu'oser avancer que j'ai tué l'hakîm. Dites-moi ce qui est arrivé; car je tourne autour du labyrinthe de l'ignorance. »

« Pourquoi prétendez-vous être dans l'ignorance, dit-elle avec sa voix aigre ordinaire, quand vous devez savoir que ce fut à cause de vous que le shah renvoya Zeênab de ce monde, que sa mort fut cause que le docteur eut la barbe arrachée, que cela lui valut une disgrace, et que sa disgrace occasionna sa mort? Par conséquent, vous êtes cause de tous ces malheurs. »

« Quelles cendres entassez-vous sur ma tête, ô khanûm, m'écriai-je avec véhémence! pourquoi dire que j'ai causé la mort d'un homme, quand j'en

étais éloigné de cent parasanges quand il a fermé les yeux ? Si votre mari était mort d'une indigestion, vous pourriez tout aussi bien dire que le laboureur qui a planté le riz en est la cause. »

Nous continuâmes de disputer pendant quelque temps, quand les autres femmes, craignant que leurs intérêts ne fussent négligés, intervinrent et me rappelèrent que nous avions des affaires à régler ; car elles étaient pressées que leurs charmes ne restassent pas long-temps inutiles et négligés. La *khanüm* qui avait parlé seulement par amour du bavardage, et qui, à ma connaissance, avait nourri une haine pour son mari, semblait désirer que j'oubliasse son ancienne situation beaucoup plus florissante, et me pria de revenir aux affaires.

Pour continuer la farce du respect, je commençai d'abord par la veuve du docteur, et la priai de me faire connaître les particularités de son histoire, afin

que, lorsque je la dépeindrais à quelque futur impatient, je pusse le faire de la manière la plus convenable à ses intérêts.

— « Vous savez aussi bien que moi, dit-elle, que j'ai joui autrefois de la faveur de cette rose du paradis des douceurs, le roi des rois; que j'étais la première beauté de son harem et la terreur de toutes mes rivales. Mais qui peut s'opposer aux décrets du destin! Une nouvelle femme arriva : elle était pourvue d'un charme plus puissant que celui que je possédais pour s'assurer l'amour du shah; et elle détruisit mon pouvoir. Elle craignait tant mes charmes qu'elle ne voulut prendre aucun repos que je ne fusse chassée; et alors pour mon malheur, le shah fit présent de ma personne à son médecin en chef. Oh, je n'oublierai jamais les angoisses de mon âme, quand je passai des délices et de la magnificence du palais du roi, entre les bras du docteur, et que je vins à ha-

biter au milieu des médecines et des pots de fayence! Je ne vous répéterai pas toute l'histoire de Zeênab. Quand le hakîm mourut, je tâchai de rappeler l'ancienne ardeur du shah pour moi; mais les avenues de ses oreilles étaient fermées; et d'un dégré de misère à un autre, moi qui menais autrefois le substitut d'Allah par la barbe, je suis réduite à chercher un mari sur la grande route. »

En disant ces mots, elle se mit à pleurer et à se plaindre de son sort cruel; mais je parvins à la calmer un peu, en lui assurant que je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour lui procurer un compagnon tel qu'il le lui fallait.

— « Vous voyez, dit-elle, que je suis encore belle; et que j'ai encore une carrière de jeunesse à parcourir. Regardez mes yeux, ont-ils perdu leur éclat? Admirez mes sourcils, où en trouverez-vous une paire plus capable de n'en faire qu'un? Et puis, voyez ma taille, ne peut on pas la mesurer avec la main? »

Elle continua l'énumération de ses moindres perfections, sur quoi je la regardai de tous mes yeux, comme elle le désirait; mais au lieu de jeunesse et de beauté, je ne pouvais rien voir en elle qu'une vieille sorcière grosse et massive, dont je brûlais de me venger pour les mauvais traitemens qu'elle avait fait endurer autrefois à Zeênab.

Les deux autres femmes me donnèrent ensuite l'esquisse de leur vie. L'une était la veuve d'un bijoutier, qu'on avait fait sauter dans un mortier pour avoir escamoté de l'or qu'il avait reçu pour faire une paire de chandeliers pour le roi; et l'autre était devenu mûti malgré elle, ayant été abandonnée de son mari, qui avait fui la colère du shah en se réfugiant chez les Russes.

Elles s'efforcèrent aussi de me persuader qu'elles étaient jeunes et belles, ce dont je convins d'aussi bonne grâce que je le pus. Ayant pris les notes nécessaires sur mon registre, je promis

de faire pour elles du mieux possible. «Souvenez-vous, dit l'une, que je n'ai que dix-huit ans.—N'oubliez pas, dit l'autre, que je suis encore un enfant.—Ayez toujours présent à votre esprit mes deux sourcils qui ont l'air de n'en faire qu'un, cria la veuve du hakîm.»

— « Amen, sur mes yeux, m'écriai-je en quittant la chambre; » et je me consolai de la vue d'un semblable trio d'épouvantails, en cédant à mes anathêmes et à mes éclats de rire.

CHAPITRE XVII.

De l'homme qu'Hajjî Baba rencontre, et qu'il avait cru mort.—Mariage qu'il fait.

AYANT terminé cette partie de mon affaire, je me rendis à l'un des caravan-

serails les plus fréquentés de la ville, pour voir si, par hasard, il ne se présenterait pas quelque chose de favorable aux vues de mon maître. Comme j'en approchais, je trouvai toutes les avenues encombrées de mules et de chameaux pesamment chargés, entremêlés de voyageurs, dont quelques-uns qui portaient un rabat blanc, marque distinctive des pélerins qui ont visité le tombeau de l'Imân-Reza à Meshed, m'apprirent que la caravane arrivait de la province de Khorassan. J'attendis, pour la voir défiler graduellement de ce labyrinthe de rues étroites; et, après bien des discussions entre les conducteurs de mules et de chameaux, je la vis s'établir dans la cour du caravanserail.

« Peut-être, me disais-je, ma bonne étoile enverra-t-elle sur mon passage quelqu'une de mes anciennes connaissances de Meshed; et je regardais chaque voyageur avec le plus grand empressement. » A la vérité, plusieurs années

s'étaient écoulées depuis ma mémorable bastonnade; et le temps pouvait avoir apporté de grands changemens dans leurs traits. Cependant, moi qui savais les figures de mes amis par cœur, et qui avais étudié leur expression pendant qu'ils humaient ma fumée, j'espérais que le souvenir ne me tromperait pas.

J'avais désespéré de faire ma découverte, et j'allais m'éloigner, quand certain nez, certain dos rond et certaine panse rebondie, frappèrent mes yeux et fixèrent mon attention.

« Ces traits me sont connus, dis-je: ils se rattachent à quelqu'une de mes premières idées. Assurément, ils appartiennent à un individu qui m'est plus qu'une connaissance ordinaire. « Mon ancien maître, Osman-Aga, se présente à mon esprit; mais j'en bannis bientôt toute idée, parce qu'il était plus que certain qu'il avait été depuis long-temps victime des horreurs de sa captivité chez les Turcomans. Cependant, je le regar-

dais; et à chaque regard, j'étais convaincu que c'était lui, ou son frère, ou son esprit. J'approchai de l'endroit où il était assis, dans l'espoir de l'entendre parler: mais il paraissait engourdi, ce qui était un signe de plus en faveur de mes soupçons. J'avais attendu quelque temps en vain, quand à ma grande surprise je l'entendis, d'une voix bien connue de mes oreilles, demander à un marchand qui passait: « au nom de Dieu, quel peut être le prix des peaux d'agneau à Constantinople? »

— « Oh, pour la première fois, je ne puis me tromper! vous ne pouvez être qu'Osman», et aussitôt je me fis connaître.

Il eut autant de peine à croire que c'était Hajjî Baba qui lui parlait, que j'en avais eue à reconnaître Osman-Aga.

Après que les expressions de notre mutuel étonnement se furent un peu calmées, nous commençâmes à nous regarder l'un l'autre. Je discutai sur la teinte grise de sa barbe, et il me com-

plimenta sur la beauté et la noirceur de la mienne. Il parlait avec calme de la durée du temps et de l'insignifiance du monde, ce qui me fit connaître que sa croyance dans la prédestination s'était plutôt accrue que diminuée par ses maheurs, ce qui pouvait seul rendre compte de la tranquillité avec laquelle il les avait supportés. Il me raconta briè-vement, comme à son ordinaire, ce qui lui était arrivé depuis que nous nous étions quittés. Il me dit qu'après que le premier sentiment de la misère de sa captivité se fut dissipé, son temps s'était passé plus agréablement qu'il ne s'y était attendu. Il n'avait rien à faire qu'à rester avec les chameaux dont le caractère, étant d'une nature aussi calme et aussi plilosophique que le sien, convenait à ses mœurs paisibles et sédentaires. Sa nourriture était médiocre, mais il avait d'excellente eau ; et la seule privation qu'il semblait sentir était celle du tabac ; privation qu'une longue habitude lui

rendait infiniment pénible. Les années s'étaient écoulées de cette manière, et il s'était habitué à l'idée de passer le reste de sa vie avec les chameaux, quand sa destinée prit un autre tour; et il eut encore une fois l'espérance si gaie d'être rendu à la liberté. Un homme qui se donnait pour prophète parut chez les Turcomans. Selon la coutume de ces sortes de personnages, il établit son influence en prétendant faire deux ou trois miracles, qui furent accueillis comme tels par ce peuple crédule. Sa parole devint une loi. Les maraudeurs les plus célèbres et les plus expérimentés déposaient librement leurs dépouilles à ses pieds, et s'enrôlaient volontairement sous sa bannière dans toutes les entreprises qu'il lui plaisait de proposer. Osman-Aga se présenta devant lui, il invoqua les priviléges de *Sûmi*, et de plus celui d'Emir: enfin il réussit à engager l'imposteur à lui procurer sa liberté sans rançon; ce qu'il fit pour la gloire de la vraie foi.

Une fois libre, il se rendit à Meshed sans perdre de temps; et là, son bonheur voulut qu'il rencontrât des marchands de Bagdad, dont l'un qui lui était pres-qu'allié par son mariage, lui avança une petite somme pour faire le commerce. Il avait reçu des détails encourageans sur l'état des marchés de Turquie pour le produit de Bokhara, et s'y rendit pour faire ses achats sur les lieux. Grâce à sa longue résidence chez les Turcomans, il avait acquis beaucoup de connaissances utiles, concernant les mœurs et les usages, surtout au sujet des ventes et des achats; ce qui l'avait mis à même de faire le commerce avec beaucoup de succès entre Bokhara et la Perse, jusqu'à ce qu'il eût gagné une somme suffisante pour se mettre en état de retourner dans son pays avec avantage. Il était alors en route pour Constantinople avec plusieurs mules chargées de marchandises de Bokhara, Samarcand, et de l'est de la Perse; et, les ayant vendues à

Meshed, il se proposait de retourner à Bagdad, son pays natal. Il m'exprima donc son intention de rester à Téhran, jusqu'à ce que la caravane du printemps s'assemblât pour jouir des plaisirs d'une résidence impériale, après avoir vécu si long-temps parmi des sauvages (c'est ainsi qu'il appelait les Turcomans); et il me demanda de quelle manière il pourrait le plus agréablement passer son temps.

Mes belles se présentèrent aussitôt à mon esprit; et me souvenant d'ancienne date que c'était un grand avocat dans la cause du mariage, je lui proposai une femme sans perdre de temps.

« Certainement, pensai-je, rien ne fut jamais plus fortement prononcé que la doctrine de la prédestination ne l'a été dans ce cas. Ici un de mes maîtres arrive des régions au-delà du soleil levant, pour épouser la veuve d'un autre de mes maîtres, qui meurt juste à l'instant de procurer l'entrevue, que moi qui arrive des

contrées du sud, je viens pour favoriser.»

La veuve du hakîm était la plus grasse des trois; je ne me fis point scrupule de la proposer à Osman, qui accepta de suite mon offre. En adoucissant un peu les aspérités de son caractère, en faisant beaucoup valoir ses deux sourcils qui n'en formaient qu'un, et en faisant une description générale de sa personne, selon le goût ottoman, je parvins à lui donner une opinion très-favorable de sa future.

J'allai donc instruire le mollah Nadân de mon succès : il parut écouter avec délices les aventures de ce couple, que je lui racontai avec les détails les plus scrupuleux. Il m'indiqua comment il fallait faire pour rendre le mariage légitime. Un *vakeel* (curateur) devait accompagner la femme, et un autre le mari. Le vakeel de la femme étant convenu en sous-main des conditions du mariage, devait faire la question suivante au vakeel de l'homme en langue arabe :

« Etes-vous convenu de me donner votre âme à telles et telles conditions ? » — A quoi l'autre répond : « J'en suis convenu » ; et les deux parties sont considérées comme mariées légitimement. Nadân lui-même proposa d'officier du côté de la veuve du hakîm, et moi de celle d'Osman ; et il fut abandonné à mon adresse d'obtenir pour nous les honoraires les plus forts possibles en cette heureuse occasion.

Je fis de suite part de ces joyeuses nouvelles à la khanûm, comme je l'appelais toujours ; et elle ne manqua pas d'exciter l'envie de ses compagnes, car elle attribua aussitôt son succès à sa beauté supérieure, et à ce charme par lequel elle était toujours sûre de plaire : ses deux sourcils qui n'en faisaient qu'un. Elle était, comme le lecteur peut le présumer, très-occupée de son extérieur ; car elle craignait de n'avoir pas assez de corpulence pour son Turc ; et autant que je pus en juger, d'après la grande quantité

de peinture noire dont elle avait enduit ses paupières, elle doutait de l'éclat de ses yeux.

Je la quittai pour retourner auprès d'Osman-Aga, qui, bon-homme, s'armait aussi lui-même pour aller en conquête; il paraissait croire que, grâce à sa longue résidence parmi les chameaux, il avait pu prendre assez de leur caractère pour devenir un sujet propre aux parfums du musc et de l'ambre gris. En conséquence, il alla au bain, sa barbe grise fut teinte d'une couleur noire brillante; ses mains reçurent une teinte d'or, et ses moustaches furent invitées à boucler en remontant jusqu'à ses yeux, au lieu de rentrer dans sa bouche, comme elles le faisaient ordinairement.

Ensuite il se para de son mieux, et me suivit dans la maison du mollah Nadân, où, grâce à son changement de figure, il passa facilement pour un homme au moins de dix années plus jeune qu'il ne l'était en effet.

Aussitôt que les deux parties furent en face l'une de l'autre, un spectateur désintéressé se fût amusé de leurs premiers coups d'œil. Le futur s'efforçait de découvrir qui il allait épouser, et la future jouait avec son voile d'une manière si adroite, qu'elle semblait vouloir l'amener à croire que ce voile cachait des charmes célestes; mais j'étais trop intéressé dans le jeu pour en faire un sujet d'amusement. Outre cela, plus d'une fois certains cinquante ducats, qui avaient autrefois appartenu à Osman et que je m'étais appropriés pour mon usage, se présentaient à mon esprit, et me faisaient craindre qu'ils n'eussent également pris place dans le sien. « S'il se fâche, s'il est mécontent, me disais-je, qui sait quelles cendres peuvent tomber sur ma tête! »

Cependant ils furent mariés; et je crois véritablement qu'il ne parvint pas à obtenir le moindre aperçu de sa future, avant d'avoir prononcé les mots terri-

bles : « J'y consens. » Alors, dans son impatience, il écarta en partie son voile d'un côté, et je n'ai pas besoin de dire qu'il ne se pâma pas de délices.

Aussitôt qu'il fut bien convaincu que sa belle n'était pas une zuleikha, il me tira à part, et me dit : « Hajjî, je pensais au moins qu'elle aurait de la jeunesse ; mais elle est plus ridée qu'aucun chameau ; qu'est-ce que cela signifie ? »

Je me tirai d'affaire du mieux que je pus, en lui assurant qu'elle avait été autrefois la fleur du harem royal ; et je lui rappelai que rien ne se mêlait tant dans les mariages que la destinée.

— « Ah! cette destinée est une réponse à tout, dit-il ; mais que ses effets soient tout ce qu'ils voudront être, elle ne peut pas plus faire une jeune femme d'une vieille sorcière, qu'elle ne peut faire qu'un et un fassent trois. »

Je craignais tristement qu'il ne nous laissât son marché sur les bras ; mais, quand il vit qu'il était impossible d'at-

tendre rien de mieux d'une mûti, classe de femmes qui étaient ordinairement le rebut du sexe, vieilles femmes, femmes abandonnées, qui, plutôt que de vivre dans l'opprobre que le célibat entraîne dans le pays mahométan, se contenteraient de tout ce qui leur viendrait sous le titre d'époux, il consentit à l'emmener chez lui. J'attendais comme un faucon affamé qui, dès qu'il est déchaperonné, s'élance sur sa proie, qu'Osman, aussitôt qu'il aurait vu sa belle, l'emmenât avec impatience; mais je fus désappointé. Il s'en alla doucement à sa chambre dans le caravanserail, et lui dit qu'elle pourrait le suivre quand cela lui plairait.

CHAPITRE XVIII.

L'ambition du mollah Nadân cause sa ruine et celle de son disciple.

Après une plus ample connaissance avec mon maître, le mollah Nadân, je trouvai qu'outre qu'il était le plus avare des hommes, il en était encore le plus ambitieux; et que son grand et principal objet était de devenir premier prêtre de Téhran. Il y tournait toutes ses pensées, et ne négligeait rien qui pût le faire remarquer, soit comme observateur zélé des commandemens de sa religion, ou comme persécuteur de ceux qui pouvaient être ses ennemis. Il était le chef de la prière de la principale mosquée : il faisait des lectures à la *medresseh* royale, ou collége; et, toutes

les fois qu'il le pouvait, il encourageait les dissidens à s'adresser à lui pour régler leurs disputes. Dans chaque occasion, surtout à la fête du *No-Rouz*, lorsque tout le corps des mollahs paraît en grand costume devant le roi, pour prier pour sa postérité, il tâchait toujours de se faire remarquer par la surabondance de flatteries qu'il débitait, et en faisant dominer sa voix sonore sur celle des autres.

Par ces moyens, il avait acquis une célébrité considérable parmi le peuple, quoique ceux qui le connaissaient l'estimassent fort peu. Il se présenta bientôt une occasion qui prouva de reste cette vérité, et qui, ainsi que je vais le rapporter, fit prendre un autre tour à mes aventures.

L'hiver avait passé sur nos têtes, et le printemps était déjà très-avancé, quand le bruit se répandit dans la capitale que les provinces méridionales du royaume, surtout le Lars et le Fars, manquaient tellement d'eau, qu'on craignait sérieu-

sement une famine. A mesure que l'année s'avançait, les mêmes craintes se répandaient dans les provinces du nord; et une sécheresse telle qu'on n'en avait jamais vu, avait donné naissance aux pressentimens les plus affreux. Le shah ordonna des prières, pour avoir de la pluie, dans toutes les mosquées de la ville; et le mollah Bashi déploya la plus grande activité pour faire exécuter cet ordre.

Mon maître Nadân avait là une trop bonne occasion de manifester son zèle religieux, et de se faire remarquer par ses efforts, pour ne pas en tirer avantage; et il ne perdit pas un moment à se donner toute la peine qu'il put. Persuadé de l'influence qu'il avait acquise sur la populace, il alla plus loin que son rival le chef des prêtres, et invita une foule immense des plus basses classes à le suivre dans une vaste place située hors de la ville, où il les conduisit processionnellement en priant.

Cependant, la sécheresse continuant toujours, le shah ordonna à toutes les classes du peuple de se joindre à lui, et de venir prendre part aux prières qu'il avait déjà commencées. Nadân regardait cela comme un si grand triomphe, que son zèle ne connut plus de bornes. Il obligea toutes les sectes chrétiennes, juives, guèbres, aussi bien que les musulmanes, à venir prier. Cependant, le ciel était toujours inexorable : il ne tombait point d'eau ; le désespoir croissait, et Nadân redoublait de zèle.

Enfin, un matin que le temps était plus brûlant qu'à l'ordinaire, il s'adressa, à peu près en ces termes, à la populace, qu'il avait à dessein rassemblée autour de sa maison.

« N'y a-t-il donc plus rien à faire, ô hommes de Téhran ! pour détourner le malheur qui menace la terre d'Irâk ? Il est clair que les cieux se sont déclarés contre nous, et que cette ville renferme des gens dont il faut que les

vices et les crimes attirent la vengeance du tout-puissant. Qui ce peut-il être, sinon les kâfirs, les infidèles, ces transgresseurs de notre loi, ces misérables qui souillent la pureté de nos mœurs, en buvant ouvertement du vin, cette liqueur défendue par le saint prophète (sur qui paix et bénédiction!), et en faisant de nos rues le théâtre de leurs vices? Partons; suivez-moi aux demeures de ces odieux buveurs de vin; brisons les cruches, et détruisons au moins une des causes du déplaisir d'allah. »

A ces mots succéda une rumeur générale; et un fanatisme, tel que je n'aurais jamais cru possible de l'exciter dans le sein des hommes, éclata par les expressions les plus furibondes, et qui n'étaient que les avant-coureurs des excès qui suivirent bientôt. Nadân, à la tête de la foule qu'il haranguait en la faisant avancer, et suivi de moi qui étais devenu aussi insolent fanatique que les autres,

nous conduisit au quartier arménien de la ville.

Les paisibles chrétiens, en voyant ce corps de mahométans enragés se diriger vers leurs maisons, ne savaient que faire ; les uns barricadèrent leurs portes, d'autres s'enfuirent, et quelques-uns restèrent immobiles comme des hommes empalés. Mais ils ne doutèrent pas long-temps de nos intentions ; car ils furent d'abord assaillis par une grêle de pierres, et ensuite par tant de malédictions et d'injures, qu'ils ne s'attendaient à rien moins qu'à un massacre général.

Le mollah entra chez les principaux Arméniens, suivi des plus violens parmi la foule, et commença à chercher partout où il pouvait y avoir du vin. Il ne faisait point de distinction entre les appartemens des femmes et ceux publics, et enfonçait toutes les portes. Quand il avait trouvé les jarres dans lesquelles la li-

queur était contenue, je laisse à penser au lecteur quel dégât suivait. On les brisait en mille pièces ; le vin coulait dans toutes les directions, et les pauvres propriétaires ne pouvaient que regarder en se tordant les mains.

Pendant que cette cérémonie s'était faite dans toutes les maisons, la fureur de la populace s'était élevée au comble; et des maisons, ils se rendirent aux églises qu'ils ouvrirent de force, et où ils démolirent tout : les livres, les crucifix, les ornemens, les meubles, rien ne fut épargné; et comme il ne manquait pas de fripons en cette occasion, on s'aperçut bientôt que tous les objets précieux qu'avaient possédé les Arméniens avaient disparu.

La ruine était complète; et il ne restait à la fureur du peuple que les malheureux dépouillés, qui auraient peut-être été attaqués ensuite, s'il n'avait paru un *ferash* du roi, accompagné d'un des principaux Arméniens : leur présence

rendit presque subitement la foule à la raison.

Craignant les conséquences de leur conduite, tous ceux qui avaient suivi Nadân firent une retraite précipitée, laissant ce personnage révéré et moi-même faire face à l'officier du roi. Je suppose qu'on n'enviera pas beaucoup notre émotion, quand nous l'entendîmes nous dire que le roi des rois nous demandait à l'instant. Le mollah jeta les yeux sur moi, et moi sur lui; et jamais peut-être deux hommes à barbe n'eurent plus l'air d'étourneaux que nous en ce moment. Il chercha à temporiser et pria notre conducteur de l'accompagner chez lui, pour qu'il mit ses bas de drap rouge.

« Il n'y a pas besoin de bas rouges, dit sèchement le ferash. »

Ces mots occasionnèrent un tremblement subit au mollah; et je dois avouer qu'il se communiqua à moi, d'une manière peu agréable. « Mais qu'ai-je fait, au nom du prophète, s'écria-t-il? les

ennemis de notre foi doivent être renversés, n'est-il pas vrai? dit-il au ferash. »

« Vous verrez, répondit le fustigateur impénétrable. »

Enfin nous arrivâmes au palais, et nous trouvâmes le grand-visir à l'entrée. Il était assis avec le mollah Bashi, dans l'appartement de l'exécuteur en chef.

Comme nous étions à la fenêtre, le grand-visir dit au mollah Nadân : « Au nom d'Ali, que venons-nous d'apprendre? Vos esprits vous ont-ils donc abandonné? Avez-vous oublié qu'il y avait un roi à Téhran? — « Alors le mollah Bashi s'écria: Et qui suis-je, pour oser prendre l'initiative contre les infidèles? »

« Conduisez-les devant le roi, s'écria l'exécuteur en chef, en se levant et en prenant sa baguette d'office. Ne faites pas attendre le centre de l'univers. »

On nous conduisit plus morts que vifs dans toutes les avenues du palais, et nous passâmes ensuite la petite porte basse, qui nous introduisit dans le jardin enclos

où nous trouvâmes le roi dans une chambre supérieure.

En approchant, je vis l'auguste monarque relever sa moustache, ce que l'on regarde toujours comme un signe de colère; je jetai un coup-d'œil sur Nadân, et je vis qu'il suait par tous ses pores. Nous ôtâmes nos sandales aussitôt que nous fûmes devant lui, et nous avançâmes jusqu'au bord du bassin de la fontaine de marbre. Les personnes qui se trouvaient là, étaient le mollah Bashi, l'exécuteur en chef, l'Arménien, Nadân et moi.

L'exécuteur posa sa baguette par terre, et s'inclinant profondément, il dit, avec le préambule ordinaire quand on s'adresse au shah : « voici le mollah Nadân et son domestique. »

« Parlez, mollah, dit le roi, en s'adressant à mon maître d'un ton de voix très-calme : Depuis combien de temps avez-vous entrepris de ruiner mes sujets? Qui vous en a donné le pouvoir? Etes-

vous devenu prophète? Ou voudriez-vous affecter la royauté? Parlez, l'ami; quelle ordure avez-vous donc mangée?»

Le coupable qui, en toute autre occasion, ne manquait jamais de paroles, avait perdu la force d'articuler. Il balbutia quelques sentences incohérentes sur les infidèles, sur le vin et le manque de pluie, et resta ensuite immobile.

« Que dit-il, dit le roi au mollah Bashi? je n'ai pas entendu de qui il réclame son autorité. »

« Puissé-je être votre sacrifice, dit le chef des prêtres, il dit qu'il a agi pour le bien des sujets de votre majesté qui avaient besoin de pluie, et qu'ils ne pouvaient en avoir tant que les infidèles boiraient du vin. »

« Ainsi, vous sacrifiez une partie de mes sujets au bien des autres! Par la barbe du roi, dit le shah à Nadân! Dites-moi : ne suis-je donc rien dans ma capitale? Un petit nombre de pauvres chiens

d'infidèles doivent-ils être ruinés à mon nez, sans me demander si je le veux ou non? Parlez, homme, quel rêve avez-vous fait? Votre cervelle s'est desséchée.» Puis élevant la voix, il dit : « Après tout, nous sommes quelque chose dans notre empire, et les kafirs, quoiqu'ils le soient, le verront. Ici, férash (appelant ses officiers), qu'on arrache le turban de la tête de cet homme, et qu'on lui ôte son manteau de dessus le dos; qu'on lui épile la barbe; que les mains attachées derrière le dos, on le mette sur un âne, le visage tourné du côté de la queue, qu'on le promène ainsi dans les rues, qu'ensuite on le pousse par les épaules hors de la ville; et que son heureux disciple l'accompagne, dit-il en me montrant. »

Je fus fort heureux de n'avoir pas été reconnu pour l'amant de l'infortunée Zeênab. Mon sort était un paradis en comparaison de celui de mon maître; car jamais ordre ne fut plus complètement

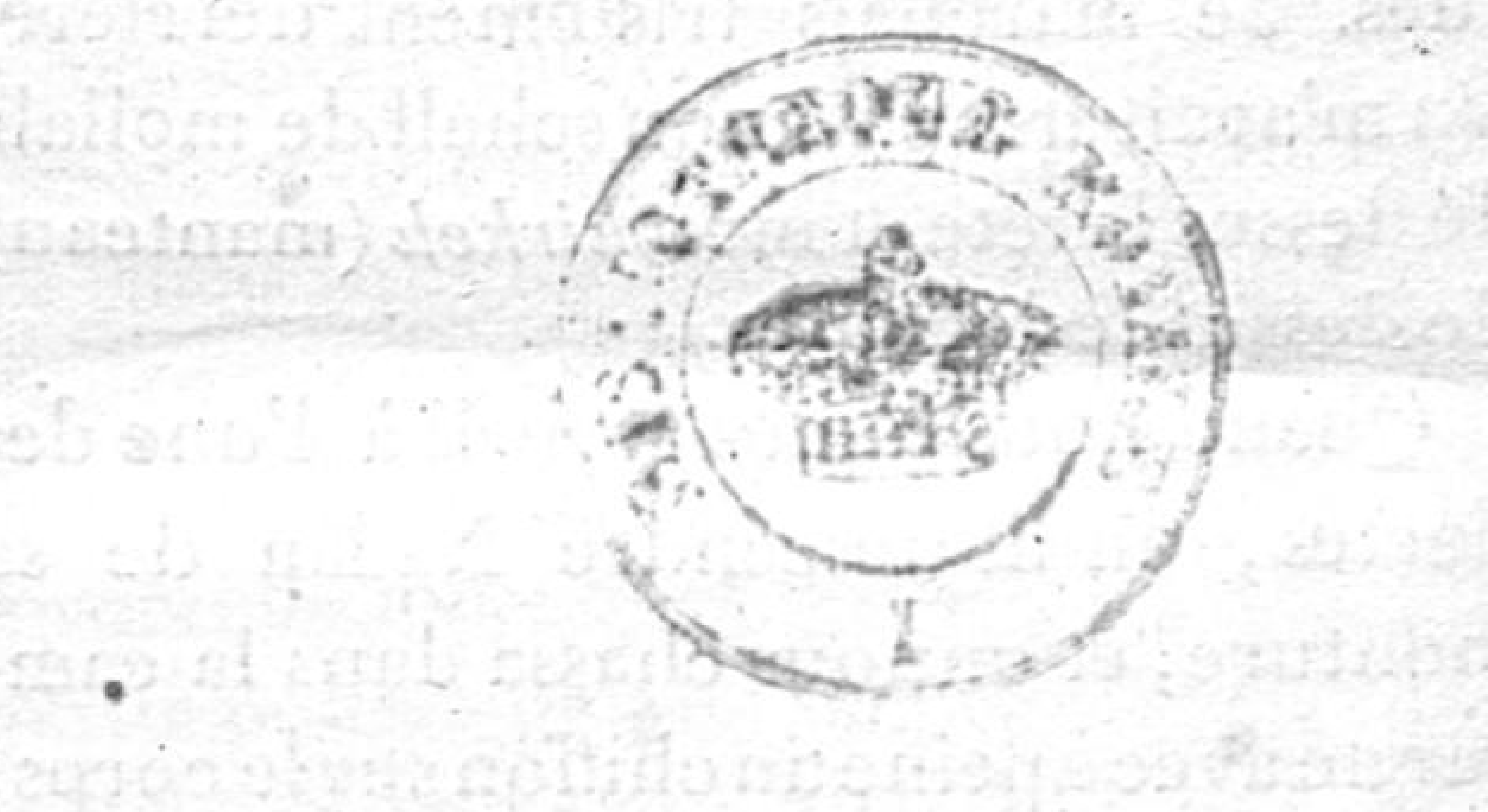
exécuté que celui qui était sorti des lèvres du shah.

La barbe de Nadân fut arrachée de son menton par les férashs, avec autant d'aisance que s'ils eussent plumé une volaille; et après bon nombre de coups pour hâter nos pas, ils s'emparèrent du premier âne qu'ils rencontrèrent, et montèrent ce prêtre autrefois si orgueilleux ; ensuite ils le promenèrent lentement dans les rues. Je marchais tristement derrière. On m'avait arraché mon schall de mollah de dessus la tête et mon *kirkeh* (manteau) de dessus les épaules.

Quand nous fûmes arrivés à l'une des portes, on fit descendre Nadân de sa monture, et on nous chassa dans la campagne avec à peine un chiffon sur le corps; et il est bon de remarquer que nous n'eûmes pas plutôt quitté la ville, que la pluie commença à tomber par torrens ; comme si le ciel avait attendu qu'il fût témoin de la disgrâce de deux des plus

grands fripons de la Perse, et pour donner un démenti au mollah Nadân en faveur des malheureux Arméniens que nous avions vexés et ruinés.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



ROMANS NOUVEAUX

Qui se trouvent à la même Librairie.

Mariage (le) de Dunamore, traduit de l'anglais de Maria-Régina Roche, auteur des Enfans de l'Abbaye, etc. 4 vol. in-12, fig. 1824. 10

Fortune et Revers, ou l'Aventurier Portugais, par Gilbert, 3 vol. in-12, fig. 1824 . . . 9

Etna (l'), ou les Campieri; suivi du Mendiant de Vaucluse; par Ch. Durand, 2 vol. in-12, figures, 1824. . . . .

Fille (la) de Jussani, ou les Mœurs Corses; par le même. 2 vol. in-12, 1823. 5

Gloriana et Léopold, ou l'Empire du Préjugé, traduit de l'anglais de mistriss Yossi, par M. R***. 4 vol. in-12, 1823.. 10

Madeleine, par mistriss Opie, trad. de l'angl. par Madame Collet. 3 vol. in-12, 1822. . . . 7 50

Protecteurs (les) et les Protégés, traduit de l'anglais de miss Edgeworth, 2e édition. 5 vol. in-12, 1824. . . . . 12 50

Ennui (l'), ou Mémoires du comte de Glenthorm, traduit de l'anglais de miss Edgeworth, 2e édition. 3 vol. in-12, 1824. . . . . . . , . 7 50

Comte (le) Adolphe, épisode de la guerre de Russie; par Labeaume. 2 vol. in-12, 1823. . 5

Ouvrages de M. Raban.

Blaise l'éveillé, 3 vol. in-12, figures, 1823. 7 50

Comte (le) Ory, 3 vol. in-12, figures, 1824. 9

Cuisinières (les), 2 vol. in-12, figures, 1823. 5

Sous presse, du même auteur.

Incrédule (l'), ou les Deux Tartuffes, 2 vol. in-12, figures. 5

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU F. B. POISSONNIÈRE, N° 1.